Jean ZACKLAD (1929-1990)

Docteur d'État en philosophie,
Professeur de philosophie au Lycée Yabné,
héritier de la tradition ésotérique juive

(1988)

Les deux modèles de la religion

Un document produit en version numérique par Réjeanne Toussaint, ouvrière
bénévole, Chomedey, Ville Laval, Québec

[Page web](#). Courriel: rtoussaint@aei.ca

Dans le cadre de la collection: "Les classiques des sciences sociales"

Site web: http://www.ugac.ca/Classiques_des_sciences_sociales/

Une collection développée en collaboration avec la Bibliothèque
Paul-Émile-Boulet de l'Université du Québec à Chicoutimi

Site web: <http://bibliotheque.ugac.quebec.ca/index.htm>

Politique d'utilisation de la bibliothèque des Classiques

Toute reproduction et rediffusion de nos fichiers est interdite, même avec la mention de leur provenance, sans l'autorisation formelle, écrite, du fondateur des Classiques des sciences sociales, Jean-Marie Tremblay, sociologue.

Les fichiers des Classiques des sciences sociales ne peuvent sans autorisation formelle:

- être hébergés (en fichier ou page web, en totalité ou en partie) sur un serveur autre que celui des Classiques.
- servir de base de travail à un autre fichier modifié ensuite par tout autre moyen (couleur, police, mise en page, extraits, support, etc...),

Les fichiers (.html, .doc, .pdf, .rtf, .jpg, .gif) disponibles sur le site Les Classiques des sciences sociales sont la propriété des **Classiques des sciences sociales**, un organisme à but non lucratif composé exclusivement de bénévoles.

Ils sont disponibles pour une utilisation intellectuelle et personnelle et, en aucun cas, commerciale. Toute utilisation à des fins commerciales des fichiers sur ce site est strictement interdite et toute rediffusion est également strictement interdite.

L'accès à notre travail est libre et gratuit à tous les utilisateurs. C'est notre mission.

Jean-Marie Tremblay, sociologue
Fondateur et Président-directeur général,
[LES CLASSIQUES DES SCIENCES SOCIALES](#).

Cette édition électronique a été réalisée par Réjeanne Toussaint, bénévole,
Courriel: rtoussaint@aei.ca

à partir de :

Jean Zacklad (1929-1990)

LES DEUX MODÈLES DE LA RELIGION.

Paris : Éditions Bibliophane, 1988, 135 pp.

[Autorisation formelle accordée par le fils de l'auteur, Manuel Zacklad, professeur titulaire de la Chaire *Expressions et cultures au Travail* du CNAM, le 2 décembre 2010, de diffuser toutes les publications de son père dans Les Classiques des sciences sociales.]

Courriels : manuel.zacklad@cnam.fr et manuel@zacklad.org.

Polices de caractères utilisée : Comic Sans, 12 points.

Édition électronique réalisée avec le traitement de textes Microsoft Word 2008 pour Macintosh.

Mise en page sur papier format : LETTRE US, 8.5" x 11".

Édition numérique réalisée le 10 novembre 2011 à Chicoutimi,
Ville de Saguenay, Québec.

Jean ZACKLAD

Docteur d'État en philosophie,
Professeur de philosophie au Lycée Yabné,
héritier de la tradition ésotérique juive

Les deux modèles de la religion.

Paris : Éditions Bibliophane, 1988, 135 pp.

Table des matières

[Quatrième de couverture](#)

[Introduction](#)

Chapitre 1. [L'assujettissement](#)

Chapitre 2. [Le soi assemblé et démembré](#)

Chapitre 3. [Adieux à l'antique](#)

Chapitre 4. [Moïse et le monothéisme](#)

Chapitre 5. [Nos origines](#)

Les deux modèles de la religion (1988)

QUATRIÈME DE COUVERTURE

[Retour à la table des matières](#)

À considérer la religion dans le cadre de la cité antique puis en ses formes ultérieures, deux orientations se proposent, de souligner la continuité - progrès, approfondissement ou déperdition d'authenticité - ou de marquer l'opposition. Le malaise qui hypothèque la "philosophie de la religion" ou les "sciences religieuses" pour définir leur objet tient, pour une large part, à la disparité entre ces deux modèles de la religion qui ni ne concourent ni ne se contredisent. L'hypothèse ici avancée est que, en retrait sur l'histoire, une "Forme" devrait se dessiner, ni factuelle, ni idéelle, si l'on interrogeait le basculement de l'une à l'autre. Le relief est comme la "Forme" qui résoud la difficulté de la comparaison des images de la vision binoculaire ! Avec quel "relief" la religion apparaîtrait-elle si elle était déchiffrée à partir d'une telle "Forme" invariante : ni perpétuité des "catégories de l'Esprit humain", ni immuabilité de la 'condition humaine" ? Des indications sur cette "Forme" se transmirent-elles au fin fond des ghettos et des mellahs ? Chacun choisira d'en admettre ou d'en exclure l'hypothèse cependant que l'expérience - qui induisit cette étude - attesta que l'obstacle à cette transmission à des milieux variés, des plus aux moins traditionnels, n'était autre que les idées préconçues que l'on nourrit

sur la religion. Idées préconçues également sur la signification d'un fait juif qui se réclame d'une continuité de plus de trois millénaires tant dans le cadre de la cité antique que dans l'ère ultérieure. Qu'en est-il de sa coexistence avec les autres modalités du fait anthropique ? Comment envisager que, suite à des coexistences empreintes d'un extrême déplaisir - ou de bienveillance indifférenciée - des coexistences d'extrême jubilation s'instaurent ? L'enjeu du raccord entre les deux modèles est notre filiation, est notre ancrage dans les antiques certitudes. Pourquoi notre aventure bi-millénaire n'est-elle pas uniquement l'embarquée du bateau ivre ?

[9]

Les deux modèles de la religion (1988)

INTRODUCTION

[Retour à la table des matières](#)

« ... et paix aux hommes de bonne volonté » : cette paix qui se traduit par la plus interminable polémique ; laquelle commença à l'encontre des empires archaïques, se poursuivit durant l'acculturation antique, durant le règne des grandes religions et se continue aujourd'hui dans le cadre de l'opposition : pour ou contre l'identification de Soi au sein des nationalités. Ceci est notre premier préjugé que, si la condition terrestre s'assume dans le conflit, de se poser soi-même en une perspective d'intégration d'éléments concourants dilate le conflit en une cosmique lutte à mort.

La lutte de Jacob avec l'ange nocturne implique qu'il n'est plus pertinent de prendre d'autres hommes pour adversaires ou de négocier des conflits intérieurs. L'unique adversaire reste le nocturne, la fatalité qui brouille les cartes, les méconnaissances de l'ami, les complicités avec les dénaturations. À l'échelle de tous les millénaires et de toutes les facettes de l'existence, Jacob s'applique à devenir Israël : prévalence de la paix impossible sur les agressions stochastiques.

Polémique au dehors qui traduit, dans l'interne, deux tranquilles plénitudes ; nuit du combat entre les paisibles jours d'avant et jours d'après. Parce qu'hier il fera jour, la transition entre l'acquis d'hier et celui que l'on attend bute sur la force et la fallacieuse logique du mauvais ange.

Qui suis-je, en propre ? En termes de Jacob, cela s'explicite en deux femmes et onze enfants. Tranquille complétude, morphogenèse rythmée en laquelle la ruse épaula la candide argumentation. En notre commun univers où temps et lieux sont brouillés, « Je deviens » par le paisible ajustement, en moi-même, de ce qui m'est propre. Intériorisation. Diasporique, cependant, je ne dispose ni de temps ni de lieu propres dans l'extériorité de l'univers. Intégration en moi-même [10] de mes éléments, l'Objet du désir est mon intégration à ma juste place dans l'univers commun ; et cette place existe, de l'autre côté de la frontière. L'Objet propre existe pour le Désirant qui s'est posé en ses dimensions propres. Entre l'un et l'autre, la somme de toutes impropriétés s'interpose : la nuit la plus longue livrée au pouvoir du mauvais ange.

Je me réfère à « la Bible ». Vue de l'extérieur, elle énonce l'intense polémique. Du côté de la Vie, des personnages qui guerroient. Du côté du Sens, des interpellations qui accusent. La tranquille complétude qu'elle recèle, elle n'apparaît pas tant que l'on croit que les Sens dérivent de la Vie (que, de l'Histoire, des documents exsudent) ou que la Vie illustre la genèse du Sens. J'ai tort de me référer à « la Bible », à l'Écrit. La référence, elle est le jeu de renvoi de la Vie et du Sens, le jeu de renvoi d'une oralité qui se cristallise en un Écrit et d'un Écrit qui relance l'oral. La tranquille complétude, elle est dans les Formalités inapparentes qui animent ces jeux de renvoi qui, d'une manière brouillée, se poursuivent le long des siècles. Avant « la Bible », l'immensité des temps pré-alphabétiques ; après elle, l'immense complexité des acculturations : deux immensités qui brouillent les Formalités. Entre l'avant et l'après, un univers petit, profondément déchiré mais justement assez petit, assez rudimentaire pour que la Raison pacificatrice des conflits s'y laisse discerner.

S'agit-il de Religion (nationale ou universaliste, cosmique ou trans-cosmique) dans la référence hébraïque ? Selon l'idée commune de la

Religion, le fait est ambigu et chacun apporte là-dessus ses préjugés particuliers. Nous préférons adopter le préjugé inverse. En regard de ces Formalités qui hantent l'histoire hébraïque, c'est la Religion qui est ambiguë. L'ambiguïté du Sentiment s'y traduit en des thèses qui ne le sont pas moins. Des messages créent leur code, des jeux de langage suscitent leurs propres catégories... ce qui est à décrypter. Il serait vain « d'interpréter », d'être pour ou contre, pour et contre la Religion avant de la traduire en un langage univoque. Avant d'être annonce d'un Mystère, la Religion est l'énigme qui ne saurait se percer ni d'un point de vue extérieur à elle (le social, le psychisme, l'histoire, l'esprit ...) ni d'un point de vue intérieur, critique ou apologétique. Notre premier préjugé.

La morphogenèse, quant à nos affaires, est travail d'intégration, à [11] chaque fois révisable : les singularités qui en appellent à l'ensemble qui les nourrit, les principes d'intégration qui se saisissent de mille singularités, stabilité de la mouvance ; et nous croyons qu'aucune « Morphè » n'opéra jamais une intégration heureuse, que les singularités en sont contraintes autant qu'intégrées, que les Ensembles y sont fragiles et instables. Nous croyons que ni les singularités n'émergent en leur spécificité, ni les Ensembles ne se posèrent selon leur exigence propre, contaminés qu'ils étaient par les quasi-singularités contingentes qu'elles régentaient.

Il faut bien reconnaître que la Religion a été le plus puissant facteur d'intégration qui soit, que son ambiguïté a été l'outil par lequel des sécessions se colmatent, des réserves d'insoupçonnées virtualités font irruption dans les organisations existantes. Un palliatif à l'absence d'une morphogenèse proprement dite ?

Notre second préjugé est que les temps présents nous font assister à la disparition d'un opérateur d'intégration. Les grands principes - civiques, éthiques... - ou font survivre des bribes d'anciennes intégrations ou aident à leur déconstruction. L'ambiguïté de la Religion qui fit son triomphe travaille actuellement contre elle. La vacance d'une « Morphè » proprement dite laisse en face-à-face un mondialisme de fait et la désintégration des mentalités ; que n'importe quoi vale n'importe quoi.

Vit-on une méta-morphose en catimini ? L'usure des « Morphè » obsolètes et l'invention d'une nouvelle ? La double allégresse de liquider des certitudes et d'en susciter d'autres, sur fond de nihilisme ? Notre deuxième préjugé nous fait croire à une consonance entre le très ancien projet de morphogenèse et l'impatience présente de donner Forme à partir des singularités comme telles. La Religion a raison, la Religion a tort. Au fur et à mesure que l'ambiguïté se lèvera, que nos Formalités éclaireront les antiques symbolismes, le rapport entre les singularités désenclavées et les Ensembles cohérents se substituera à leur amalgame. La Religion a tort en ce qu'elle fait écran entre la polémique essentielle et nos débats actuels. Elle a raison dans la mesure où l'on déchiffrera en elle la communication brouillée entre d'invariantes Raisons de prendre position et les prises de position effectives qui s'inventent au jour le jour.

[12]

Nos réflexions sont une dérive à partir de la considération de Qumran. Supposons qu'il ne soit pas un épisode de l'histoire religieuse - transition entre les Juifs et l'Occident, entre les ères polythéiste et monothéiste - mais le lieu étrange où les repères éthiques, politiques, religieux s'abolissent. Supposons qu'en une période de transition - celles d'il y a deux millénaires ou d'aujourd'hui - des enfants perdus se trouvent expulsés d'une appartenance aux grands corps constitués, de filiations terminales ou inaugurales, hors de tous ancien et nouveau Testaments. Ils se trouvent acculés à assumer leur simple singularité, à ne transporter les transmissions culturelles qu'en des valises de carton. Hantise d'être Juste auprès des magouilles urbaines, de se connecter à l'unique essentiel auprès des complexités indéchiffrables. Qumran : le lyrisme fou d'avoir raison contre tous - et donc d'avoir tort, de se vivre dans l'opposition du Juste et de l'ignominieux, privé de l'opposition du véridique et de l'illusoire.

La Religion coupable d'indulgence à l'égard du système de l'illusion ? La Philosophie, entreprise de raison garder au sein du règne de l'illusion ? La Communauté de la Mer Morte n'est ni philosophique : lui importe d'avoir raison sans souci de ce qu'est la Raison, ni religieuse : les problèmes de la terre ne se résorbent pas dans les solutions célestes. Comme les enfants perdus contemporains se réfugient dans le dé-

sert de leur for intérieur, ils projettent - vœu fou - de réinvestir les cités à partir du seul serment, prêté dans le désert, d'accomplir la Loi. Nous rêverons à une réconciliation du désert et de la cité. C'est celle-ci qui intègre, c'est en celle-ci que les morphogenèses se font. Mais c'est en celui-là qu'au sein des croyances, la discrimination des virtualités illusoires et réelles s'effectue.

[13]

Les deux modèles de la religion (1988)

Chapitre I

L'assujettissement

[Retour à la table des matières](#)

La res-publica est un problème insoluble en théorie. Il y est question de concilier les deux instances incompatibles. Laissez aux particuliers la charge de se réunir en un heureux assemblage et d'assembler en chacun d'eux heureusement les coefficients de leur goût de vivre, la prescription autoritaire reviendra en force. Un fondement qui nous est étranger revient en force pour éteindre la panique face aux dynamiques protéiformes. Laissez en revanche à l'instance collective le soin de régler la cohabitation de la res-publica, et c'est l'instance libérale qui revient en force, non que les particuliers y opposent leur droit de persévérer en leur être intrinsèque mais qu'ils s'attribuent mythiquement un être intrinsèque du seul fait qu'ils s'opposent au collectif.

Et pourtant la res-publica exista. Et ce n'était pas un simple artifice qui présida au savant équilibre entre le respect de l'autonomie des particuliers et la priorité à la *majestas* collective mais bien la stricte obéissance à la loi de la conquête et de la domination. Les rôles s'imbriquent. Ce qui va de soi dans une cité organique où chacun perçoit que son domaine propre existe par l'existence du domaine commun sans en être une partie, que le domaine commun n'est ni juxtaposition

ni intégration (« holisme ») des domaines particuliers, ce qui devient exorbitant si la cité maîtresse intègre mille cités proches et lointaines. Il se dévoile alors que c'est dans cette LEX que repose le fondement : ce joint exorbitant de NOTRE initiative et de la nécessité externe qui répond efficacement à l'aspect exorbitant de la condition planétaire.

Est-ce à soi-même, est-ce aux nécessités de coexister en des rapports de force, est-ce à ce collectif qui laisse des plages d'autonomie aux particuliers ou à une coalition de particuliers privilégiés que l'on est assujetti lorsqu'on fait acte d'obédience à la Loi ? C'est bien à une forme de raison pragmatique, qui constitue la res-publica... [14] dans la contradiction latente entre l'exigence raisonnable et l'exigence pragmatique...

Rome et Jérusalem. S'il en est ainsi, ne suffira-t-il pas de mettre entre parenthèses Rome et l'instance pragmatique pour s'appuyer sur cette autre version de la Loi, pour s'assurer sur la légalité de Soi en tant que telle ? Accordons-nous ce postulat (réalité de Soi) que les égards pour les particuliers et les égards pour le collectif ont même contenu. « Tu aimeras ton prochain comme toi-même » : ce qui implique tant son destin particulier que la solidarité de tous les particuliers ainsi liés. Loi de Soi ? - Mais en un jeu de cache-cache. Présentez la Loi, le Soi est implicite mais caché. Considérez le Soi en son implication dans les débats planétaires, en son interrogation sur son Identité, la Loi redevient instance platonique ; je souhaite que « le bien commun » et le bien spécifique, au-delà de l'emboîtement romain sous une loi de fer, un jour se rejoignent.

Quittons Jérusalem pour Qumran afin d'appliquer strictement la Loi. À côté du collectif tumultueux de la métropole, instaurons le collectif des « purs ». Bridant la spontanéité tumultueuse des particuliers, conformons-les à la Règle de Justice. Pour un Soi figé en son dessein de perfection, la Loi enfin se saisit de la condition planétaire... réduite à sa plus simple expression dans l'aride désert. Pragmatique, elle l'est également la Loi des Justes puisqu'elle constitue efficacement le joint des particuliers et du collectif en la présence terrestre des « fils de Lumière », mais en un pragmatisme qui simplement retourne celui des conquérants du monde.

Par là se dévoile le fait que, référé au ciel ou bien au maître de la terre, l'homme antique ne se libère qu'en acceptant la fatalité de l'assujettissement. Autour de Jérusalem, le Lien est déficient qui concilierait les particuliers et le collectif et la solidarité qui ferait des Judéens un peuple proprement dit est trop faible pour que le joug de fer des Romains puisse être brisé. Et si, autour de Rome, le Lien qui constituait la *res publica* se dénoue, c'est que la *Lex* ne répond pas au besoin d'identification, des particuliers par le biais du collectif, du collectif par la recollection des aventures particulières. Le Soi est vaincu par la puissance du non-Soi. Les Liens qui constituent des sortes d'entités individuelles et collectives ne font guère le poids face aux chaînes qui assujettissent.

[15]

Deux réalités se distinguent ou s'opposent. Rien, en revanche, ne distingue un fantôme d'un autre fantôme. Le vieux Kant affirme : rien lie distingue le Sujet rationnel de sa Loi. Identification de la Loi et du Soi fantomatiques.

Nous persisterons, pour notre part, à affirmer : il n'est de Loi recevable que celle de Soi ; le Soi ne s'invente et ne se consolide que dans la conformité à sa Loi qui n'est loi ni d'éclosion, ni d'intégration, ni d'évolution... Nous l'affirmons, ne le constatons pas. En nos deux millénaires, la Loi et le Soi s'éluent. L'expérience et le spéculatif s'éludent. Comprendrais-je spéculativement, en toute clarté la Loi que son insertion dans l'expérience resterait obscure : sûreté radicale, mais comment suis-je impliqué en l'inexorable logique ? Cependant que l'expérience se déroule sous le signe de l'aléatoire. Comment rapporter les constitutions fragiles et erratiques du Moi, du *Socius*... à l'impeccable développement ? Comment me situer en cette zone obscure qui sépare l'innocence de la peccabilité ? Patience et clarté restent largement divorcées. La Loi, en sa déduction, a vocation de se donner en pleine clarté, rapporte l'existence territoriale, l'existence généalogique à la « Forme » de l'impeccable Ensemble. Le Soi est projet de maîtrise, est repos en son

excellence, est donc tentative renouvelée de joindre excellence à maîtrise, ce qui a vocation de se donner en toute patience. Nous sommes obscurs à nous-mêmes, livrés à d'inquiétantes légalités, consentons à des lois fantastiques et nous révoltons contre elles. Patience du fait, évidence de ses raisons : le Soi et sa Loi se sont éludés. Nous croyons néanmoins qu'ils sont Un, que le fait ne s'oppose pas au devoir être, que le devoir être ne se dissout pas dans les déviances du fait.

L'impératif fait irruption comme un tranchet, contraint la sensibilité, brise d'impures solidarités : permis, interdit, obligé, facultatif. Certes, mais ce n'est pas le Soi qui est contraint. C'est sa forme provisoire, incomplète et révisable par derrière laquelle se profile sa « Forme » propre. La Loi impose maintenant ce qui demain sera intensément désiré, plus précisément négocie la transmutation d'aujourd'hui en demain. Ainsi donc seul le prophète qui comprit l'origine et prévoit qu'elle annonçait la fin sait dire la Loi. Lois falsifiées qui s'instaurent sur la discordance constitutive du cours actuel et des origines, qui ignorent qu'au creux de cette discordance la concordance persiste ! Aux origines, le Vrai et aussi le chaos qui le censure ; dans le cours actuel, ce qui va au-devant de la fin et ce qui s'y dérobe. Des unes à l'autre, la Loi réelle tisse les fils, détermine la juste tension entre les crispations et le mol abandon.

Aussi bien, la Loi n'est-elle pas immédiatement Une. Elle négocie, d'une part, avec le cours actuel, au cœur de l'aléatoire détermine les plus sûres options, écarte les rêves trop lyriques, conjure les rémanences de l'atroce, loi du moins mauvais cours possible. Elle désenclave, d'autre part, les insoupçonnables splendeurs de Soi, éveille, au sujet du cours actuel, les forces et prestiges qui le tirent hors de sa banalité, prolonge les transmutations grâce auxquelles, peu à peu, les promesses des origines sont tenues. Et que, au bout du compte, les deux visages de la Loi s'identifient, cela revient à envisager la conjugaison des deux visages de Soi.

Nous sommes, en nos débats, au sein de la Nature. Nous y sommes des assemblages astreints à la dure loi naturelle de persévérer en notre quasi-être. Et il n'est point nécessairement artificiel que nous présentions ce visage-ci qui s'obtient 16] par le découpage de tels « éléments » de soi et de leur ensemble : des acquiescements et des refus, des consensus et des conflits : l'être-avec (l'Alliance) au travers d'altérités hasardeuses. Ainsi nous nous comprenons en termes de déplacements, permutations, liaisons, scissions, maturations, dépérissements, affirmations, déguisements... d'« éléments », ce qui peut s'appeler « analyse », ce qui peut suggérer des « synthèses », ce qui tombe sous le coup d'une « dialectique » de la loi et du désir, ce qui en appelle à une juridiction amicale mais stricte. Mais c'est que, ces « éléments », nous nous les accordons d'emblée comme constitutifs de Soi, histoire des termes et de leurs liaisons.

C'est que ce visage-ci masque l'autre : celui par lequel le Soi se produit de par sa genèse : les termes qui naissent des liaisons, les liaisons qui surgissent ex nihilo des termes mis en présence. Le Soi est infiniment plus que ses formes partielles ou provisoires, jeu indéfini de ses actualités et de ses virtualités. De sorte que sa Loi n'est ici ni de « dépassement », ni de « productivité » mais la pressante invitation à faire surgir entre le rien et la presque-existence ce qui répond à quelque obscur Dessein : des « éléments » si l'on veut qui demandent à être gérés mais d'abord à être suscités entre des instances incommensurables entre elles, des « médiations » qui gagnent en consistance au fur et à mesure que l'incompatibilité entre ce qu'elle médient se surmonte. La Loi est plus que le Soi en ce qu'elle exige ce qui n'est pas encore ; elle est moins que le Soi en ce que ses formalités ne recèlent pas cette splendeur qui se réalisera en référence à elles. Et nous sommes entre les temps de Qumran où la Loi écrasait un Soi encore peu dégrossi et les temps où le Soi développé à longueur de génération sans trop d'égards pour sa Loi la retrouvera pour sa confirmation et sa magnificence.

Par la Loi, en théorie, le désir de liberté s'affirme et triomphe, et il fut certes effroyable que, en fait, la Loi de la cité antique qui maintenait quelques minces secteurs de liberté en un océan d'aliénations se renversa en son contraire. Être citoyen en une république, tenir un rôle dans l'encastrement inégalitaire des richesses et des pouvoirs requiert cette condition : que la place du Maître reste vacante. Chaque particulier reste peu ou prou maître et assujetti à condition qu'un tel encastrement soit comme un Être - une sorte d'Entité pourvue de majestas : équilibre instable entre l'Être du collectif et l'Être du particulier de telle sorte que ni le collectif, ni le particulier ne soient en eux-mêmes des Êtres mais existent par participation à la Ville qui se veut éternelle. Ce ne sont pas les invasions qui portent atteinte à son Éternité, qui la subliment dans la résurrection des corps et la divinisation du collectif, mais ce basculement par lequel le collectif s'en remet à l'individu. Si le collectif est menacé d'abolition - guerre civile -, mieux vaut sa survie artificielle par le Pouvoir absolu. Un centre de décision - impérial - fait la loi. La Loi, convertie en chaîne, après avoir été l'affirmation [17] d'une sorte d'Entité devient la proclamation de sa mort. Le principe de domination, d'abord affecté aux Êtres dominateurs travaille en fin de compte à leur abolition. La Raison quitte l'organisation civique qui maîtrise la planète, se réfugie dans le mélange de réalités anthropique et cosmique tel qu'une conscience individuelle le conçoit. « L'Ordre » de l'univers que l'empereur stoïcien conçoit s'élabore sur l'abolition de l'Ordre républicain. Voici que des individus existent (qui conçoivent l'Ordre de l'univers), que le collectif existe dans la règle de « l'état de Droit ». Voici que l'existence subsiste dans le deuil de l'Être. L'assujettissement radical, le culte impérial, marque l'ineffectivité de qui est assujetti, vaincu par sa conquête. Si l'on appelle « lien social » la présence réciproque de l'un à l'autre, de l'individu et du collectif, dans la loi impériale, il ne subsiste plus que dans la participation à la « Raison » du despote éclairé. La boucle se boucle de l'antique déraison pharaonique (la « sagesse » par laquelle le collectif absorbe l'individu) à la pragmatique occidentale qui asservit la Raison à la funeste finalité de la conquête et de la domination. Dans la victoire du non-Soi, le Soi passe à la clandestinité.

Les comportements de secte favorisent l'anarchie. Mais ce n'est pas une anarchie comme les autres que le Christianisme naissant susci-

te - bien au contraire. L'empereur stoïcien fantasme l'Ordre universel en son « for intérieur » : négation des particuliers en tant que tels, « holisme » de la volonté politique. Avec la Religion occidentale un Être nouveau pointe. Sur la mort des particuliers, la naissance de la singularité, comme si le for intérieur recelait des cellules cachées, comme si le Soi, confronté au non-Soi se trouve des ressources inespérées. Racontez-moi un récit merveilleux. Identifiez-vous par un héros fascinant. Ni ici, ni là ne se trouve moyen d'accéder à la singularité. Mais que, d'entendre la « bonne Nouvelle » apporte un secours (un Salut) étranger, la singularité de celui-ci qui est sauvé se trouve libérée. Dans le for intérieur, cette cache : la spontanéité strictement singulière qui répond à la présentation d'un Salut universel.

Jérusalem fait repartir Rome. L'adéquation du particulier et du collectif qui, à Jérusalem, échoue à se libérer des chaînes de l'ambiance se trouve dans le monde occidental transposé dans l'enceinte du particulier. Oui, celui-ci est tel, au fin fond de lui-même, qu'il adhère à la réussite d'un collectif hyperbolique. L'anarchie « spirituelle », [18] loin d'aller vers l'Ordre du collectif conduit vers l'anticipation d'un collectif hyperbolique qui est à sa mesure. Pendant que l'empereur stoïcien échoue à accorder égard aux particuliers à partir d'un collectif déstabilisé, l'inspiré chrétien se projette vers un nouveau collectif à partir des particuliers qui, désocialisés au départ, retrouvent tous les hommes dans le for intérieur de leur singularité.

Si le malheur de l'homme antique est de ne savoir et ne pouvoir affranchir l'anthropos de son emmêlement au cosmos, il n'est nulle part plus sensible que dans le for intérieur stoïcien : nulle divinité ne soulagera son malheur. Le dieu lui-même est figure de l'emmêlement de l'homme au monde, est leur totalité, est l'ordre qui fait tenir les parties en un Tout. La Raison se stérilise de l'absorption des singularités dans le Tout. Il en est fini de la conciliation délibérée (res-publica) des particuliers et de leur mise en commun.

Des Stoïciens aux premiers Chrétiens, renversement des fonctions psychologiques, ce qui s'énonce : renversement de la

raison dans la foi. Alors que le for intérieur était consentement à l'absorption dans le Tout ordonné, c'est contre le Tout, contre son ordre que le jaillissement spirituel suscite la nouvelle réalité par une insurrection illimitée. L'intrication de l'homme et du monde se brise par la dénégation du monde, de cette société (païenne) qui, pour conquérir le monde, meurtrissait l'homme. Nous ne voulons pas dire qu'ainsi la singularité se crée ex nihilo mais qu'elle est décrétée principe suprême, que permission lui est octroyée de refuser toute subordination, d'être à elle-même sa propre référence. Le for intérieur, plutôt que d'être le lieu du consentement délibéré devient le lieu de l'insurrection radicale. Le Dieu stoïcien se résorbe dans le Tout de l'état de fait. Le Dieu des premiers Chrétiens pulvérise l'état de fait.

Fantastique jubilation de ce que l'état du monde, d'un coup, cesse de se resserrer, de ce que ses lois cessent de faire autorité. Selon ses lois, l'homme est mortel, confronté à la rareté et à l'adversité, les sociétés négocient leurs accords et conflits provisoires. Que toute cette vie ordinaire, en vrac, soit rejetée dans le profane, que le seul monde qui nous concerne soit celui qui est transfiguré, qui participe déjà quelque peu aux apocalypses ! Au bénéfice de l'anthropos ? - Aucunement, au bénéfice du Divin humanisé, de l'humain divinisé. Le Dieu stoïcien pâlit face au mélange de l'homme et du monde. Le monde des premiers Chrétiens cesse de peser face à l'assimilation réciproque de l'anthropos et du théologique.

Ce faisant, est-ce l'ancienne jubilation des Hébreux qui renaît, s'approfondit et se propage ? Certes, pour ceux-ci, c'était également l'étreinte du monde qui se desserrait mais sous la forme de l'abolition de la tristesse de l'absence du Dieu. L'assemblage - à l'échelle humaine - des Hébreux rejoignait son ordre intrinsèque et donc, les dimensions extra-humaines - cosmique et divine - apportaient le don de La Présence ; concurrentement, l'opacité du monde cessant d'être douloureuse, la Présence du Dieu et celle des hommes les uns aux autres se mettaient

en phase ; de sorte que c'était la Présence en tant que telle qui apportait l'exultation, non la transfiguration du monde, non la substance divine. Le Dieu lui-même restait en retrait eu [19] égard à l'Alliance homme-Dieu, et également le monde eu égard à la face qu'il nous présente, qui d'hostile devenait favorable. L'exultation des premiers Chrétiens, à l'inverse, se retourne sur elle-même : extase qui se renforce d'être extase en des sujets qui voient s'écrouler l'objectivité adverse. Le monde est miraculé. Ce n'est plus le monde qui fait face à des sujets mais le monde tel que les vœux humains le requièrent. Le Divin est humanisé ; non plus le protagoniste Allié sûr pour des hommes alliés incertains mais bien la certitude et l'inafaillibilité dans la forme humaine. Ce que nous désignerons par : expérience d'immédiateté. Toutes médiations individuelles, sociales, culturelles, historiques... abolies, le sujet trouve en lui-même son exultation de ce que l'objectivité adverse vient s'engloutir en lui.

Tel est, semble-t-il, l'acte de naissance de la singularité et donc la mise à jour d'une créativité illimitée. La vision et la certitude instantanées, l'affect illimité glorifié, la socialité d'intense proximité... tout ce que les cultes à mystère orientaux ne distribuaient qu'occasionnellement, voici que cela est constitué comme manifestation inconditionnelle de l'absolu, un absolu qui ne s'insère pas prudemment en des présences relatives les unes aux autres mais qui les écarte et flamboie sans limite dans l'instant et ce lieu-ci, apte à se démultiplier indéfiniment en une foule d'expériences du sacré. L'anarchie ordinaire se borne à contester les principes d'assemblage des présences singulières. Ce n'est pas ici le cas. En ces présences singulières, c'est plus que le sujet ou l'objet, plus que l'homme ou le monde qui se manifestent. Le Divin qui est nous, le nous qui est divinisé pulvérisent le cosmos.

De là, un point de départ pour l'Occident... puis pour plus que l'Occident, car cette immédiateté n'écarte pas seulement les médiations inessentiels mais aussi tout le passé (succession de pâles figures de ce qui présentement fulgure), toutes les régu-

lations qui s'y élaboraient. L'avenir ne sera rien de plus que la prolongation et l'épanouissement de la fulgurance immédiate actuelle. On ne voit pas l'an zéro de l'ère chrétienne entre l'avant et l'après mais un point zéro qui s'arroge toute l'essentialité, qui est l'intervalle porté à l'absolu eu égard auquel tout le reste de l'existence est secondarisé. L'immédiat (et non le Médiateur) repousse toutes médiations.

La Rome républicaine est condamnée. Jérusalem cesse d'être un abri pour les Judéens. Par le Christianisme le principe romain se maintient et se sublime, le principe hébraïque clignote quelque peu. Il faut comprendre comment l'amalgame de deux mondes antagonistes ouvre la voie à une créativité nouvelle.

Le Tout et ses parties plus ou moins bien ajustées, telle était la res-publica. Qu'est-ce cette « Ville éternelle » qui est un ciment pour le bassin méditerranéen, incommensurable aux autres cités antiques sinon une conciliation entre un assemblage social et une localisation géographique. Existe peut-être une Loi qui préside à tout bon assemblage social, quelque chose comme une cité idéale. Existe peut-être, par ailleurs, une autre Loi qui préside aux maîtrises territoriales. Le génie de la res-publica est de gauchir une Loi par une autre, de s'assurer sur leur conciliation optimale. Développer une souveraineté sur un secteur de la planète ? - Certes mais en répartissant cette souveraineté dans l'assemblage social. Répartir en celui-ci droits et devoirs ? - Certes mais de façon à ce que la prise territoriale s'élève à son plus haut niveau. Une conciliation calculée selon le principe du maximum à chaque fois [20] révisable mais telle que ce principe reste immuable - ce qui se retrouvera dans la Rome chrétienne.

Seulement, ce ne sont pas, cette fois-ci, des citoyens : des particuliers, des parties d'un Ensemble. Ce n'est pas un Ensemble limité par l'extension d'un Pouvoir mais un Ensemble à vocation universelle. Le « citoyen du monde » stoïcien se renverse en un fidèle qui est de n'importe quel lieu du monde de ce qu'il

n'est pas du monde, de ce qu'il n'est plus un particulier mais un nœud de singularités.

Le ciment n'est plus la Ville éternelle. Il est l'incarnation singulière du Divin. Il travaille à rassembler quiconque répète fidèlement l'adhésion à cet intervalle absolu entre tout le passé et tout l'avenir. Un monde radicalement nouveau se prépare : celui en lequel, plutôt que d'être contraint d'emblée de se conformer au moule commun, chaque singularité s'accorde le droit de s'affirmer sans limite jusqu'à ce que la somme de tous ces jaillissements intercalaires reconstituent une nouvelle communauté. L'Ensemble ancien était fédérateur de villes déjà existantes. L'Ensemble nouveau (l'Église) s'intercale entre les Ensembles anciens, ni dans les villes, ni entre elles mais plus qu'elles et au travers d'elles.

La Loi de la « Ville éternelle » combinait l'ancien et le nouveau en une perspective conservatrice : l'ancien à rénover, le nouveau à ramener à l'ancien. Et la Rome chrétienne continue la perspective conservatrice. Elle s'élabore à partir de la toute nouveauté des jaillissements intercalaires. Afin qu'ils constituent un Ensemble, une régulation est requise, laquelle va perpétuer le Même, va à les contraindre à reproduire leur forme primitive. Sur ce point, le Christianisme n'est pas de Jérusalem. Il n'est que romain.

À Jérusalem également, les virtualités que la Loi éternelle recèle se concrétisent dans les interstices. Dans les nécessités qui régissent le traitement des affaires, qui font comme une Loi d'inertie, la Loi spéculative trouve des interstices (l'écoute des Prophètes, le rêve d'une justice et d'une pacification...) en lesquels la Loi proprement dite revendique une autorité contre la globalité de la transgression. Cette Loi est bien le contraire d'une conciliation ! Elle est l'invention des formes nouvelles en lesquelles l'exigence spéculative et l'exigence de gestion cessent d'être incompatibles. En regard de l'Éternité « spirituelle » qui suscite d'abord du nouveau puis l'intègre en un ordre,

l'invariance de la Loi de Jérusalem, en débat avec les pesanteurs gestionnaires, oriente vers quelque « Ordre » inédit.

Si, au départ, elle suscite des jaillissements parfaitement inédits, l'Éternité « spirituelle » souffre d'une totale absence de régulation. Comment dépasserait-elle la pure et simple anarchie ? Comment les singularités iraient-elles à constituer un Ensemble ? Elle requiert et un contenu et un principe de régulation pour ce contenu. Ainsi, semble-t-il, s'opère l'amalgame de Rome et de Jérusalem. Le principe de régulation est romain, oriente dans le sens de la hiérarchie et du conservatisme. « L'ordre » de l'Europe chrétienne intègre les singularités de la spontanéité spirituelle comme l'ordre de la Rome païenne les particularités civiques. Quant au contenu, il est puisé dans l'héritage hébraïque. En celui-ci, l'idée d'une régulation invariante difficilement insérée dans l'actualité et qui, au jour de l'ultime avènement (messianique) prévaudra. Avec le Christianisme, les termes sont intervertis. [21] L'invariant devient événement et l'événement devient invariance. Dans l'événement du surgissement christique, c'est - symboliquement - toute l'invariance hébraïque qui se trouve résumée. Quant à la longue maturation par laquelle les générations s'approchent de l'ultime, le conditionné s'approche de l'inconditionnel, elle est affirmée éternelle : dans l'Éternité le Fils est à la droite du Père. L'éternité du Fils manifestée dans l'intervalle de l'Incarnation (entre l'Ancien et le Nouveau) rend ainsi obsolète l'attachement à la « Ville éternelle ».

Non seulement l'Éternité ; l'Universel également. L'Universel était hébraïque, était stoïcien. Il change de sens avec le Christianisme, avec le Judaïsme diasporique. Une nouvelle ère s'ouvre - par la substitution de l'immédiat à la présence. La Divinité présente à l'ancien Temple des Hébreux ? - Au prix de deux limitations, l'une constitutive, l'autre contingente. Un : la Présence y module un rapport d'être à être - n'est pas en un être. Ni l'homme, ni le cosmos, ni le Divin n'entrent à titre d'ingrédients dans la Présence auprès des anciens Hébreux. La

concrétisation d'un juste réglage de l'anthropos, la mise en phase du cosmos (du « ciel et de la terre ») et de l'anthropos autorisent la Présence divine - ce qui est constitutif. Deux : cette Présence concerne au premier chef l'anthropos hébraïque. Hors de celui-ci, l'inquiétude est que la fausse présence des « idoles » se perpétue et les Hébreux évoquent la lointaine perspective d'une Présence universelle pour les temps où les idoles s'effaceront - ce qui est contingent.

Or, c'est le Divin avec, en promesse, tout le cosmos qui font l'immédiateté de l'Incarnation. Pourquoi ? - Parce qu'il est affirmé que tout l'héritage hébraïque s'y trouve rassemblé. Au lieu que soient considérées les régulations dont il est porteur, au lieu que soit mis en avant le retrait de l'anthropos quand le Divin s'avance (l'homme se tait quand son Dieu parle), c'est *l'avancée* d'une plénitude humaine immédiatement offerte qui est garante de la plénitude enfin accordée. Avec l'incarnation, la vocation universelle d'Israël se trouve accomplie ? Ce n'est pas que les régulations d'Israël et des peuples se trouvent connectées. Ce n'est pas que les positions de l'un et des autres eu égard au cosmos se trouvent conciliées. C'est que l'immédiateté de l'être-là est affirmée nouvelle et ultime détermination d'Israël pour les peuples en ce qu'ils sont encore indéterminés. L'incarnation est déterminée (par le contexte judéen) mais pourtant suffisamment indéterminée pour convenir à tous les peuples, lesquels sont eux aussi déterminés (produits d'une longue acculturation) mais pourtant suffisamment indéterminés pour recevoir d'ailleurs une foi nouvelle à prétention universelle. Une foi nouvelle : non pas des déterminations neuves qui accomplissent des pré-déterminations antérieures et prévalent sur des contre-déterminations (les Pouvoirs terrestres abusifs, les comportements immatures...) mais l'abolition dans l'immédiateté de telles déterminations pour que de l'indéterminé se détermine, pour que, d'une civilisation en crise, une religion nouvelle naisse. La Présence est conditionnelle aux déterminations de ces individus, de ces groupes qui l'attendent. L'immédiateté, elle, est destinée à quiconque accepte d'être déterminé par elle,

quelles que soient ses déterminations préalables décrétées inessentiellles. Hors de quoi, point de salut. Avant elle, le projet de justement se déterminer restait peu efficace (les contre-déterminations « païennes » restaient les plus fortes). Avec elle, pour que s'ouvre un cours de déterminations nouvelles plus larges et plus fortes, les critères des justes déterminations s'effacent sous la loi de prolonger jusque dans un ordre inflexible les expériences d'immédiateté.

[22]

La tradition de l'Hébreu se présente comme un Corpus de déterminations, un repère particulièrement précieux pour les procès de détermination de Soi. On ne la présentera pas comme voie de « Salut », comme la médiation obligée entre une « adoption » par la Divinité et l'errance et la faillibilité de l'anthropos, non plus que Moïse n'était Le Médiateur entre Israël et son Dieu. Ces présences référentielles sont des aides pour que tout un chacun se détermine et se constitue comme Corpus de médiations : que les présences et expériences immédiates se coordonnent en Unités d'intégration. C'est toujours une intégration qui est visée par l'Incarnation mais en un schéma inverse. L'intégration est opérée par Le *Médiateur*. Il est question pour tout un chacun d'accéder à la réconciliation par le chemin obligé du Médiateur. Le travail de la médiation a migré. Il n'est plus *en* nous et *entre* nous mais d'abord *devant* nous. Nous nous intégrons au Médiateur qui était devant nous. Entre tout un chacun et l'adoption par la Divinité n'est pas présentée une certaine manière de nous justement déterminer mais *un Être*. Tel est le paradoxe de l'Incarnation que l'expérience d'immédiateté est constituée opération de médiation.

On entend dire que, des Juifs aux Chrétiens, le passage s'effectue par l'abandon des aspects obsolètes de la Loi, que l'expérience d'immédiateté spirituelle se substitue à la médiation par la Loi. S'oublie, en cette perspective, que la *constitution* de qui est concerné par la Loi change de sens. La priorité accordée à l'intégration s'est substituée à la priorité accordée

à la constitution. Le monisme du corps des fidèles, de leur vie et pensée accordées ensemble par le Médiateur laisse à l'arrière-plan la constitution, dans l'individu et le social, des patientes médiations.

La Loi : « constituez ce réseau de justes médiations ». Les sujets qu'elle interpelle : des jeux imparfaits ou inachevés de médiations. Les premiers Chrétiens ont le sentiment « d'accomplir la Loi ». Ce n'est plus à un Soi autonome auto-alter-référencié qu'est proposée une Alliance avec le Divin mais à une subjectivité immédiatement intégrée à la Vie divine qui, dans l'extase, vit l'alter-référence. L'ère pré-diaporique et pré-chrétienne : le Soi et la Loi restent extérieurs l'un à l'autre ; les forces et prestiges antagonistes bloquent le travail de la médiation, et nous-mêmes nous orientons vers la résolution d'un problème dont le monde antique définit explicitement les termes.

« Vous étiez assujettis à une Loi qui ne sauve pas, qui grossit la culpabilité. Vous est maintenant offerte la liberté des enfants de Dieu » : tel est le message paulinien ; ce qui semble mettre face-à-face le for intérieur en sa spontanéité et la pression extérieure contraignante, la féconde anarchie en face-à-face avec la stérile discipline. Croira-t-on que celle-ci provient d'une Rome agonisante et celle-là d'une Jérusalem éternelle ?

Questionnons : quelle est cette entité qui d'un côté est menacée par la contrefaçon d'un Ordre et de l'autre est appelée à se découvrir et s'identifier en un jaillissement ininterrompu ? Est-ce, du côté de [23] l'individu, cette formation qui procède de sa Nativité ? Ou, du côté du collectif, cet ajustement des rôles par lequel les nécessités externes sont surmontées ? Liens internes aux individus qui s'élaborent le long des généalogies juxtaposés aux liens sociaux qui se veulent intemporels ?

La Loi prend trois sens. Coïncidez - obtempère la première loi - avec le lieu de votre genèse, avec ce lieu où il est question des visages paternels et maternels, d'un avenir vierge pour les êtres nouveaux. La

deuxième loi enjoint à relever ensemble les défis de l'existence planétaire, pendant que la troisième vise à assurer la cohésion de ces deux pôles en une même entité individuelle et collective. On posera que le malheur de l'homme antique tient à l'incompatibilité entre cette bi-polarité et l'entité qui y trouve sa stabilité.

À Jérusalem, le souci d'une entité consistante ? Une Loi faite pour assurer la pérennité d'un « peuple » pendant que tous autres peuples, toutes civilisations naissent et meurent ? Un Dieu « in secula seculorum » face aux faux dieux transitoires ? Vous êtes assujettis à la loi de ne pas mourir ? Aliénation au trans-historique ?

À se replacer en une perspective historique, on voit que cette loi qui maintient les Liens constitutifs d'une entité porte ombrage aux deux autres lois qui développent les dynamiques de ses deux pôles. Les Nativités se vivent, assurent la continuité généalogique, ne sont pas constituées comme recours pour les ressourcements, occultées qu'elles sont par le souci de la perpétuité sociale - tandis que l'affrontement des nécessités externes, de son côté, semble tourner au désastre. La Loi qui maintient la stabilité d'une entité n'est aliénante que de par la puissance de l'anti-loi qui sépare l'affrontement des corps sociaux de la tendresse des Nativités. Blocage de Qumran : si la Loi est bien Loi d'Unité, si la bi-polarité doit, en fin de compte, plaider pour l'unité des deux pôles, en tel contexte historique, cette unité travaille à l'encontre de la dynamique de l'un et l'autre pôle : stérilisation des Nativités, stérilisation de l'affrontement des corps sociaux. Les Justes esséniens obtempèrent à la Loi et la Loi les aliène. Ils forment une entité artificielle, rationalistes, volontaristes à leur manière, s'assurent que leur compréhension de la Loi et leur volonté d'y obtempérer est l'unité tant des dimensions externes (l'affrontement des fils des ténèbres) que des dimensions internes (la ferveur à [24] chanter le Créateur), vivant intensément le drame de l'homme antique enfermé dans l'incompatibilité des trois lois.

Que les premiers Chrétiens s'installent délibérément dans l'au-delà de Qumran, en un messianisme qui contredit l'enfermement qui le rend impossible, ceci est sans doute moins important que l'aptitude à relancer Rome ; car si la Rome républicaine meurt - abolition d'une entité -, la question de Soi se pose effectivement en termes de face-à-

face de l'interne et de l'externe, de la bonne spontanéité des Nativités et des disciplines mécaniques. L'anarchie de la spontanéité interne serait restée vide si elle ne s'était donné comme contenu symbolique l'ensemble des généalogies bibliques, de ces généalogies « à l'état pur », dégagées tant des rôles sociaux - des Annales - que des références cosmiques (engendrement des dieux). La bonne anarchie, qui répudie l'Ordre et la Loi, procède de l'identification de sa Nativité singulière et d'un paradigme universel de toutes Nativités, ce par quoi les particuliers découvrent en eux-mêmes tout le champ de leur singularité. Comme quoi il serait égarant de se représenter deux évolutions, l'une de la politique, l'autre de la religion de l'Occident. C'est sur la disparition d'une entité politico-religieuse (la religion de la cité et l'organisation civile accréditée par les dieux), sur la disparition de ses Lois et Ordres que l'autonomie de la religion et de la politique s'instaure.

« La liberté des enfants de Dieu vous est offerte » ? Cela signifie que la discipline sera produite par la bonne anarchie, que, parallèlement à la discipline civique, la consistance d'une discipline spirituelle s'invente, de sorte que l'opposition se déplace. Elle n'est plus celle de l'anarchie et de l'assujettissement mais celle du bon assujettissement (la Cité de Dieu) et du mauvais assujettissement de la cité terrestre. Dans la ferveur du for intérieur, le pur principe d'assemblage (la loi d'amour) triomphe ; quant à l'assemblage sur la scène planétaire, il a à composer avec les obligations des solidarités terrestres. La liberté est intérieure, et la frontière reste floue entre l'autonomie interne et l'assujettissement externe.

La situation serait sans issue si le quatrième aspect de la Loi ne travaillait en catimini. Car la Loi n'est pas seulement de maintenir la stabilité de l'entité, elle est également de lui assurer son développement. L'Occident comme entité meurt historiquement par l'abolition [25] de la forme républicaine. Il continue d'exister virtuellement, nonobstant la déchirure entre politique et religion. L'opposition : liberté intérieure - assujettissement aux contraintes externes est stérile ; entre l'interne et l'externe, la constitution d'une entité, qui s'opère clandestinement selon sa loi propre, lèvera l'antinomie.

Sous la poigne de fer des Maîtres, les populations sont rassemblées. Rassemblées, elles se lient en des rapports de sympathie, d'affinité... Le patriotisme : l'identification des particuliers à la forme de leur rassemblement, de ce que celui-ci adopte les couleurs des particuliers. Et l'on en vient à croire que ces rassemblements sont la médiation nécessaire entre la prolifération de la race humaine et la configuration de sa planète. Tous les peuples de la terre : l'émergence, entre la terre et ses habitants, de ces entités qui effectuent le rapport entre le réseau d'affinités entre les hommes et la configuration de la planète.

Rassemblés, donc astreints à des régulations. Il nous faut des règles pour subsister ensemble comme il faut tels ensembles pour donner chair aux règles. Et l'on posera l'équation : le peuple ? - C'est sa loi ; le peuple est l'objet de sa loi. Ce par quoi la race humaine s'apparente vaguement aux autres espèces. La loi de la meute, de la volée, de la harde, du troupeau... s'identifie à la société naturelle. La différence, capitale est que la *régulation* des hommes est tout aussi aléatoire que *l'existence* de la société. Je ne crois pas à la loi naturelle puisque je ne vois pas d'assemblage naturel. Je ne crois pas pour autant à l'artifice des lois puisque je ne vois pas que nos groupements résultent d'une fondation simplement délibérée. Si la loi du peuple est le peuple lui-même, si le peuple se résume en sa loi, ni l'assemblage signifiant des textes et pratiques légaux, ni l'assemblage anthropique des groupes n'ont, au départ, vérité ou réalité. Où sommes-nous donc, quelque part entre la folie des lois, le chaos des sociétés et la société bonne ordonnée par ses bonnes lois ? Panique de l'ignorer, et donc voie ouverte vers le gréganisme, l'affirmation du corps social à l'encontre des lois (le pays réel pèse plus lourd que le pays légal...), ce qui prend à contre-pied le légalisme : les lois survolent un corps social désarticulé (« démocratie formelle » ...).

La loi n'est loi que lorsqu'elle dispose de la force de se faire appliquer. Et sur ce point se voit la génialité de la *lex romana*. Il y eut bien précédemment des dépositaires de la force qui eu-

rent recours à la loi, des légistes qui surent se faire accepter par les Pouvoirs. Le génie romain : d'avoir cimenté un peuple qui coïncide avec sa loi. Il n'y est plus question d'accorder de bonnes fois à une cité préexistante (ou, à l'inverse, de concevoir platoniquement les lois idéales pour une cité à venir). Le peuple romain se renforce et s'étend au fur et à mesure que sa loi se perfectionne et, en cette cohérence, se découvrent sa contradiction et son principe de mort.

Tel socius n'est pas juxtaposé aux autres, belliqueux ou pacifique. Il les dévore. Plus que carnassier, il se nourrit (Anschluss) de la chair de sa propre espèce. La loi romaine n'est pas seulement une loi pour Rome mais pour l'ingestion des autres entités. La « bonne loi » est alors celle qui accompagne la prévalence systématique d'un groupe sur un autre, la suite régulière de ses victoires. Principe de mort ? - Ajoutons un principe de tendresse. Ce sont des clans familiaux qui se sont fédérés [26] pour constituer Cité, qui étendent subrepticement à la fédération des liens de solidarité, d'affection et d'identification. La *lex romana* porte en elle-même, doublement sa propre mort. Elle préside à l'organisation qui, dans le corps social et eu égard aux étrangers, réduit les plus faibles à la portion congrue. De sorte qu'avec le temps la balance penche de plus en plus vers l'organisation toute-puissante inexorable, de moins en moins vers l'intensification des liens affectueux.

Nous postulons : un peuple équivaut à sa loi. Le règne de Rome le confirme et le dément. Quand un « peuple » jure d'investir l'état de fait par l'état de droit, il atteste que la loi est pour une large part notre ennemie - un mai nécessaire - que la loi condamne et ne « sauve pas ». D'où deux options. Privilégier l'interprétation religieuse de l'existence. La Grâce (qui sauve) nous importe mille fois plus que la Loi; ou bien l'option pour cc qui, un jour, sera l'Histoire : sans Loi ni Grâce, le cours des choses conduira à la naissance de peuples proprement dits. Pour deux millénaires, société et légalité s'esquivent. La Loi décapitée, privée de solides justifications, naturelle ou religieuse, se

borne à des régulations fonctionnelles et subalternes, cependant que la société émerge dans l'illégalité : l'état de droit réduit à la simple justification a posteriori de l'état de fait quelque peu amendé ; et cette émergence fut heurtée. S'il y eut quelque chose comme une « matrice » médiévale à notre univers policé, c'est selon et contre cette matrice que les socialités nouvelles instituèrent des légalités qui sont plus complexes et fonctionnelles mais dont les légitimations restent obscures. En contraste avec le monde antique, la Loi n'a pas été fondatrice du social. Les fondations obscures ou métaphysiques, cherchez-les du côté des préambules aux lois...

Je me représente la liesse dans l'ancienne Égypte pharaonique : un corps social qui se maintient grâce à l'assentiment de foules qui, en une proximité sensuelle paroxystique, trouvent aliment à leur ferveur. Je partage, d'autre part, l'émotion admirative de tous ceux qui rendirent hommage à la puissance colossale de ce qui ressemble à un appareil d'État. Et je me demande si, derrière les analogies que présentent entre eux tous les empires, nous ne sommes pas à l'antipode de Rome. Il faut une certaine tendresse (une libido (!)) des hommes les uns à l'égard des autres pour qu'un corps social subsiste. Il faut également l'art d'obtenir cette synergie des Forces grâce à laquelle les ennemis sont subjugués, les épreuves surmontées. Je me représente le corps social comme cette entité qui risque d'advenir par la compatibilité de ces deux instances, par le ressourcement à de telles « instances ». Elles sont, de fait, incompatibles - d'où la somme d'artifices nécessaires pour que des manifestations dérivées de l'une et de l'autre semblent former un tout. Est-ce la nue volonté de puissance qui anime le légalisme romain ? Est-ce l'amour de la Ville et de ses habitants ? Les deux « instances » semblent refoulées à la lisière. Entre elles, le goût et le savoir des régulations semble former une sphère qui se suffit à elle-même, cohésion que rien n'entamera, qui prévaut dans le religieux, l'art, la politique... L'artifice soude les parties en un rude édifice immanent aux délibérations, figé en son conservatisme. Un est la Ville. L'Oeuvre, la Divinité, le Pou-

voir... par composition et tempérance des instances et des morceaux.

Un, en regard, est l'empire pharaonique par intégration des instances et des morceaux dans l'universel magma du Divin et du Cosmos en lequel les hommes - par artifice - s'intègrent. Niez la spécificité de ces attachements et affinités qui [27] procèdent du parental. Niez celle de la puissance dans le militaire, la technique... et rapportez-la à l'efficace du sacré et du magique. Et l'ensemble des minutieuses régulations, l'ensemble des nécessités humaines et cosmiques vous apparaîtront paradoxalement comme le comble de l'illégalité. Je ne vois pas dans l'Égypte antique (comme à Sumer) la distinction du législateur et des populations assujetties à la loi mais la pesanteur de l'état de fait - nature et culture emmêlées - qui se perpétue et se démultiplie en mille prescriptions. La tendresse parentale et l'inexorable machinerie cessent d'y constituer des « instances ». Détournées de leur fonction originelle (inceste hiérogamique, divinisation de toutes puissances...) , elles s'engouffrent en cette Unité d'un « corps » social qui absorbe les différences et rejoint l'éternité.

De l'Occident médiéval, cette idée de l'accord entre la loi naturelle et la loi de Moïse, c'est-à-dire de l'accord entre une société auto-instituée - selon la Raison - et une société (selon la Foi) qu'une Transcendance établit. Faire tenir ensemble la réponse mosaïque à l'Égypte et les souvenirs transmis par Rome, est-ce marier la carpe et le poisson ? Est-ce accorder une légitimité à des innovations en leur attribuant d'antiques patronages ?

La question est celle de la continuité et de la rupture entre notre ère chrétienne et diasporique et les époques antérieures. Progrès ? Amnésie ? Changement dans la continuité ? Nous caressons cette hypothèse : s'il est une double source au socius et à sa loi, l'un et l'autre ne trouvent leur assise que par l'invention d'une région médiane entre l'une et l'autre, ce qui, jus-

qu'ici, reste problème insoluble. L'un et l'autre existent quelque peu, se rationalisent quelque peu, sans que socius ou loi proprement dits se rencontrent dans l'expérience. Ils existent quelque peu, se rationalisent quelque peu dans la mesure où ils jouissent d'une correspondance approximative avec ce que seraient socius et loi proprement dits.

Le recours à une « Fraternité », à un réseau dense de sympathie et d'affinité, la visée de devenir maître et possesseur de la planète sont-ils nos deux sources, cela peut-être faisait-il sens dans le monde antique, dans le cadre de la cité antique ; peut-être l'instance de prévaloir par la guerre, le commerce, la nue domination..., celle de se rassembler en une identification partagée correspondaient-elles à des expériences vives, justement parce que, emmêlé au terroir, l'on vivait « à l'échelle humaine ». La Cité ? - Un mythe ! Une irréalité ! Une région médiane non constituée qui persistait par la force des choses et que la force des choses bientôt éradiquait ! Seuls, du monde antique, les Ju déens ont persisté comme entité. Le Christianisme n'a pas balayé les déterminations impératives du monde antique, il a entériné leur effacement.

On soutiendra donc que, lorsque dans les temps modernes, on professa l'accord de la loi naturelle et de la loi divine, cela ne correspondait en rien aux représentations du monde antique qui, également composaient (cf. la profession de foi du vicaire savoyard) les législateurs humain et divin. Ici, nous sommes ensemble, chaleureusement ; là, nous servons conjointement le Maître dans l'effectuation de sa puissance ; ce qui pouvait être clair dans l'expérience et la représentation ; ce qui pouvait être source de déterminations en une localisation territoriale restreinte. En notre ère, il a été question de s'assembler hors de cette adhérence au territoire, en une disponibilité à des territorialisations variables (invasions, expansion coloniale...) et la religion [28] fournit ces viatiques d'une territorialité céleste compatible avec une illégalité concertée. Point ne vaut le « joug de la Loi » pour accéder au Royaume des cieux ; il n'est point

pertinent de se réclamer de telle inscription territoriale. Une immense zone d'indétermination s'étend en laquelle les dimensions temporelle et spirituelle se développent et se précisent. D'où cette aventure d'un parcours sans rivage en lequel le socius et sa loi se prêtent à des métamorphoses insoupçonnables. Est-elle sublimation du parental, culture et développement des liens de sympathie et d'affinité en une sphère autonome, la Religion ? Est-il un jeu sans règle initiale de la nue volonté de puissance, le Temporel ? Loin que lois naturelle et divine soient fondées à se réclamer d'un héritage antique, loin que la société s'inscrive en filiation des sociétés antiques, la modernité naît dans le conflit entre le maintien de la dichotomie temporel/spirituel et son abolition ou dépassement. Et nous croirons qu'ainsi la genèse s'opéra de cette région médiane entre les deux instances grâce à laquelle, aux termes « les peuples de la terre » une consistance effective advient.

Certes, mais les instances ainsi conjointes restent hors jeu. Attribue-t-on un contenu réel au vœu de réguler justement l'exercice de la puissance et de la richesse ? Concrétise-t-on le vœu que, par delà la solidarité, quelque Fraternité imbibe les rapports intra- et inter-sociétaires ? Ces vœux, ils se détectent bien sous les vêtements du mythe dans le monde contemporain pendant que le socius et sa loi gagnent en réalité - en contraste avec le monde antique où c'était eux - pure et simple domination, citoyenneté quasi-parentale - qui se manifestaient en des entités sociales plus mythiques que réelles. La continuité entre les deux mondes est largement illusoire. Nos sociétés et nos lois se mettent à exister et l'on est bien en peine de leur conférer un fondement qui ne soit pas tautologique (l'avantage de la démocratie est qu'elle soit démocratique...). Tandis que leurs fondements évoqués du côté de l'antique, dans l'immanence rationnelle ou la transcendance spirituelle sont présentés en un flou artistique où l'historique et le spéculatif s'évoquent mutuellement, vaguement.

Revenons à ce postulat que la société et sa loi s'identifient. Si l'une et l'autre émergent au long de notre ère, le désir de l'assurer sur une filiation historique en deviendra superflu. Le siècle des Lumières : qu'une perspective spéculative se suffise à elle-même, sans souci d'historicité ! L'Occident se suscite lui-même en sa quête de consistance et de rationalité. Auto-création indifférente aux continuités et aux ruptures. L'affirmation d'un État moderne qui est fils de lui-même ne gagne rien à se réclamer des antiquités de l'Occident romain et des piétés orientales ou à s'y opposer. On pourrait le croire si la consistance et la rationalité de la société et de sa loi émergeaient simultanément. L'émergence, de fait, s'opère sur un fondement antinomique. Placez la société sous le signe de l'absolu (romantisme), sa loi en devient un écho assourdi. Insistez (avec les penseurs qui inspirèrent les révolutions du XVIII^e) sur la foi émancipatrice, vous perdez toute l'épaisseur du fait social. Que, en aucun cas, la « volonté générale » ne soit la quintessence des « volontés particulières », le fait est imputable au caractère dichotomique de la Raison politique ! Vise-t-elle l'accord universel sur les principes qui doivent avoir force de loi, elle renvoie les passions et associations particulières à la déraison. Travaille-t-elle plutôt dans la « Vie » du Volksgeist, ce sont les régulations selon des principes « abstraits » qui tombent sous le coup de la dérision. L'État moderne repose sur un principe d'incertitude tantôt riche de promesse, tantôt propice aux pires catastrophes - [29] fragilité des démocraties - et lorsque nous soutenons que la société et sa loi s'identifient, nous sommes bien conscient que nous prenons des libertés avec l'état de fait, avec un état de fait qui reste instable de par la fragilité de la frontière entre le *de jure* et le *de facto*. Le social aurait à coïncider avec sa loi fondatrice ? Les versions de celles-ci se gauchissent pour s'adapter à l'existence effective du socius - quand celui-ci porte un vœu de fondation que les idéologies ne satisfont pas. A une raison disjointe (universel abstrait ou particularisme concret, en aucun cas un universel concret) correspond une existence mal assurée (exportation des conflits intra-

sociétaux sur les relations inter-sociétales, interactions troubles entre politique, morale et religion...).

Quand la loi se fige, quand la société se sclérose, recours est cherché dans l'éruption rénovatrice. Insuffler de la société ouverte dans la société close... de la fumée dans le cristal... et nos mentalités sont sur ce point doublement conditionnées - à croire premièrement qu'à nos origines deux insufflations eurent lieu : l'Ancien Testament contre Pharaon, le Nouveau contre le paganisme antique - à croire ensuite qu'ils relèvent prioritairement de l'histoire religieuse. Si l'on s'autorisait à donner aux termes des sens inusités, on soutiendrait plutôt : que la Loi de Moïse instaure quelque chose comme un Ordre à l'encontre du magma pharaonique, puis que, face à cette version de l'Ordre présenté par Rome, l'Évangile ouvrit une plage d'indétermination créatrice - d'où la subordination courante de l'Ancien Testament eu égard au Nouveau : subordination d'un Ordre sclérosé à une Liberté créatrice ! Du côté de la piété orientale la dialectique de la Loi et de la Grâce. Du côté de la Raison occidentale, le douloureux débat du Politique et du Religieux - ce qui nous semble parfaitement équivoque quant à la nature de la société et de sa loi.

« Accusé, levez-vous ». Jérusalem implosa (Qumran) et explosa (diaspora) d'avoir transgressé sa Loi ! Ce disant, on propose de la Loi une version monolithique qui impose soumission et sanctionne l'insubordination. Resterait à comprendre pourquoi, si Jérusalem a explosé, elle est cependant restée la seule entité survivante du monde antique.

Distinguons loi spéculative et loi pratique. Rome s'installe sur un compromis entre les deux. Sa cohérence mitoyenne ni ne satisfait l'exigence de déduction ni ne détecte la vérité intrinsèque des situations singulières. Rome écrase Jérusalem. C'est que la Loi de celle-ci n'orientait pas vers la cohésion du corps social. D'un côté (du côté de Shamāi), elle met en avant l'urgence de la légalité comme telle, elle accepte d'être conditionnée, de l'autre (Hillel), par les positivités de la société telle qu'elle

est. La société est immature. La loi est occultée. Mais l'identité de la société et de sa loi est en principe sauvegardée. Aussi explosée qu'elle puisse être, Jérusalem *ne peut* pas mourir : des habitants déterritorialisés destinés à acquérir un plus d'être au-delà des mesures et proportions restrictives du monde antique ; et, si leur Loi va à conjoindre les deux instances d'où elle procède, elle reste en attente d'être manifestée. Belle au bois dormant, Jérusalem reste deux millénaire dés-historialisée afin sans doute, un jour, de servir de repère à l'Histoire. Pendant que l'Occident fait l'Histoire emmêlant l'ancien et le nouveau, en son bois dormant, son présent s'étire entre un Souvenir précis et une Anticipation précise. Alors que l'Occident se repose sur des versions successives de l'Ordre que des bouleversements révolutionnent, le Corpus issu de l'hébraïsme se réfère à une certitude quant à l'Ordre qui lui est spécifique : cette [30] structure d'accueil invariante qui en appelle aux surgissements qui viennent la remplir. Curieux « peuple élu » qui au départ n'est pas un peuple, qui se voit tracer un chemin entre proto-peuple et peuple proprement dit par une Loi qui, en théorie, noue l'aspect pratique à l'aspect spéculatif mais qui confesse en même temps que l'effectuation de ce nœud est différée de siècle en siècle.

1794 : humour amer aux temps de l'Assemblée Constituante : « maintenant que nous avons fait des lois pour une nation, il ne nous reste plus qu'à faire une nation pour ces lois ». Derrière l'humour, cette profonde vérité que c'est dans le grand mélange du socius et de ses régulations que l'un et l'autre s'avancent en cette zone intermédiaire entre le Pouvoir et la Tendresse, que l'Identité d'une Nation à sa Chair se noue, donnant consistance à la modernité. Qu'est-ce une Identité nationale ? Qu'est-elle l'expérience vive par laquelle l'identité s'incarne ? L'Histoire répond en bredouillant, emmêlant bruit et message. L'Histoire qui joue à cache-cache avec la Raison...

De Jérusalem, l'affirmation d'une invariance au cœur des évolutions : la Loi, le Dieu, l'émergence d'un peuple... mais non

point pour toiser les évolutions incertaines, pour figer en une forme canonique la descente de l'éternité dans le temps : pour assurer que nos trajets sont encadrés par une origine et un telos, que le souvenir des origines encourage à inventer solution à problème délimitable. En un univers antique qui se pliait à la nécessité de poser des délimitations et de « justes » proportions, qui réprouvait essentiellement les tyrans et leur démesure, la domination du fort sur le faible, du riche sur le pauvre était admise et légitimée. Le principe de domination, depuis lors est resté in-entamé mais cette fois en une démesure (mystique et politique) assumée. De la Cité antique à l'État moderne, ce fantastique (le fantastique substitué au mythologique) trajet grâce auquel la disproportion entre planète et race humaine se résorbe. Pour ce faire, il fallut accepter de faire fond sur une spontanéité éruptive - religieuse, politique...- qui efface régulièrement des cadrages trop restrictifs, il fallut assumer le balancement (ordre et progrès) entre les illégalités que l'on postule productrices et le légalisme conservateur. Est-ce la Raison qui encourage les réformismes qui composent le crédit accordé au nouveau radical et la décision de maintenir ? La Loi fondatrice, en réalité, celle selon laquelle la médiation entre « la nation et ses lois », entre « le changement et la continuité » opérerait « rationnellement » nous fait cruellement défaut, manque pour fonder lois opérationnelles et sociétés civiles qui, à l'aveuglette se perfectionnent souvent. La démesure constitutive de notre ère chrétienne et diasporique est balisée par la seule exigence de coexistence : un peu de morale dans le politique, un peu de conséquences politiques tirées des abstractions morales, un peu de spontanéité dans les cadrages, un peu de jeu dans les machineries. Le prestige des références romaines, le caractère inéchappable de la Domination ne sont point tombés en désuétude. Une régulation pour et par la démesure - notre utopie - : que la « Loi de Soi » encourage la fécondation réciproque de ceux de chez nous et de ceux d'ailleurs, que les associations publiques et privées soient posées au-delà du déchirement entre le pathos des communions et les avarices devant notaire. Une Loi « éternelle ».

En quelle mesure le désir de liberté des Modernes reprend-il le fil des libertés défuntes des Rome et Jérusalem antiques ?

[31]

Le désir de liberté dans le monde antique est sans espoir, ce que l'on dénomme : le paganisme. L'anthropos existe conditionnellement au cosmos, n'affirme sa Loi que par différenciation de la loi cosmique. D'où les dieux : les principes déterminants comme réseau en lequel l'anthropos se noue au cosmos. Les dieux romains assurent d'une domination à l'échelle cosmique. La Loi n'est donc pas le triomphe d'une liberté nôtre, simplement l'insoumission eu égard aux nécessités externes : dominer en se soumettant aux structures de ce qui est domine, dans l'ignorance de sa propre configuration, de la configuration d'une entité proprement dite.

Le désir de liberté procède d'une entité qui détient son propre domaine, désire le gérer selon la réalité de Soi. L'imperium sur le monde contraint, augmente considérablement le domaine commun - de la république - annule le bénéfice d'un domaine qui vous soit propre; les possessions des particuliers sont arrachées au domaine commun, à son détriment.

Un Temple à Jérusalem, c'est essentiellement une protestation contre ce rapt de la planète. Il est le domaine propre du Divin - sous la forme d'une affirmation : le cosmos est appelé à devenir le domaine de l'anthropos, son domaine propre. Les lois d'un culte dans le Temple sont-elles affirmation de liberté, inscription de Soi sur la planète selon sa propre légalité ? - Sans doute, mais sous forme réactive. Le Temple des Hébreux, jadis, faisait partie intégrante de leur Histoire. L'attente de sa construction, son rôle unificateur, les menaces qui planaient sur son existence... rythmaient la temporalité d'une population qui s'efforce de devenir une entité. Le Temple des Judéens qui lui succède marque une protestation contre une Histoire hostile, inscription dans la matérialité plus que développement dans le temps, protestation contre l'asservissement plus qu'expression d'une autonomie. Par lui, la Loi traduit le désir d'une liberté constamment contrariée qui se règle sur la contrariété qu'elle affronte tandis qu'à Qumran, contra-

riété à l'encontre de la contrariété, la Loi consonne avec le désir d'un Temple purement affirmatif. Mais où a-t-on vu que la négation d'une négation fasse une affirmation !

Il est une considérable béance. Science et philosophie offrent [32] d'innombrables connaissances sur le fait religieux. Lequel est l'objet d'innombrables jugements de valeur. Béance entre les deux univers signifiants. Les jugements prélèvent à leur gré tels blocs de connaissance, laquelle ne suggère point tel jugement plutôt qu'un autre. Il faudrait quelque armature « idéologique » entre les deux. Cherchons le lieu où elle se laisserait trouver ou inventer. La religion aliène ; elle libère de la platitude, de l'insignifiance et du rétrécissement de l'existence ordinaire. Le monothéisme cassa les enfantillages du polythéisme ; il substitua une chape de plomb à l'exubérance antérieure. Tout peut se soutenir tant que les clivages du fait ne sont pas reconnus à partir d'un point de vue extérieur, « idéal ». Nous sommes tous également assujettis dans le cadre d'une « grande » religion, par là formons une masse cohérente et efficace, par là trouvons un principe d'unification personnelle ; nous sommes tous également libérés des vices particuliers et des idoles de nos tribus. Est-ce contingent la juxtaposition des deux grandes « religions monothéistes » ?

Ce n'est pas l'affirmation de l'Un qui est le facteur décisif mais l'embrayage de l'Un sur le multiple. Tel quel, le multiple répugne à l'Un. Mais il évolue. Nous partons de l'hypothèse que, avant notre ère, le multiple contredisait l'Un absolument puis qu'il fallut que des statuts transactionnels s'inventent par lesquels l'Un s'affirme en ménageant la résistance d'un multiple irréductible. N'y eut-il pas religion justement parce que l'existence ordinaire, oscillant entre assujettissement et émancipation, le recours était la position séparée d'une émancipation figurative ?

L'ange Gabriel apporte Un Livre. Les multiples significations s'intègrent en Un discours qui affirme non seulement la prééminence de l'Un mais la vanité des multiples petits absolus qui enchaînent l'anthropos au cosmos. Et nous voilà à l'antipode du monisme de l'empire archaïque. Le système pharaonique intègre le monde-les hommes-les dieux en une emprise qui dilue les spécificités. Le geste et la parole magiques phagocytent les centres de décision particuliers, ce que les Hébreux res-

sentent comme « l'impureté » par excellence. Nous sommes en Arabie, en débat avec une impureté protéiforme, avec des mini-divinités dissemblables aux grandes forces cosmiques de l'empire archaïque. Le débat est immédiatement théologique. L'Un est toute pureté, toute extériorité, toute densité ontologique en [33] contraste avec l'impureté des groupes emmêlés à leur paysage. L'assemblée des croyants est-elle libérée des forces et significations impures ou échange-t-elle un joug contre un autre ?

À l'opposé de l'intégration le monde-les hommes-les dieux, les hommes sont doublement réquisitionnés. Ici, ils *sont* l'âpre débat continué avec la condition terrestre. Là, ils *sont*, en leur écoute, homogènes au Discours autoritaire. Ils sont, c'est-à-dire qu'ils ne sont pas considérés comme des formes inchoatives destinées à s'approcher de leur formalité intrinsèque, de sorte que la dynamique est plus spatiale que temporelle. L'Histoire sera la suite des expansions territoriales de la communauté des fidèles : extériorité des fidèles eu égard aux anti-formes païennes mais intégration de soi eu égard à soi qui confère l'exaucement des Vœux essentiels. Tel que l'on est, dans les accrochages territoriaux, dans l'arraisonnement par l'écoute de la Révélation, l'on trouve la patrie d'ici-bas que celle de l'au-delà prolonge. Libération ? - Elle ne serait pas progressive. L'écoute se réalise dans une « rationalité » qui reste semblable à elle-même, qui ne s'approche pas de la déductibilité et l'anthropos reste consubstantiel au cosmos, sa légalité propre n'émerge pas en vis-à-vis de lui. Être terrestre *et* écoutant la Voix qui conteste les compromissions terrestres, est-ce être dans l'Un ou hors de l'Un ? Est-ce être posé en une Unité qui conteste les multiplicités extérieures ou qui s'enrichit progressivement de leur contenu ?

La Chrétienté se hausse sur l'acquis de l'ère antérieure qui justement bénéficie de la coupure entre l'homme et le monde : long débat entre la loi des hommes et la loi naturelle, qui bénéficie de la séparation entre les hommes et les dieux. Les initiatives humaines se lancent dans les plages que les desseins divins, révélés par les augures et auspices, autorisent. Les hommes inaugurent leurs démarches à partir du présent ; la maîtrise des dieux s'exerce à partir du passé et de l'avenir ; un homme antique quelque peu assujetti à ses dieux qu'il coudoie,

quelque peu cosmique, quelque peu anthropomorphe, ni tout à fait étranger, ni tout à fait familier. Ces dieux s'effacent, faute de médiation. Entre un collectif qui se distend - un empire qui paupérise les populations - et les sphères particulières qui se rétrécissent, comment continuer à négocier, entre des statuts inégalitaires, nos décisions, comment sauvegarder une médiation qui préserverait des secteurs de liberté ?

[34]

La religion occidentale opère un renversement. Sur l'abolition de la délibération argumentée, dans le Sénat, sur le Forum, une forme nouvelle de médiation surgit car, au cœur des protagonistes, un noyau apparaît en lequel, par delà la négociation entre les particuliers et le collectif, la jonction entre les singularités et l'universel - à venir - s'effectue. Est-elle volontaire ou involontaire, trans- ou infra-individuelle cette spontanéité divinisée qui prolonge la médiation ? Elle brise l'enfermement de la finitude ; elle diffère du Moi inchoatif de l'Islam, n'est pas d'essence spéculative ; elle est promise à un long développement.

Quand la religion donnera naissance à quelque « Ordre », prendra forme organisée, le jeu de l'assujettissement se durcira, face aux sécessions et hérésies. Mais, expression du noyau originel, elle est pure liberté car qui, en ce noyau, assujettirait, qui serait assujetti, qui imposerait, qui recevrait joug tant qu'il n'y a que virtualité de singularité et d'universel ? Le fidèle de l'Islam poursuit son débat avec les contraintes de l'existence planétaire ; le miracle chrétien témoigne que toutes ces contraintes sont virtuellement abolies et, en fait d'assujettissement, il n'est question que de contraindre les puissances du péché et de la mort à partir des flux de la Grâce.

« Soyez assujettis, mon joug est doux ». En une religion qui est de bout en bout historique, qui conjugue le temps et l'éternité, on ne voit pas une aliénation originelle. On ne voit pas qu'un acte d'obéissance contraigne des sujets constitués puisque c'est l'acte d'adhésion qui, à plus ou moins long terme, constitue et le fidèle et leur assemblée. A l'origine, le Message et la Vie sont affirmés consubstantiels l'un à l'autre. Le message se révélera-t-il homogène au spéculatif ? La vie gagnera-t-elle en autonomie ? À l'origine, rien ne permet de trancher

si l'Un est affirmé ou subverti puisqu'il faut s'en remettre au tribunal de l'Histoire.

Égarés dans la forêt, disposons-nous de la série des petits cailloux blancs qui conduit au lieu de l'exaucement des vœux ? Il arrive au matérialisme dialectique le même destin qu'à la religion : le jeu de renvoi de l'autorité et de la promesse. Se laisser conduire dans l'interrogation : qu'est-ce qui émancipe, qu'est-ce qui assujettit ? Nous croyons qu'une série de régulations doit bien exister qui conduit au [35] terme mais, au lieu qu'un principe d'autorité soit d'emblée posé d'où les régulations dérivent, ce sera sans doute de la mise à jour de ces régulations qu'en découlera une conclusion quant à l'autorité avec laquelle le cosmos se prend en charge.

La nation moderne résoud - mal - le problème du rapport entre l'Un et le multiple : multiplicité des nations dans le concert international, multiplicité des instances en son sein. Socialisation incomplète qui répond à ces individuations incomplètes en lesquelles l'unité « personnelle » intègre - mal - la multiplicité des rôles. On soutiendrait superficiellement qu'un glissement s'est opéré d'une perspective verticale (un rapport avec la « transcendance ») à une perspective horizontale limitée aux seules dimensions anthropiques, que la querelle sur l'unité et la multiplicité des dieux s'est reportée sur les crises de nos assemblages humains. Ce serait ignorer que nos assemblages humains sont en débat avec ce qu'ils outrepassent et ce qui les outrepatte, avec les figures du cosmos et avec les raisons invoquées pour se situer Soi à l'égard du cosmos. Ce serait ignorer que le ou les dieux sont Références mais tout autant désignation du débat anthro-cosmique. Ce serait ignorer qu'un individu, une société se donnent un sens qui déborde les débats avec le contexte. Jeu de cache-cache. On se disait jadis en termes d'invisible en cachant les énigmes du visible. Au fur et à mesure que ces énigmes se résolvent, c'est le rapport entre le visible et l'invisible qui se rend énigmatique. Quel est-il ? - En cette faille qu'est l'écroulement du monde antique, avant les élaborations

de notre ère diasporique et chrétienne, une plongée dans les « profondeurs » livre-t-elle la clé de l'énigme ?

Quelque funeste « miracle » prépare cette faille. Ici, l'Un comme réalité. Le multiple, là comme réalité adverse. Pendant des siècles de « paganisme », on s'y était résigné. Et peu importe que cela se dise en termes civiques ou théologiques. Les dieux confèrent entre eux. Les citoyens délibèrent. Le monde restait opaque. étranger, une masse qui se laisse mal courtiser par les poètes, les explorateurs, les commerçants et que des divinités inquiétantes gèrent. Et le miracle fut que l'on sut étendre la délibération des citoyens sur l'étendue planétaire, qu'une respublica outrepassa les limites de la cité et de la confédération de cités : un monisme - le Dieu de l'univers - qui inverse celui de l'empire archaïque (l'univers et le sacré indistincts résumés dans le Pharaon).

Une Rome devenue chrétienne, de l'autre côté de la faille, conserve cet acquis. Le Dieu sauveur trouve à se situer en cette région intermédiaire qui n'est ni l'Un hyperbolique à l'état pur - l'unité de la Ville éternelle, celle du Dieu de l'univers - ni la multiplicité changeante qu'implique l'habitation planétaire. Ensuite, de l'autre côté de la faille, une fécondité insoupçonnée révèle quel était le secret qui se cachait derrière la délibération. Celle-ci formait la mauvaise unité d'une multiplicité d'intervenants. Dans la singularité de chaque fidèle, dans l'universalisme potentiel de leur assemblée, en revanche, le vœu d'une connaturalité de l'Un et du multiple. Ce qu'est proprement l'Un, ce qu'est proprement le multiple, cela ne saurait être montré puisque les nouveaux actants viennent à peine de naître, puisque c'est leur développement qui aura charge de l'indiquer. Le plus important, du reste, est que, contre toute vraisemblance, il est affirmé que l'Un et le multiple sont *déjà* compatibles, que le [36] multiple est déjà apprivoisé et l'Un déjà susceptible d'y être investi - et pourquoi ne pas y croire puisque le prestige du Verbe l'emporte infiniment sur les Paroles des délibérations ?

Nous ne croyons pas que la nation moderne soit laïcisation de l'assemblée des croyants. En celle-ci, l'Un - a priori - se saisit du multiple antagoniste tant dans le Référent (la représentation théologique) que dans l'anthropos référencié (les Institutions religieuses), en contraste avec les structures « temporelles » où le multiple élevait une revendication sur l'Un (les Forces des uns et des autres qui se hiérarchisent). La nation moderne n'est pas la suite logique de la république antique. Si l'Occident travailla en cette région intermédiaire entre la tautologie unitaire et les multiplicités induites par la condition planétaire, la nation est le produit de ce long travail, approche d'une « Forme » en laquelle la référence au Principe d'assemblage et l'habitation terrestre vont à se concilier. L'une et l'autre se sont révélées incompatibles dans la république antique, se sont juxtaposées en cette version de l'« Ordre » temporel/spirituel où la « nébuleuse » du Dieu sauveur s'était solidifiée. La nation moderne n'a égard ni à l'universalité planétaire ni à la singularité de chaque citoyen. Deux millénaires d'hominisation nous ont conduit, du moins, à ne nier ni l'une ni l'autre.

La religion, l'un des facteurs d'hominisation ? Il semblerait que l'exemple de l'islam s'inscrive en faux contre cette thèse. Le monde est régi par Dieu - lequel est l'unique Référence de l'homme. L'un des monothéismes - occidental - se développe en cette région intermédiaire où l'homme advient, qui participe à l'Un et au multiple en laquelle la limite entre l'homme référencié et la Référence divine s'estompe. Dans l'autre monothéisme qui n'a pas égard à cette région, le Croyant est... croyant : sa consistance ne tient pas à *l'élaboration* de cette consistance propre (un Soi qui s'élabore au creux de sa réflexivité) mais à celle de Celui auquel il croit. Primauté de la Référence sur le référencié. En celui-ci, le joint de l'Un et du multiple est aléatoire. Celle-là, la Référence, échappe à tout aléas. La multiplicité des situations mondaines est subordonnée à l'unicité du décret divin. Quand la Chrétienté évolue, les yeux bandés sur ce qui surgira de cette évolution, l'attention fixée sur le joint de l'histoire et de l'éternité tel que l'incarnation l'institue, l'islam dé-

crète la subordination des contingences historiques eu égard à l'Un éternel, fixe le statut d'un Croyant qui, par son écoute participe à l'Un (à l'invisible), par son incarnation s'investit dans les conflits mondains présents (dans le visible). L'hominisation par unification de Soi ? - Encore faudrait-il spécifier l'Un, et aussi l'attribuer à Soi. La Chrétienté travaille dans cette attribution, la confirmant et l'infirmant, bien au delà du polythéisme antique - au préjudice d'une clarification de l'Un en tant que tel. L'islam attribue l'Un fondamentalement à la Divinité mais, s'il est clair qu'il s'oppose au multiple, la façon dont il l'infuse l'est moins. Tout se passe comme si, en notre ère, de détenir une Référence pure, hors de nos mélanges anthropiques et d'opérer une maturation de ces mélanges sans être orienté par une perception du pur Un et du pur multiple, cela forma un couple antinomique. De poser la réalité de l'homme, du cosmos, du Dieu en un monothéisme qui éclipse le polythéisme, cela ne suffit donc sans doute pas à créer les conditions d'une hominisation normale. Il y manque le souci d'une exacte identification de Soi, d'un Soi qui, justement, trouve en cette identification la clé d'une réconciliation de l'Un et du multiple. La sortie musulmane hors des dieux multiples, l'obédience au Dieu Un ne recommençait-elles [37] pas la sortie des Hébreux hors des figures divines égyptiennes et leur Alliance avec l'unique Divinité ? Sans doute, mais au prix d'un déplacement des concepts d'Un et d'unification : attribuer l'Un d'emblée au Divin (nier la portée des multiples noms de la Divinité) sans le quêter préalablement dans l'étude de l'Unité de la démarche d'identification de soi (le Nom propre contre les noms magiques), écarter l'historicité des unifications (dans l'instant de la conversion vous échangez la multiplicité des idoles contre l'unité du corps des fidèles) plutôt que de considérer comment l'Alliance intangible devance et précède les alliés. C'est dans l'art autant que dans l'éthique ou la politique que les Grecs, jadis, pensaient les rapports de l'Un et du multiple, ce qui obscurcissait la question des rapports entre « forme sensible » et « forme intelligible ». Notre démarche sera inverse. Loin que le Beau pallie à l'état peu consistant de Soi et nous en console, ce sera la consistance et la magnificence de nos forma-

lités propres incarnées qui tiendront à s'attester en des figures sensibles.

Du petit homme qui s'affaire en des procédures à sa mesure des jaillissements procèdent qui révèlent des virtualités démesurées. Par et dans ces jaillissements, la liberté retrouvée des enfants de Dieu, sans critère, sans mesure. A l'antipode, les régulations tatillonnes de l'individu et du social : la bonne conscience de qui reçoit sur lui le joug de la Loi divine : l'efficiencia de la bienfaisance, le scrupule à ne léser quiconque. Ici, la volonté de retranscrire l'insondable en une pratique à la mesure de nos volonté et entendement, là, l'appel du mystère et d'un involontaire magnifié.

Rien ne marque mieux la spécificité de notre ère que l'opposition entre les communautés de la Mer Morte et celle des premiers Chrétiens, entre le joug « léger » que ceux-ci acceptent et le joug exhaustif de ceux-là - lesquels poussent au paroxysme la logique qui faisait autorité avant notre ère (que le renforcement de l'anthropos s'effectue face aux pesanteurs cosmiques...) tandis que ceux-ci entrent dans l'ère nouvelle par rupture avec la précédente.

En sus de toutes lois qui assujettissent, il doit bien exister une Loi qui affranchit, qui rythme les étapes de la constitution de Soi. N'est-ce pas la Loi de Moïse que l'on se propose d'effectuer à Qumran ? On se donne en premier lieu la magnificence du Réel, la régulation parfaite par laquelle le Réel advient ; puis, dans l'adhésion individuelle et la consistance communautaire on s'occupe de la retranscrire en une Règle de perfection. Voilà qui ferme la porte à ces jaillissements des profondeurs vers les hauteurs dont la période biblique (cf. les Psau-mes) fournissent l'indice : la démesure apprivoisée par les mesures et proportions.

[38]

Soit. Avant notre ère diasporique, la tentative de retranscrire la magnificence du Réel advenant en une perfection-pour-nous régulée/jaillissante est bloquée. De recevoir sur soi le joug d'un dessein de mise en œuvre de la perfection laisse de toute façon hors jeu la magnificence essentielle. Que faire ? Se révolter dès lors contre tous

principes de régulations ? La révolte contre tous assujettissements ne conduit-elle pas à l'alternative de rétablir de nouveaux assujettissements ou de verser dans l'autisme des petites communautés vaguement sectaires ? Notre ère ouvre un champ qui échappe au désespoir sous-jacent antérieur sans faire entrer en un régime d'exaucement global, champ peuplé d'exaucements hallucinatoires et de désespoirs vaguement surmontés, ce qui conduit à l'idée d'une mauvaise traductibilité, d'une mauvaise transmission entre ce Fond de la magnificence du Réel advenant et les perfectionnements que nous réalisons et dont nous bénéficions. Le Fond ? La perpétuation de l'infailibilité de l'enfance, les stabilisations du Sentiment, les jaillissements de la génialité... nous persuadent qu'il est ultimement déterminant. Et les gains de complexité, l'établissement de liaisons de plus en plus efficaces, les diversifications des agréments de la vie montrent que le cours de l'existence ne disconvient pas radicalement avec le Fond. Mais où est la « sagesse » qui raccorderait les deux versions ? Où est la Loi qui ferait que l'évocation du Fond ne véhicule pas l'assujettissement avec l'affranchissement ?

Prenons Qumran comme repère. La référence reste celle d'une entité bien liée. Un « peuple » se centre autour d'un Lieu propre - le Temple -, se reconnaît par l'énonciation du Nom propre de son Dieu. Il est des vagues de fond par lesquelles un enthousiasme collectif se donne l'illusion de la béatitude dans la Présence ; il est des micro-sociétés qui s'enkystent dans leur auto-régulation (tantôt l'autisme, tantôt le transfert d'un assujettissement à un autre...). Qumran vraisemblablement ne penchait ni d'un côté, ni de l'autre. Le Temple n'est que provisoirement souillé... le nom commun (la divinité en général) ne censure pas le Nom propre de Dieu... Tout l'accent est mis sur la conception et la volonté de perfection (des Justes). Entre l'assujettissement et la rupture de tous Liens, c'est nous-mêmes qui opérons la traduction, la communication entre le Fond et la vie quotidienne. Dans l'habitation minimale de la planète (le désert), nous-mêmes, ni cosmiques, ni divins, simplement anthropiques [39] sommes à nous-mêmes notre propre Loi (interprétons à notre aune la Loi de Moïse).

Modernité ou archaïsme de Qumran ? L'archaïsme, c'est le monde enchanté maintenu. La détresse objective est contredite par le mélan-

ge du monde et du divin duquel on s'octroi les extases d'une Présence fantastique : la magnificence du Fond lue et vécue immédiatement dans le familier et le quotidien. La modernité, inversement, oppose la fascination nihiliste à l'avancée d'un bonheur de vivre ensemble et d'apprivoiser techniquement le cosmos. Pour la modernité, il se voit que la sagesse pratique est de déchiffrer le Fond (la splendeur de Soi) dans le texte même du familier et du quotidien qui s'est perfectionné ; les régulations du développement de Soi se recueillent à partir des jaillissements corrigés et réinterprétés.

D'où l'on voit que si Qumran s'inscrit en faux contre l'archaïsme, il est également à l'antipode de la modernité. Le renforcement d'un Lien qui annule l'autisme et défie l'assujettissement ne saurait être la transcription du Fond en un contexte vaguement consentant. L'assujettissement menace autour de la réversibilité : « j'impose une loi qui, en aucune façon n'est mienne » et « je fais la loi » lors même que la loi est intrinsèquement émancipatrice. Il importe de déchiffrer - pour en être Berger - dans le contexte ce qui concorde avec la légalité de Soi - tout autant la « Loi divine » telle que l'anthropos la trouve peu à peu en lui que la façon dont l'anthropos fait prévaloir sa légalité propre sur les lois de la Nature. La religion pactise avec l'assujettissement dès lors qu'au lieu de rester à la lisière de notre contexte où peu à peu la distinction du Propre et des circulations et communications communes s'opère, se veut elle-même délimitation du Propre de l'homme.

La tradition de l'Hébreu joue sur l'ambiguïté : la « sortie » messianique ressemble et ne ressemble pas à la sortie de l'Égypte pharaonique des ancêtres. Elle y ressemble : le problème de l'existence anthropique est identique à lui-même depuis l'origine. Elle n'y ressemble pas : l'homme qui sous Pharaon adhérerait encore aux schémas néolithiques s'était fourvoyé, posait le problème en des termes qui le rendaient insoluble, et toute l'histoire aura servi à ce qu'il soit posé en termes adéquats. Sous cet aspect-ci, le concept d'homme a muté. Le champ en lequel l'anthropos s'était posé fut fort limitatif, s'est élargi ensuite jusqu'à ses dimensions propres. Et l'illusion serait de croi-

re que c'est la cumulation quant au contenu de ce champ qui est la cause de son élargissement.

[40]

Le cosmos (qui relève des sciences dures) existe en ses dimensions qui - existentiellement - nous outrepassent. Les gains en complexité de l'anthropos (l'objet des sciences humaines) semblent de leur côté relever de leur logique propre. Le problème - que nous, nous posons en termes adéquats - est celui du raccord entre les deux univers. Le champ anthropique s'est dilaté jusqu'à ce que nous soyons en mesure de développer nos dimensions propres, y subordonnant l'existence cosmique. L'homme de la haute antiquité s'enfermait en sa niche en se conciliant vaguement l'immensité cosmique - ce qui fut dit en termes de dieux.

L'Hébreu qui sort d'Égypte est fixé en ses dimensions par l'Alliance avec son Dieu, Maître « du ciel et de la terre ». Que donc il ne se trouble ni ne s'inquiète des forces et prestiges cosmiques. Qu'il les repousse à la lisière sans les comprendre ou les maîtriser, il relève d'une anthropologie qui, pour être exacte, n'en est pas moins extrêmement restrictive et rudimentaire. L'emmêlement pharaonique de l'homme et du monde - sous le signe du sacré - qui avait suscité une funeste complexité gardait intact son pouvoir de séduction.

Il arrive que nos contemporains affirment que le même problème est insoluble. Vous traitez avec le cosmos et, ici, vous acceptez la juridiction des lois rigoureuses. Quelles que soient les fantaisies de la psyché, son inscription (dans l'économique, le psycho-somatique...) dans les fonctionnements et systèmes mondains reste placé sous le signe de la nécessité. Cependant que, quand, là, vous enquêtez sur les dimensions proprement anthropiques, vous découvrez l'imaginaire en son règne. Qu'il soit échevelé ou systémique, qu'il enchante et terrifie en mythes et symboles ou se durcisse en Institutions fonctionnelles, il procrée quelque néo-monde affranchi des contraintes d'un monde seulement matériel et informationnel. Cette vision est certes antithétique à celle de Pharaon, coupe en deux le réel (l'homme astreint aux contraintes du monde et pourtant affranchi) plutôt que d'amalgamer

les deux aspects. Il reste que l'affirmation hébraïque : l'Un quant au Nom de la Divinité, l'unification quant à son allié humain continue d'être démentie. Le problème insoluble a, pour nous, figure de l'incompatibilité des mentalités farouchement laïque et résolument spirituelle. Celle-ci tient à maintenir notre champ constituant en toute son ampleur, tel qu'il s'est déployé au cours de notre Histoire ; ce qui est payé par l'imprécision quant au contenu du champ (quelle est la part de l'homme ? Quelles sont celles du cosmos et du Dieu ?). Et quand celle-là s'attache à sauvegarder la spécificité d'un contenu laborieusement et précautionneusement élaboré, elle reste perplexe quant à la délimitation du champ en lequel on existe. Est-il fixé par les fantastiques « transcendants » de la vie, du travail et du langage ?

[41]

Reste-t-il cantonné dans les cadrages traditionnels de la raison et de la déraison, de l'ethnocentrisme et de l'universalisme ? Nous ne croyons pas à la pertinence du schéma (Feuerbach) selon lequel l'homme et la société se réapproprient les prestiges qu'ils avaient abusivement conférés à la Divinité - ce qui revient à occulter la part capitale de prestige attribué au cosmos. Les dieux étaient cosmiques ... l'homme se constitue en travaillant le monde ... le cosmos est humanisé ou divinisé ... tous ces jeux signifiants reviennent à *qualifier* ces trois termes, et errent de se détourner de l'enquête sur leurs rapports et relations. Car, en fait, nous importent les rapports homme-monde indépendants sous un aspect de leurs deux logiques intrinsèques, les relations - d'Alliance - homme-Dieu (réfractées dans les relations intra-anthropiques) originales eu égard à l'anthropologie et à la théologie...

Soit la thèse (M. Weber) que la laïcisation est le passage du monde enchanté au monde désenchanté. Nous ne la recevons pas sous l'acception : « retrait des dieux ». Qu'elle soit prise au sens littéral. C'est la modification des rapports entre l'homme et le monde qui est en jeu à l'occasion d'un déplacement des relations homme-Dieu, lesquelles, suite à une considérable mutation, se sont en effet trouvées impliquées différemment dans le rapport homme-monde. L'ère pré-diasporique et pré-chrétienne : la tentative, telle qu'elle se vécut dans la tradition de l'Hébreu, d'affermir - en un champ fort restreint - la relation homme-Dieu en maintenant le monde à la lisière ; jusqu'à ce

que -vers un champ existentiel étendu - la tentative soit lancée au début de notre ère de maîtriser les considérables dimensions mondaines. Tentative initialement d'une témérité insensée. Le monde effectivement cessa ou d'être hanté par les forces magiques ou d'être interprété prosaïquement par les théories rationalisantes. Il bascula dans l'enchantement : simple arrière-fond pour des opérations miraculeuses. L'anthropos cessa en même temps d'être agent-agi peu consistant, réglé par la nature et la société. Il bascula dans les paroxysmes extatiques. La magnificence et la toute-puissance divine requérèrent une humanité qui consentit à l'humiliation, au drame, à la dislocation des critères internes. Naissance douloureuse de la Subjectivité : le non-Soi (le monde) méconnu, le Soi pilonné afin que la Référence divine gagne toute son ampleur, à la (dé) mesure de la condition planétaire.

[42]

Les immenses nappes d'émotion spirituelle vont recouvrir la planète, en contraste avec les strictes régulations antérieures. Le Dieu qui vous saisit, vous emporte et vous déporte, non plus juxtaposé aux régulations des cultes locaux et qui les complète mais le Dieu qui se gausse des régulations obsolètes et entraîne vers des aventures inconcevables. Ne délimitez plus les alliés et leurs dispositions mutuelles l'Un à l'égard des autres. La Nouvelle Alliance rend indécise les limites d'un univers de mesures et proportions pour autant que l'on s'assume humano-cosmique. L'homo sapiens, en sa représentation et sa sensibilité, devient effectivement l'animal planétaire, maître maîtrisé et possesseur dépossédé de la nature. Et c'est précisément à Qumran que l'on voit se réunir les conditions du Big Bang, à Qumran où, par un amer paradoxe, c'est le durcissement de l'Ancienne Alliance qui se pare du titre de Nouvelle Alliance.

Dieu est Maître du cosmos et du cours des choses ? - Que, de son côté, l'Essénien se maîtrise donc lui-même dans sa volonté de remplir les clauses de l'Alliance ; l'homme en ses mesures et proportions, à petite échelle - le Dieu en son insondable immensité ; l'homme en son héroïsme présent - le Dieu pour faire advenir au plus tôt le messianisme. Et les dimensions mondaines n'ont rien à voir en l'affaire ! Or ceci au moment où, justement, l'enjeu sera de contourner la dimension mondaine, d'explicitier les dimensions considérables de l'Alliance en

regard des dimensions considérables du cosmos. Le colossal (dont jadis l'empire archaïque pharaonique jouait) avait été un long temps placé sous le boisseau. L'enjeu sera de l'affronter à nouveau.

Précédemment, nous nous acceptions partiellement dépossédés, amputés en notre maîtrise. Habitants sectorialisés, nous étions établis en un régime mixte, maîtres et possesseurs sous un aspect, esclaves sous un autre. La loi s'actualisait par la négociation entre les deux aspects, par la stratégie grâce à laquelle ils échappent à la contradiction. Merveilleuse folie, là-dessus, de la piété essénienne qui bande la volonté du petit allié jusqu'à ce qu'il réponde aux exigences de l'Allié incommensurable ! Volontarisme de la relation homme-Dieu en repoussant la considération que *concrètement* Dieu est Dieu du monde et que l'homme est-dans-le-monde ! Jamais le monde ne fut moins monde enchanté ; jamais l'Alliance en sa minutie objective ne fut plus abstraite. Jamais, d'une manière fort réaliste, le fond des choses ne [43] fut plus fermement affirmé conjointement avec une représentation fantastique du cours des choses (de Moïse jusqu'au Messie) ! L'Essénien entend surmonter *objectivement* l'asservissement romain - les Chrétiens investirent Rome par un renversement *subjectif*. Déconnexion eu égard à l'Histoire *versus* Histoire du Salut.

J'oppose la fantaisie des jeux à l'obsession légaliste. Les jeux ont leurs règles mais qui sont subordonnées à l'exubérance des coups ludiques qu'elles permettent tandis que les juridiction nous laissent mener nos jeux à notre fantaisie : une concession, et l'on revient aux affaires sérieuses lorsque, quittant les domaines octroyés par laxisme, on retourne sur le terrain du prescrit et du défendu. Ce qui, en général, est bénin, affaire de réglage, mais ce qui devient considérable et affolant lorsque l'homme joue avec le Dieu comme partenaire, lorsque c'est son Dieu qui fait la Loi, sanctionne et pardonne ; ce qui devient rédhibitoire quand l'homme est joueur immature ou quand le Dieu est malintentionné. Nos conventions sont obscures. Quelle part relève du jeu arbitraire ? Par quelle part elles se connectent aux légalités fondées ?

Qumran : en une conjoncture qui semble désespérée, il n'est pas temps de jouer. La loi occupe tout le terrain. Le Juste obtempère exhaustivement à tous les articles de la Règle que le Dieu édicte et que l'homme assume selon sa conscience et sa volonté. L'abîme qui sépare

le petit homme et le Dieu incommensurable ainsi se comble - et voilà qu'un parfait échec attend un impeccable joueur ! C'est donc qu'un malentendu planait sur la Loi. C'est donc que je n'ai pas à jouer ma partie sur un instrument monocorde, en décidant, moi, exhaustivement ma stratégie sur l'axiome de l'obéissance exhaustive à mon Dieu. Et c'est sur ce constat que les premiers Chrétiens et que le Judaïsme élaborent deux stratégies opaques l'une à l'autre. Pour les premiers, la séparation entre les joueurs humain et divin cesse. J'opère en Dieu, Dieu opère en moi dans l'unique partition que la Grâce joue. Qui ne verrait que l'Alliance est déportée, qu'elle s'approche du pôle-jeu et se déprend du pôle-loi, que les critères disparaissent pour évaluer, dans le Spirituel, ce qui est jeu guidé et ce qui est errance ? Face à quoi les Juifs, pour tout le temps d'exil, vivent la fente de la Loi monolithique. Puisqu'un abîme sépare les stratégies humaine et divine, que deux semi-stratégies les joignent partiellement. L'une procède directement du Divin et ne rejoint les démarches [44] humaines qu'approximativement. L'autre procède de l'homme et ne saurait rejoindre que très indirectement les exigences divines. L'Essénien, lui, accomplit tout ce qu'il pense être la Loi - il en sera « fils de Lumière ». La semi-démarche que le Juif accomplit en regard, qu'elle soit relayée par la semi-démarche divine le long de l'Histoire. Et la prise de relais s'effectue d'une manière aléatoire : toute l'épaisseur de la condition planétaire, d'une Histoire occidentale heurtée ne s'interpose-t-elle pas entre les deux protagonistes ? Bref, c'est le Dieu qui *joue* sous la figure de ces événements que nous, nous ne maîtrisons pas, pendant que l'aspect légal se scinde.

Mais, pour comprendre cette étrange structure, il convient d'attribuer à « Loi » un sens peu courant, un sens que le Chrétien ne reçoit pas sous la rubrique « Loi de Moïse ». Car l'on se représente le jeu comme la manifestation de notre être et la loi comme la limitation externe qui s'impose (hétéronomie) à *notre* être. Ainsi en va-t-il grosso modo pour la loi civile, instance impersonnelle du collectif qui bride les spontanéités locales. Chacun imagine ses stratégies particulières que la volonté générale quadrille. Retournons les termes. Par son jeu, le joueur se rode en ses petites aptitudes provisoires. Il s'isole de la partie commune pour se livrer à sa fantaisie particulière. Que serait alors cette Loi (qui ne serait ni de nature, ni arbitraire, ni insondable)

qui l'attend pour l'amener à lui-même et à son Être communautaire, Loi par laquelle, progressivement, l'abîme se comble entre les jeux minimes selon nos mesures et proportions et l'immense jeu du tout de l'anthropos ? Loin qu'une telle Loi s'apparente aux contraintes cosmiques qui font taire notre imaginaire et notre fantaisie, elle conduirait celles-ci vers leur vérité interne à l'encontre des pressions et séductions cosmiques. Ce ne serait pas les mythes et symboles qui diraient *notre* vérité à l'encontre des algorithmes impersonnels mais la Loi en eux cachée qui arbitre leur rectitude et errance mélangées. Prise en ce sens, la Loi comme telle ne pourrait émerger qu'à l'aboutissement de notre ère. La Règle de Qumran n'est-elle pas la folle tentative d'actualiser une Loi qui ne saurait être qu'asymptotique, d'accoler le projet d'un aboutissement immédiat à la fin de l'ère antique ? Nous connaissons, parmi nos contemporains, ces tenants d'un volontarisme rigide qui attendent que l'Histoire se plie aux exigences des « Justes » (en contraste avec ceux qui estiment « juste » de se déterminer selon l'analyse de la conjoncture) - et qui, d'une certaine façon, réactualisent Qumran en substituant l'insondable Histoire aux insondables décrets divins.

[45]

Sommes-nous réduits à nous régler sur les conjonctures qui délimitent notre champ et nous font la loi ? Il est une piété qui consiste à avancer la priorité inconditionnelle de la Loi de « l'unique essentiel », qui tient pour négligeables les jeux trop humains, qui affirme le fond des choses à l'encontre du cours des choses - ce qui a le mérite de souligner l'ampleur du champ en lequel nous avons à évoluer - ce qui, cependant, exige qu'il soit géré selon un corps doctrinal qui le remplit d'un contenu impérialiste. Si l'on préférerait valoriser le contenu de nos *jeux* simplement humains, il faudrait, petits pas par petits pas, les raccorder à la Loi qui les centre, les justifie et les magnifie.

Les Hébreux qui sortent d'Égypte ne doutent en aucune façon que seule la Loi inversera l'aliénation subie dans le magma : la Loi homme-Dieu qui sauve de l'emmêlement pratique et mythique homme-univers. A l'aube d'une Histoire et pour que celle-ci aboutisse (dans la haute antiquité ou au siècle des Lumières) qui douterait du « salut par la Loi » ? Qui douterait que, dans les jeux - politiques, moraux ou reli-

gieux - l'on s'égare de par l'arbitraire des règles du jeu (proximales dans les micro-sociétés, impersonnelles si l'on « unifie » à grande échelle) ? Les temps passant, le rapport entre la Loi de Soi - inaugurale et terminale - et le traitement des affaires courantes s'estompe ? L'épanchement du Sentiment, la spontanéité des « Masses »... et la quête d'une régulation amie semblent antinomiques. Les stratégies du jeu et le souci d'ériger les joueurs divorcent.

Réapparition épiphanique de la Loi pour une « sortie » messianique ? Ce serait ré-instaurer le privilège des hauteurs, l'impératif du fond des choses à destination du cours des choses, tandis que nous sommes progressivement hantés par tant de profondeurs d'où sourdent les propensions à consentir aux jeux pervers : petits consentements aux grandes perversités, consentements généraux aux petites... : les hauteurs cessant d'être effectives, c'est contre elles que l'on joue, c'est contre ces jeux et pour les dénigrer que les hauteurs sont invoquées ! Noé - le père - s'en dénué. Ham juge qu'il s'élaborera en se réglant sur la vision de cette nudité, que sa Vie dépend de la critique des aspects mortifères d'une Loi assoupie.

De sorte que, pour nous, les hauteurs prennent sens par le sursaut eu égard à d'innombrables profondeurs, que d'autres profondeurs [46] secourables portent en creux les formalités des hauteurs. Une « sortie », à l'aube d'une Histoire eut figure de l'affrontement terme à terme d'un champ normatif contre un champ qui s'englue en son contenu archaïque. Que nous ayons, derrière nous, tout un contenu à ré-interpréter, la sortie alors implique que l'on se soit d'abord épuisé à traverser l'immense contre-champ des perversités protéiformes dont la causticité (comp. aux eaux du déluge) biffe les contenus (« l'ontique » ...). Retrouvailles de la Loi et des francs jeux.

[47]

Les deux modèles de la religion (1988)

Chapitre II

Le soi assemblé et démembré

[Retour à la table des matières](#)

Le contrat social fait naître une volonté générale à partir de l'atomisme... L'intégration des fonctions et des moments effectue le Moi... De toute façon, le rapport de l'Un et du multiple est à penser et à réaliser en quelque domaine que ce soit - ce qui soulève la question du rapport entre les multiples domaines et leur intégration possible. Postulons 1°) qu'un Ensemble local effectué existe à son échelle propre, 2°) que, s'y référant, un assemblage effectif est exhaustivement effectuable, 3°) qu'Ensemble et assemblage sont l'écho d'une unité du multiple qui est le Fond - hors des limites de notre appréhension. Postulat qui nous situe d'emblée hors de la nomination de ce que livre l'expérience, en cette région que l'on dénommera : « le Soi ».

Revenant à l'expérience, il apparaît 1°) que l'assemblage de Soi est la plus essentielle motivation, que le démembrement de Soi la plus profonde hantise, 2°) que, de montrer un tel Ensemble effectué (l'unité de la Personne, la totalité de la société ou du savoir...) est régulièrement un leurre. Il reste donc à cerner, entre la dislocation (la panique et la furie... la psychose et l'État pervers...) et l'assemblage, ces régions intermédiaires où l'existence penche plutôt vers le disparaître, plutôt vers la recollection. Désigné métaphoriquement, l'univers contem-

porain, au-delà des unanimismes et des contradictions, ressemble à des jeux d'encastrement approximatifs, bien loin des antiques harmonies ou des craintes apocalyptiques. Supposons qu'un assemblage proprement dit est sous-jacent tant à cet encastrement relativement tranquille qu'aux extases et terreurs de jadis.

Charnière entre le monde antique et notre ère, la figure dominante de l'onction (Khristos) : l'assemblage réalisé en Ensemble effectif - soit l'inverse des figures contemporaines. En un paysage d'encastresments relativement tranquilles, quand bien même il serait le fond de la réalité, l'Ensemble - de l'individu, du social... - est conceptuel. Il [48] constitua jadis le trait marquant du paysage, ce qui, pour l'agnostique, signifie une apparence dépourvue de réalité et de raison. Il nous faut donc chercher la relation obscure entre l'apparence-phénomène d'une part et, d'autre part, la logique intrinsèque de la réalité de Soi. Est-ce une réalité de Soi définissable en elle-même qui est en jeu dans l'Histoire ? Est-ce un collectif qui imprime les caractères de Soi dans l'individu ?

Mélange de concorde et de discorde, nous existons ensemble ; et nous nous doutons bien que ce mélange n'est ni la retranscription des figures de l'Esprit ni la traduction d'un débat avec les choses. On s'en satisferait si l'on juxtaposait le régime des « relations interpersonnelles » aux interactions chosales, à ces interactions qui, sur les bords, menacent de nous mettre sous la coupe des pressions et aspirations mécaniques : l'entreprise qui retourne les nécessités mécaniques au bénéfices de notre être-ensemble. Tel serait le premier pressentiment messianique : l'entreprise qui retourne les nécessités mécaniques au bénéfice de notre être-ensemble. A mettre sur le compte de l'efficacité humaine ou de l'intervention divine ? - Concevons, sans doute participant de l'un et de l'autre, la perfection hyperbolique de laquelle toutes différenciations procèdent : monde enchanté qui ravit d'autant plus... qu'il n'a pas la forme d'un monde. Chacun de nous est venu au monde, suit le parcours de sa différenciation propre - venu au monde à partir du Néant ? où à partir d'une existence plus essentielle ? - Répondons : de cette utopie où toutes réalités sont à la mesure de nos vœux, où ceux-ci transcrivent adéquatement ceux qui les nourrissent. Venir au monde : assumer le débat entre la sphère des relations (en

nous, entre nous) et les nécessités mécaniques. Si le messianisme se manifeste par la solution apportée à ce débat, il procéderait de cette peu conceptualisable région où les solutions s'accrochent immédiatement aux problèmes et se déroulent sans crise de l'une à l'autre. Ce qui serait le monde des Idées platoniciennes si celui-ci n'était perverti par sa représentation sous forme de monde, par l'inévitable rapport entre le Soi et le cosmos tel qu'il se présentait avant notre ère. On nous dit : l'impersonnalité du Bien contraste avec les rapports personnels du judéo-christianisme, mais c'est que l'on suppose que ceux-ci sont mal pensables, c'est que l'on suppose que le Bien n'est pas *notre* Bien.

La fiole qui recèle l'huile d'onction, est-elle un objet magique ? - [49] Ni un objet, ni un concept, ni un symbole : l'affirmation que nous pouvons être tout à fait enchantés de ce que nous nous assemblions heureusement. Un « culte de la personnalité », le fait que l'huile d'onction soit répandue sur le front d'un seul personnage ? - L'acquiescement au fait que l'assemblage dans l'individu correspond à l'assemblage social : le messie engouffre les déterminations de son individualité dans celles du collectif en même temps que celui-ci s'oriente au bénéfice de toutes individualités : l'au-delà des deux faux messianismes : quand l'individu, veuf de ses déterminations propres adopte celles du collectif, quand le collectif s'abdique au bénéfice des particuliers atomisés. La vie et la pensée de la vie sont en discordance. Telle pensée s'affirme vraie de ce qu'elle met la vie sur son lit de Procuste, telle vie ne se développe qu'en prenant congé des exigences intrinsèques à la pensée. Voici cependant qu'un sage ou un prophète colmatent la schize ; jeu signifiant. Un messie répercute le jeu signifiant dans le développement intra- et inter-individuel.

L'ère diasporique et chrétienne (les noms même l'indiquent) pivote, en regard de l'ère antérieure, sur la question de l'huile d'onction. Antérieurement, nos assemblages butent sur une force de désassemblage plus puissante. Dans le fantasme de la guerre (lumière contre obscurité) à Qumran, dans la pugnacité judéenne contre l'adversité, le désir de messie est polémique. Au sein même de l'existence planétaire, nous sommes inextricablement assemblés et désassemblés. L'horrible miracle que la destruction romaine du Temple de Jérusalem réalise, c'est de trancher le nœud gordien. La diaspora : ce sont les formes de

l'existence planétaire (Jérusalem comme centre réel et irréel, la centralité de l'étude de la Loi qui est et qui n'est pas concrétisable, universalisme et particularisme...) qui créent comme un champ intermédiaire entre l'assemblage et le désassemblage. Jadis, on voulait et savait l'onction dans le cadre cosmique ; les contre-volontés et les incompréhensions y étaient plus fortes ; les desseins humain et divin, concordants dans l'intemporalité, étaient en discordance dans le présent. Dorénavant, dans la longue durée, dans la dispersion au sein du cosmos, l'assemblage de Soi par l'onction se cherche en cette obscure région intermédiaire où il n'est ni possible ni impossible...

La représentation chrétienne est en continuité et en rupture avec la tentative judéenne. C'est que la problématique n'y est pas de se [50] trouver enchanté à partir de la tristesse de l'assemblage paradigmatique barré mais de découvrir une source d'enchantement à partir du désespoir. Le couple de notions lumière/obscurité change de sens de Qumran à l'Évangile. Ce n'est plus une communauté expropriée qui attend que les événements tournent à son avantage (des hommes réels qui sont trahis par leur position dans le cosmos) mais, à même la condition terrestre insoutenable, le surgissement d'une joie de vivre. Ce n'est plus un débat dans l'objectivité (le Soi, quelque peu, en son débat avec le non-Soi) mais une révolution dans la subjectivité (la découverte d'un Soi au delà de toutes mesures, mystique, à partir de son écrasement). L'ère chrétienne : un champ nouveau (le même que le nouveau champ diasporique) mais représenté comme un monde enchanté plus que comme l'expérience d'être, dans le monde, tout à fait enchanté. Ce qui est proprement une révolution dans le concept d'onction. Loin que, d'un assemblage handicapé, elle mène à un Ensemble effectif, elle pose l'existence advenue de l'Ensemble comme tel, apte à assembler des éléments dispersés (la Personne qui assemble les événements psychologiques, la communauté suprême qui rassemble les populations éparses et mélangées, l'Inspiration qui attire à elle tous points de vue ...) ; et, en même temps que les personnages sont tirés vers leur Être par un principe transcendant, extra-mondain, la chaîne des événements mondains est rompue par le récit de l'Avènement absolu, ce qui conduira à cette doublure : l'historicité du spirituel double celle du temporel. C'est donc que l'Ensemble de Soi ne gisait plus, contredit, dans les éléments mal assemblés ainsi que pour les Judéens, qu'il

leur advient de l'extérieur - qu'il ne se produit plus par le difficile accord de la réceptivité et de la productivité (faire et recevoir son « Salut ») mais par l'entraînement du Tout-Autre. Tandis que l'ère diasporique est ce champ où se tente la difficile conciliation des ères hébraïque et judéenne, l'ère chrétienne fait l'économie du débat judéen et raccorde son présent directement à la problématique hébraïque (à « l'Ancien Testament »). L'ère chrétienne s'ouvre sur le miracle. Le pôle unificateur est trans-mondain, surmonte figurativement les nécessités et pesanteurs du cosmos : le Soi, figurativement assemblé, défie les périssables assemblages de la nature et de la culture ; cependant que le miracle du Nouveau Testament diffère de celui de « l'Ancien ». En celui-ci, le Soi inchoatif anticipe son assemblage à venir. Il est « miraculeux » que, partiellement, localement, cette discordance particulière (de bonne origine mais trop rudimentaire) se renverse en Ensemble heureux. En [51] celui-là, la très effective acculturation de la civilisation gréco-romaine produit de faux ensembles malheureux et l'on soupçonne une mauvaise origine (un péché originel). Le miracle : que des Liens insoupçonnés qui rassemblent les hommes et les réconcilient avec le Divin créent une contre-contre-culture susceptible de défier la nature. Dans l'apparence, l'onction repose sur une individualité paradigmatique puis suscite un collectif radicalement nouveau. On se demandera si cette apparence ne procède pas de la logique du choc entre les mondes judéen et gréco-romain. Les Judéens mûrent le désir d'onction en une aventure collective en difficulté. Les « Gentils » se vident d'une appartenance au collectif significative, en appellent à un assemblage qui, dans sa nouveauté, sera apte à reprendre les bons principes originaires des anciens assemblages et à triompher de leurs conséquences catastrophiques. Ils font leur le concept de l'onction dite en Hébreu et en Araméen mais, ce faisant, ne considèrent pas sa dimension collective : ni ne s'agrégeront aux communautés juives ni ne constitueront, sur ce modèle, des communautés spécifiques.

Heureusement, l'individu s'est mis à exister indépendamment de son insertion dans le collectif, et c'est sur l'image de l'individu que le désir d'onction, de parfait Ensemble vient se déposer. Loin que l'ère nouvelle se traduise par de nouveaux rapports entre l'individu et le collectif, la figure de l'individu sert de charnière pour passer d'un collectif obsolète à un nouveau. Ainsi, en catimini, le collectif judéen pé-

nétra l'Occident pour lui fournir référence, ce qui, du même mouvement, rejette dans les marges le collectif diasporique juif assigné à ne signifier que dans l'Antiquité ou l'eschatologie. La marche de l'Occident vers un encastrement relativement tranquille s'effectue d'une manière aléatoire sans que l'Idée d'un Ensemble logique et effectif (un Ordre mondial autant qu'individuel) ne lui serve de Fond et de repère.

On ne niera pas que la représentation traditionnelle : « l'Occident antique, à bout de souffle, se laisse envahir par les mystiques orientales qui inondent de sensations vives et troubles : de là sortit l'Occident chrétien » ne recèle une part de vérité - représentation qui fait pendant à cette autre qui interprète celui-ci comme suite de l'Histoire hébraïque (ou encore « synthèse » des deux lumières). On voudrait plutôt soutenir que l'Occident est resté semblable à lui-même en passant d'un champ anthropique restreint au défrichage d'un champ exhaustif et que, pour ce faire, le recours à l'hébraïsme fut « providentiel ».

[52]

Est-ce une « structure », une idéologie qui régulaient l'Occident « païen » ? On l'a dit (Dumézil), c'est un parti-pris pour l'Histoire simplement humaine à l'écart des théogonies et cosmologies, parti-pris dramatique. Les Principes de régulation, lancés à la hâte pour faire face aux urgences, sont déficitaires eu égard aux exigences de l'existence historique, d'où un assemblage de Soi bâtard, d'où l'angoisse latente : même les assemblages les plus forts sont vulnérables, il n'est de recours ni humain ni divin contre le démembrement dans le privé et dans le public. Ni les traités avec les étrangers ou entre nous, ni les dispositions internes des contractants ne résistent à l'usure du temps. Restent l'héroïsme, l'abnégation, l'éducation d'une « vertu » par lesquels chacun fait face à l'adversité en son inscription planétaire locale.

Comme le monde est dur aux approches de l'ère chrétienne ! La certitude d'une magnificence accueillante du Réel (l'âge d'or, le règne du Bien, l'harmonie des sphères ...) et l'amertume de l'expérience quotidienne se contredisent absolument. Persévérer dans les vertus des Maîtres ? Offrir des consolations aux esclaves ? L'assemblage de soi ne s'en trouve pas préservé. Les Principes communs recèlent-ils une rationalité intrinsèque ? Une expérience du « bonheur » commun soutient-elle le goût de continuer l'existence historique ? Sans doute l'Occident versa dans l'irrationnel : divorce de ce qui s'éprouve et de ce qui se raisonne - ce dont les philosophes grecs élaborèrent les tristes théories.

L'Occident se christianise : la plénitude des temps est arrivée. Argumenterait-on contre cela ? Ce qui s'éprouve est là, d'une aveuglante patience. On raisonne par la suite pour s'assurer que l'Être est effectivement en jeu en cette réorganisation des rapports monde-homme-Dieu, dans la magnificence accueillante sous la forme de l'Individu qui assemble en lui les trois dimensions. Mais la consistance du monde en paye le prix. Il est deux et non plus un : monde déchu et redimé, ce qui correspond à l'expérience intime de la déchéance du monde gréco-romain qui, pour repartir, procède à son auto-critique. Repartir sur l'Assemblée (des croyants) centrée sur l'Individu sublime à partir d'un état de fait où les individus que l'empereur ne centrerait plus se trouvent éparpillés.

Telle quelle, l'affirmation que « les Juifs sont du côté de la novation puisqu'ils attendent pour demain un Oint tandis que les Chrétiens, pour lesquels il est déjà advenu, sont du côté de la tradition » ne tient pas. La ligne de partage se détecte à l'origine quant au jugement porté sur le monde païen. Vu de Jérusalem, il témoignait d'un assemblage réel mais féroce - ce qui s'explicite tant en ce qui s'éprouve qu'en ce qui se raisonne. Du point de vue chrétien, dénégarion de quelque validité que ce soit à un tel assemblage, d'où l'urgence de repartir sur les mêmes bases (nostalgie d'un accord entre les Principes et l'Histoire) en

un schéma inversé (priorité au Sentiment à l'encontre de celle que l'on conférait à l'héroïque vertu). Selon que l'on considère le réel selon les unes ou les autres catégories, le terme « Oint » ne peut recevoir la même signification. Dans l'univers chrétien, il opère le renversement (quant à ce qui s'éprouve) de la détresse à l'exultation, de l'abandon au rassemblement en un sentiment tragique qui remonte du fond le plus archaïque. Pour les Judéens qui étaient déjà quelque peu assemblés sur le joint approximatif de leur Histoire et de leurs Principes, l'obstacle est l'implacable machinerie impériale déjà sortie de l'archaïsme et non un principe d'universelle damnation. La magnificence de leur Oint suppose que deux conditions soient réunies : le perfectionnement de son [53] propre Ensemble et l'aboutissement de l'interminable processus au bout duquel la machinerie est appelée à muter - magnifier sa propre Loi d'assemblage de Soi et prévaloir sur la loi de fer de la domination planétaire. 1°) Dans les Principes s'évoque l'ultime magnificence (non un âge d'or mais la possibilité de puiser abondamment dans l'insondable perfection) ; 2°) pendant que, dans l'Histoire, notre existence est livrée aux jeux mêlés de mille contingences. Qu'est-ce un Juif ? - Celui qui affirme qu'une régulation est *fondée* par laquelle les jeux aléatoires se rapportent à l'insondable perfection, par laquelle, de vivre dans les impropriétés de mille contingences, cela se rapporte aux domaines du Propre. Non, un Juif n'est pas un Hébreu auquel, accessoirement, aurait été donné de vivre durant notre ère diasporique. L'Hébreu, savait été l'ouverture, pour un petit Ensemble, sur l'insondable perfection, les jeux aléatoires restent peu signifiants, tissu neutre sur lequel les formes de l'ouverture s'inscrivent. Pertinence de la catégorie du Propre et débat le plus souvent malheureux avec l'impropre. C'est toute l'ampleur du champ anthropique, à l'échelle planétaire, en revanche, qui se déploie pour un Juif défini par sa position en ces temps - de la déchéance de l'antique au post-moderne - et en ces si divers lieux... en ces temps et lieux où l'on ne sait en quelle mesure l'on est plus assemblé que démembré. D'où l'extrême dilatation de l'antique Loi. Quelle est cette régulation de Soi quasiment salvatrice qui protège de la chute

dans l'impropre, qui évite d'avoir à se réfugier dans la seule culture du Propre, par laquelle une médiation entre l'un et l'autre s'invente et se tisse.

$x R y$: la relation R et sauvegarde la spécificité des protagonistes x et y et assure leur exact interface. Telle est la Loi (R) en sa rigoureuse précision qui suppose que les protagonistes (x et y) soient pris en leur consistance et densité et qu'ils soient liés en une indéfectible Alliance. D'abord la chaleureuse plénitude de x et de y , ensuite la froide fixation de R par laquelle les protagonistes persévèrent simultanément en eux-mêmes et en leur association. Il semble, grosso modo, que la détermination du point fixe pour le Chrétien soit l'objet de la Christologie, soit la Loi pour le Juif. La Christologie - dit le Chrétien - accomplit l'étude de la Loi. Le désenclavement des secrets de la Loi - dit le Juif - percera l'énigme de la « Personne ». Ce qui, à première vue, laisserait supposer que l'on a affaire avec deux versions du même message. Posez R prioritairement à x et y - la Loi d'Alliance prioritairement à la consistance des alliés x et y - ou bien x et y en supposant que $R y$ est par là même inclus, de toute façon, c'est la même assurance qui se donne, prise par l'un ou l'autre bout, de R qui reprend x et y ou de x et y qui contiennent R en eux. Que l'on y regarde pourtant de plus près, il apparaîtra que la détermination du point fixe ne se suffit pas à elle-même, qu'elle est corrélée avec la compréhension du champ pour lequel le point fixe est requis - ce champ qui n'est autre que notre ère.

Une Christologie (x joint à y) a sens corrélativement à tous ceux qui existent en un monde où elle se rencontre (qui y adhèrent ou s'en distancient), en un monde où positivités et négativités se mêlent ou s'entrecroisent, en une anthropologie d'ampleur et de complexité croissantes. Dans la notion « d'ère chrétienne », le Big Bang inaugural et les cumulations ultérieures nouent quelque rapport « dialectique ». Le point fixe n'est fixe qu'en regard de la mouvance d'un Occident triomphant. « l'Éternité » se distribue entre l'émergence des « valeurs spirituelles » et le moment de l'Incarnation, entre une participation au supra-mondain et un

engoncement dans l'être-dans-le-monde. Schize ou synthèse ? C'est plus une productivité incluse [54] dans « l'homme nouveau » qui intéresse le Chrétien que le recours à telle régulation que l'on soupçonnera toujours d'être fixée par et dans des jeux aléatoires. Quant au Juif, il n'est pas intégralement partie prenante en cette productivité mêlée qui se déploie en notre ère siècle après siècle. Il se réfère aux siècles de jadis et ceux d'après afin d'en démêler le positif et le négatif. La Loi, un point fixe ou un fil d'Ariane ? Sans doute, mais, ici aussi, en une corrélation avec le devenir de tous ceux qu'elle concerne ; en aucune façon cependant sous la forme d'une médiation entre l'engoncement mondain et la position trans-mondaine ! Non point le supra-mondain mais la façon dont il existe parmi nous en notre Identité propre ! Non point l'être-dans-le-monde mais la légèreté des jeux aléatoires par lesquels nous nous y situons. Par l'une et l'autre, par l'Identité maintenue et par la suite des habitations provisoires diasporiques, la régulation juive offre le moyen de s'orienter et d'advenir en notre ère diasporique, comment se référer aux Noms propres au sein des impropriétés prometteuses et dangereuses. Le Chrétien est viator, dans le monde, vers le supra-mondain (ce à quoi l'historicisme s'opposera : viator des âges obscurs vers les Lumières). Le Juif est viator entre le pré-diasporique (le Propre entravé) et le post-diasporique d'un anonymat surmonté, entre un petit Ensemble préliminaire et l'ultime victoire sur le démembrement de Soi.

Supposons que dans le pré-diasporique, dans le pré-chrétien, l'anthropique ait gagné une certaine consistance. Notre ère consiste à lui conférer sa consistance réelle, en prenant appui sur la pré-consistance antérieure, en critiquant les prothèses « païennes ». La forme de l'antique plate-forme, ne la déchiffre-t-on que dans l'antique Jérusalem ? Il en résulterait une continuité - dénommée judéo-chrétienne - entre le monothéisme hébraïque et l'acculturation de notre ère. « Tradition judéo-chrétienne » : de quoi enfermer Juifs et Chrétiens en un commun malheur, ceux-ci qui soupçonnés de faire la part trop belle à des dérégulations arrogantes dans la pensée, l'affect et la pra-

tique, ceux-là soupçonnés de ne s'accorder *concrètement* qu'à eux-mêmes une tendresse personnalisée et de ne porter qu'une bénévolence abstraite aux « peuples de la terre ». Deux traditions à partir d'une même souche : l'une a nécessairement priorité sur l'autre dans l'actualité (bientôt les Juifs reconnaîtront dans la Christologie l'accomplissement de la Loi, bientôt les Chrétiens accéderont à un rigoureux monothéisme après s'y être initiés sous une forme édulcorée). Une même souche pour un arbre fendu ? - De quoi culpabiliser les deux formes schismatiques (les Juifs méconnaissent le prix de l'innovation chrétienne / les innovations chrétiennes sont des variations autour d'une mentalité médiévale que les Juifs ont hâte de traverser).

Aussi bien, voulons-nous croire que c'est le socle d'avant notre ère qui est double : de la Judée la forme canonique $x R y$, le joint, au sujet de l'assemblage de Soi, des Principes et de l'existence historique - de l'Occident la dynamique par laquelle, en des jeux contingents, le champ anthropique s'apprête à découvrir son ampleur démesurée. Aussi bien voulons-nous croire qu'il fut pernicieux de s'envisager soit dans l'unité de ces deux positions, soit dans leur séparation, qu'il est aussi pernicieux d'affirmer, en notre ère, la domination d'un principe de dislocation de Soi que de croire qu'un assemblage de Soi effectif est déjà donné. Juifs et Chrétiens n'appartiennent pas à la même lignée. Celle de l'Occident s'est trouvée catapultée par son chiasme avec la Judée. Celle de la Judée est en mesure de résoudre son propre problème grâce à sa participation à l'aventure occidentale. Les rapports conflictuels [55] entre les deux lignées sont pré-déterminés par la façon dont elles abordèrent l'ère nouvelle. Le Big Bang inaugural est accablant en Judée ; un Temple détruit signifie que l'assemblage de Soi sera privé d'un centre référentiel concret, qu'un rideau de fer séparera indéfiniment le fond des choses et le cours des choses. Il est allégresse redoublée pour l'Occident, une Référence nouvelle est suffisamment indéterminée bien que riche pour que dorénavant des déterminations démesurées jaillissent. Ce par quoi Juifs et Chrétien furent consubstantiels, c'est que, sur des lignées dif-

férentes, ils se situent dans la même ère, condamnés les uns et les autres à se débattre en cette zone incertaine en laquelle nous ne sommes ni démembrés ni rassemblés. Ils l'abordent en des mentalités qui, pour une large part, ne sauraient communiquer. L'aspect du réel qui est conscient pour l'une est inconscient pour l'autre. Les Juifs conscients de tisser entre le Propre et l'impropre les régulations que la Loi antique implique ; comment seraient-ils conscients que les figures antithétiques de l'absolu et du relatif, des *credo* et de « l'ondoyant et divers » affrontent le même problème ? Les Chrétiens conscients de leur double inscription, dans l'installation planétaire et dans l'essence trans-mondaine du Recours ; comment seraient-ils conscients qu'elle est largement ludique (tragique des pertes, extase des gains) eu égard aux régularités de l'avènement de Soi ? Le conflit n'est pas simplement imputable à la « fausse conscience » ou à la chute dans le mécanique. Il est constitutif de l'entrée en notre ère et ne saurait se renverser en chaleureuse complémentarité que dans la commune visée de l'aboutissement de notre ère, que dans la sublimation de catégories et procédures trop classiques.

Les apocalypses (venues de Perse ?) florissaient il y a deux mille ans. Nous-mêmes réservons une place pour les utopies. Les contenus ne sont pas superposables. L'inspiration est identique. Par delà les bonnes et mauvaises choses de la vie courante, l'exaucement de nos vœux essentiels, qui nous est constitutif, nous attend, démenti du Destin et de l'accablement. Les apocalypses juraient avec leur temps, laissaient entrevoir des perspectives d'intégral exaucement à l'époque où ce champ s'ouvrirait que deux barres infranchissables limitent. Ni, d'un côté, l'on ne reviendra aux limitations antérieures, ni, de l'autre, l'on ne sera connecté à l'existence parfaitement bonne, vœux essentiels exaucés. Oui, l'excellence de l'existence est parmi nous, latérale, diffuse, suggérée symboliquement (l'art, la religion ...). Faites-en état explicitement, exhaustivement, ou bien vous vous retirez du cours des choses ou, si vous y revenez, vous êtes violemment démenti par l'atrocité de l'existence. Ère médiane.

Or l'enjeu est de taille : est-il sensé de prendre en compte la relation avec un Protagoniste non-humain ? Dans la dimension seulement anthropique, l'à-peu-près, le révisable, l'imparfait, des absolus mortifères, fictifs ou hallucinatoires. Est-il sensé de se référer à un Protagoniste non-humain si, à tous coups, nous sommes largement floués en nos vœux essentiels ? Nos meilleures traditions perpétuent des « valeurs » partielles et locales. De quel poids pèsent-elles, en leurs catégories et procédures trop classiques, depuis que l'on est confronté aux gestions et maîtrises penta-continentales, aux certitudes quant aux choses et aux équations ? Comment échapperaient-elles au flou, à l'indistinct ou aux déterminations arbitraires ? La prévalence occidentale, en ses croyances et solidarités, fait-elle encore sens pour une ère planétaire ?

[56]

À la prime origine, la précise détermination d'un exaucement exhaustif de nos vœux se dessine face à l'Égypte pharaonique, $x R y$ tel que y soit le Protagoniste non humain, cela forma une très mince pellicule au-dessus d'une pâte humaine à peine travaillée. Mais pour qu'une « sortie d'Égypte » l'induisse, il fallut l'insupportable expérience du magma : d'une abolition des contours de x et y qui rendait inconcevable et impraticable R la relation d'Alliance.

Nous, enfin, nous en sommes venus à nous situer et à maîtriser la planète dans le cadre de la rationalité (sous tels aspects) de l'État ; et l'on ne conçoit pas que cela se dépasse en une figure identique à celle d'une « sortie d'Égypte ». L'insupportable expérience contemporaine est que l'État puisse militer contre l'assemblage de Soi, pour son démembrement. On ne soutiendra pas que la « barbarie nazi » nous ramène à l'époque pharaonique. Non pas l'inconsistance des alliés qui censure la possibilité d'une Alliance mais cette inconsistance qui se pose dans l'existence en choisissant spécialement l'Alliance comme ennemie ; non pas le magma de la simple survivance anonyme mais cette impérieuse

polarisation en vue de supprimer le Propre et la distinction du Propre et de l'impropre; l'État, machine à démembrer.

Nous prenons au sérieux cette expérience du dépassement de « l'empire » pharaonique, croyons que sa signification se prolonge jusqu'à nos jours, à preuve le fait que, jusque dans le cadre étatique, c'est précisément le peuple de ce dépassement perpétué et l'État juif qui sont les cibles des entités démembrées. On constate cependant que notre expérience est inverse à celle de l'antiquité. Il s'agissait de densifier la mince pellicule en laquelle la référence au Protagoniste non humain était défendue et de se préserver d'une pâte humaine rudimentaire. Il s'agit pour nous de rassembler toutes les positivités qui ont travaillé la pâte, autour de ce pôle d'un exaucement de nos vœux que toute l'Histoire censura. Sublimier nos Traditions : échapper à l'alternative de les effacer et d'y retourner frileusement, en redécouvrant les formalités originaires remplies, cette fois, du contenu penta-continental. Ni contester l'État, ni le glorifier : le doubler par les initiatives qui mènent à l'assemblage de Soi en ce pari que l'exaucement radical n'est pas une frivole utopie.

Il fut sage de se polariser sur des exaucements relatifs, alégoriques et donc de n'envisager que des références figuratives au Protagoniste non humain, car non seulement l'évocation du pôle d'un exaucement radical virait à l'échec ou au phantasme mais cette atroce condensation s'opérait qu'il se couplait avec l'esprit de dérision : plus vous êtes inconsistants, plus vous militez pour l'inconsistance de toutes choses, plus vous prenez appui sur le radicalisme utopique... pour le dissoudre en vos jeux impurs ! Dans l'attente de cette neuve sagesse de conjuguer la recherche du maximum en exaucements partiels et relatifs avec une discrète radicalité. Pile et face du Même.

Quand Abram entra dans l'alliance avec son Dieu, il prit « une vache de trois ans, un bélier de trois ans, une tourterelle et un pigeon », partagea les quadrupèdes par le milieu et mit chaque moitié l'une vis-

à-vis de l'autre ... (Genèse 16), ce qui semble aller à l'encontre de notre modernité. Pour nous, dislocation et assemblage de [57] Soi se déroulent dans le cadre du « phénomène humain ». Pour Abram, cela se joue avec l'animal et le Divin. Nous vivons ce grand schisme. D'un côté, une version de Soi « à l'échelle humaine », de l'autre le débat avec les hauteurs et profondeurs. Les sciences humaines qui se délimitent à l'écart des Idées sur notre destin et de la simple matérialité ; le pathos qui revient quand on se sait hanté par le spéculatif et le mécanique. Nous proposerons donc cette identification de Soi dans l'identité des deux versions. Oui, les symbolismes éperdus et les réductionnismes se doivent, en fin de compte, de se traduire dans le simple « phénomène » ; en celui-ci, en revanche, est à détecter le débat avec les hauteurs et les profondeurs.

« À l'échelle humaine », simplement notre vouloir, nos sentiments et nos savoirs, et il importe d'écarter, de maîtriser la bestialité, de neutraliser le sacré et le Divin. Assemblages « horizontaux ». En regard, « je suis » dans mon traitement de la bête, dans l'accointance avec le Dieu. Face à l'une et l'autre versions, on questionnera : quels, sont donc ces « éléments » qui s'assemblent dans le social et dans le psychique ?

Croirons-nous qu'en deux millénaires nous passâmes des « éléments » du monde enchanté à ceux d'un monde démystifié et désacralisé ? Peut-être y eut-il à l'aube de notre ère le projet que l'homme ait raison de la bestialité : la « civilisation » qui cerne de mieux en mieux la configuration de l'anthropos face à une bête de plus en plus irrésistible - mais certainement il y eut la réaction catastrophique : l'homme en sa Raison est trop évanescent, la bête en sa logique est définitivement irréductible. Entre son Dieu et la bête, l'homme perd son statut. A quoi sert qu'il offre à son Dieu tant de bêtes au Temple de Jérusalem ?

D'où cette solution d'amenuiser la frontière entre le Dieu, l'homme et la bête. Que le sacrifice entame l'homme plutôt que la bête, et qu'il s'opère dans la contiguïté immédiate de l'homme et du Dieu. D'où cette solution de substituer les figures du Divin, de l'humain et du Mal aux formes de l'un et des autres. Grâce à cette solution, oui, l'assemblage de Soi se met en train, à preuve les communautés de chaude fu-

sion et l'irrésistible dynamique dans les individus. Assemblage effectif, certes, mais dont on ne sait de quels éléments. Coupure entre les Juifs et les Chrétiens, ceux-ci qui font prévaloir le *ecce Homo* [58] dans le mélange avec le cosmos et avec le Divin, ceux-là qui sont livrés aux longues épuration et constitution des « éléments » dont l'assemblage définitif est sans cesse repoussé. Le Soi, il fut dit corps et âme, présence dans le visible et persistance dans l'invisible et cette coupure témoigne qu'il fut nié autant qu'affirmé : les hauteurs et profondeurs, le ciel et l'enfer en désaccord avec l'existence à l'échelle humaine.

Au long des siècles, le Soi s'assemble et peu à peu le débat avec les hauteurs et profondeurs perd de son relief, les débats à l'échelle humaine gagnent en consistance. On n'imaginera pourtant pas que l'Ensemble s'atteint au terme d'un processus linéaire car celui-ci s'effectue selon des principes inexacts qui authentifient l'opposition du visible et de l'invisible, qui traitent avec les « mélanges » plutôt qu'avec les « éléments » de soi. A des cieux et enfer trop mythiques succèdent des interprétations du phénomène trop discordantes. On se rappellera que le traitement de l'animal par Abraham est identique avec l'alliance conclue avec son Dieu : deux versions en lesquelles le même texte se récite. L'anthropos s'affirme par la puissance raisonnée qu'il exerce sur les éléments de la bête, ce par quoi il gagne sa souveraineté sur la dimension cosmique. Il s'affirme également - seconde version - en développant les implications de l'Alliance qui lui est intrinsèque. *Ecce Homo* nouvelle version : qu'il se vérifie que, sur l'une et l'autre ligne de l'assemblage de Soi, c'est le même Ensemble qui se prépare : deux soucis d'un même Ordre humain, corrélé avec les légalités cosmiques et indépendamment d'elles, résolution du problème posé par un homme antique qui ne se concevait que dans la face-à-face avec les énormes résistances du monde.

Notre thèse est qu'en deux millénaires de notre ère diasporique nous sommes confrontés à ce problème : là où était le démembrement, notre assemblage doit se réaliser : l'émergence de Soi.

Mais si « le Soi » est un concept, devient une réalité, il n'existe que par la bande en nos langages, savants et populaires. « Défense du Soi », c'est concept et réalité biologiques ! Et pour cause ! Le Soi serait-il humain ? - Il appartiendrait au registre anthropologique. Serait-il forme de l'insertion des hommes en une plus vaste réalité ? - Il relèverait de quelque « ontologie ». Et plutôt que de poursuivre cette querelle, devrait se découvrir l'identité des versions « horizontale » (débats entre nous) et « verticale » (question de l'existence). L'anthropologie est beaucoup plus qu'elle-même et non le lieu en lequel les grandes inquiétudes sont rabattues en des instances positivistes. Les questions de l'être et du néant ont à se retrouver dans l'analyse des comportements, cesser d'être l'occasion des évasions.

[59]

Nous nous réglons sur « l'histoire des Patriarches ». De pieux bergers ? Des intuitions immenses perçues en un contexte prosaïque ? Concevons, à l'inverse, que la clé de leur piété est leur condition de berger, que la clé de leur vie pastorale est la piété : que la question de la relation au Divin et celle des rapports avec l'animal ne font qu'un. En termes plus modernes; ce que l'homme fait de son être naturel s'identifie à la façon dont il traite avec l'invisible. Il est « homme neuronal », il est agent économique quant au marché et à la production. Sa participation aux jeux symboliques et langagiers ne viennent pas, là-dessus, se superposer (une « superstructure »). Domestiquer l'être naturel (« l'animal ») et répondre à une Logique de l'existence, c'est tout un.

Le Soi comme tel est plus un projet qu'une réalité. Notre assemblage est plus encore virtuel que déjà effectif. C'est dire que nous n'avons pas fini de rapporter notre être naturel à notre dimension anthropique, que le rapport avec l'invisible fut extrêmement opaque. Il y aura donc deux manières de désigner les embarras de notre ère diasporique. Ou bien les éléments de Soi sont mal incarnés, en une maîtrise déficiente de notre natu-

ralité, ou bien nous sommes mélange (en lequel les éléments distincts sont indiscernables) de Soi et de non-Soi ; ou bien, s'approchant de l'Invisible, le Soi longuement se rapporte et y rapporte le non-Soi (le « sacrifice » de « l'animal » ... « là où était le Ça » ...), ou bien, dans le drame et l'auto-sacrifice - posé dans l'absolu - il épure son mélange jusqu'à se distinguer du non-Soi, jusqu'à se distancier de sa barbarie. D'où l'ambiguïté de « l'analyse ».

1.- Je suis partie prenante dans la somptueuse aventure de la race humaine. Il y a donc lieu et d'en analyser les « éléments » qui s'y trouvent explicités, les facettes de l'Un, et d'en détecter les lacunes et déviations en lesquelles ma dimension cosmique continue sa rébellion contre ma dimension anthropique (l'homme neuronal en sa logique d'un animal que la logique humaine infuse insuffisamment). Il y a lieu de rapporter la magnificence des œuvres à celle, plus essentielle, de leurs auteurs.

2.- Je suis par et dans les embrouilles des traces (comment les moments du passé s'emmêlent dans ma topologie spatiale actuelle), et leur analyse consiste dans l'explication des crises, lesquelles, certes, affectent notre mélange : ni un pur sujet, ni un pur objet, ni de pures relations dialogales ou de groupe. Ici, l'expérience est veuve de logique, comme en 1, les logiques étaient à distance de l'expérience. En 1, la splendeur du Soi coïncide avec son assemblage et je questionne : quelles sont les précises dimensions de l'Un qui se cachent derrière les présentations qualitatives et les évaluations aléatoires ? En 2, je procède à une analyse factorielle qui explique les fonctionnements entravés et reste perplexe : qui fonctionne ? En 1, j'ouvre le champ anthropique sur son Dieu et sur son monde (son animalité, sa territorialité ...) et le questionne en termes de problèmes/solutions « rationnels ». En 2, je fais état du *mélange* des champs (c'est un « Je » effectivement qui produit et consomme, qui a un cerveau..., c'est la sociologie et la psychologie qui traquent l'histoire du Dieu ...) et le traite en termes « empiriques ».

N'est-ce pas le fait que 1, et 2, se rencontrent mal qui atteste qu'en notre ère diasporique, nous ne sommes ni démembrés, ni rassemblés ?

L'être-filial. Les contemporains l'interprètent spontanément d'une façon anthropologique. L'être-filial se joue entre nous, « horizontalement » en l'histoire (empirique) d'une tendresse entravée. Les anciens l'interprétaient « verticalement ». Eu égard à qui ou quoi la race humaine serait filiale en une condition où l'effroi à la [60] douceur se mêle ? Jusqu'ici tout est clair - jusqu'à ce que la psychologie des profondeurs ajoute l'instinct de mort. Une constante de la dimension anthropique ? Vie native et tendresse non seulement connaîtraient leurs crises mortelles mais disputeraient le terrain avec leur contraire ? L'être-pour-la-mort, un « élément » du soi ?

Soit le Ab- de Ab-raham : la paternité paradigmatique. L'être filial, est-ce, comme Isaac, accepter que, pour un pseudo-sacrifice, le père lève le couteau sur soi ? C'est ce qui semble tant que l'on s'identifie par et dans le « mélange ». Que, sortant du mélange, l'on s'identifie par les « éléments » de Soi, il devient clair que c'est « l'animal » qui sera « sacrifié ». Paternité humaine (horizontale) et divine (verticale) se mettent à leur juste place : l'anthropos ici, le cosmos et le Dieu là. L'assemblage de Soi écarte la mort de l'être-filial, la fait porter sur le mauvais rapport entre les sofacettesso de Soi et les *facteurs* de la naturalité. L'instinct de mort d'aujourd'hui et la mise à mort du Fils de jadis, en somme, expriment l'un comme l'autre, la vérité de notre ère diasporique, horizontalement et verticalement, indiquent que nous sommes, en notre ère, assignés à clarifier notre « mélange ». L'assemblage de Soi qui est au terme serait l'émergence de ses « éléments » constituants. Dans l'être-filial, une donation, un épanchement démesurés de Vie s'annonce - ce qui s'éprouve et se sait depuis deux millénaires, et quand le spectre de notre démembrement sera dissipé, plus ne sera nécessaire, afin de le vérifier, d'avoir à traverser toute l'épaisseur de l'adversité. Dès l'invention de la géométrie furent données par là même les prémices de toutes passerelles entre les formes intelligibles et les formalités matérielles. Les formalités de Soi et les figures de l'existence incarnée sont, en revanche, séparées par toute l'épaisseur du non-sens et de la

mauvaise volonté ; « sacrifier » le « bélier » plutôt que le fils Isaac : en réduire la négativité jour après jour.

Posons que, pour ces deux derniers millénaires, un champ s'est ouvert en cette région intermédiaire où l'assemblage de Soi n'est ni possible ni impossible, que la disparition du polythéisme antique marque la fin de cette négociation anthropos/cosmos en laquelle le Soi consent à son désassemblage selon les figures de la condition terrestre. Posons que, si le terme Révélation mérite d'être sauvé, il signifie que, dans une unique Splendeur partagée (univocité de la Splendeur du Divin, de l'homme et du cosmos), à l'Unité du Divin correspond l'existence d'un champ de Soi unifiable.

On objectera : quand le monothéisme triompha, l'idée de Révélation ne vint-elle pas occulter le rationalisme antique qui justement traitait de l'Un et du multiple, commençait à assembler démocratiquement les citoyens ? Si l'existence est un champ unifiable, donné à vivre autant qu'à penser, comment se fait-il que la prédilection pour les Mystères, « l'obscurantisme » marque l'ouverture d'un tel champ ?

[61]

Quel ver rongerait la Raison antique par laquelle, pourtant, un merveilleux ajustement de la fin et des moyens s'opérerait ? Le cosmos, il faut le conquérir, il faut, pour cela, s'assembler efficacement. La conquête rationnelle du monde, vue sous l'angle de l'assemblage de Soi porte en germe la dislocation de Soi.

Concevons spéculativement cet assemblage. Il est d'abord culture d'une sorte de fraternité avant qu'en une deuxième forme l'ensemble fraternel affronte les nécessités externes : risque de briser l'assemblage par et dans le sentiment sur le jeu des forces nues avec lesquelles l'adversité se surmonte. Notre ère diasporique et chrétienne s'ouvre sur cette irrationalité : que les procédures par lesquelles on s'assemble pour vaincre pèsent bien plus lourd que le goût affectueux de l'homme pour l'homme.

Loi d'amour contre Loi de fer. Il est question de rattraper un mauvais départ. Fraternité, relations de filiation et de paternité viennent rétablir le premier moment logique de l'assemblage de Soi que le se-

cond moment - l'héroïsme conquérant -, prématurément développé avait censuré. D'où l'inévitable mélange de violence et de tendresse. La tendresse obligée à faire violence à la violence initiale. Une ère s'ouvre sous cette forme particulière de paroxysme d'une affirmation - Loi d'amour - qui se dessine selon l'affirmation contraire - Loi de fer - qu'elle nie. La vertu fut cultivée d'une façon paroxystique pour la conquête cosmique. Dans la déchirure entre les affirmations intra- et extra-cosmiques, la « sainteté » est paroxysme inverse. L'assemblage de Soi, ici et là, dans le combat interne entre soi et soi-même. Que le champ de cet assemblage s'ouvre dans la prédilection pour les Mystères, ce n'est que combat contre l'irrationalité de la raison pragmatique des conquérants du monde, c'est également la faille dans la Raison qui n'effectue puissamment nos assemblages que dans le mélange des « éléments » assemblés.

Lisons-le sur Qumran, sur la volonté ici aussi paroxystique d'identifier l'unifiable tel qu'il est vécu et tel qu'il est pensé. Il se vérifie que les puissances qui s'opposent à l'unification sont les plus fortes et que c'est dans le phantasme qu'on en triomphe mais ici, du moins, c'est le parti-pris pour l'unifiable en tant que tel. La continuation de l'entreprise [62] judéenne, cependant, ne passe pas par Qumran mais bien par l'ouverture de ce champ : ce n'est plus dans l'immédiateté locale (au désert) et présente (entre la remémoration et l'apocalypse) mais sur les grandes distances et dans la grande durée de la diaspora que le débat se poursuivra - champ nouveau - entre la dynamique de l'assemblage de Soi et les puissances qui s'y opposent.

Conçoit-on un assemblage régulier et progressif comme graine qui se développe ? Ce sont des développements irréguliers et déviants que l'on voit. L'un des obstacles est donc la disparité entre ce cours puissant et peu sensé et la rationalité sous-jacente contredite ; l'autre est la rémanence de ce primitivisme qui enfouit les chances de notre assemblage sous les représentations d'éternité. En regard, l'autre paroxysme qui nous concerne est de maintenir le rapport entre l'unifiable pensé et l'unifiable vécu. Penser l'unifiable : déceler les formalités du contenu de l'existence ; l'existence diasporique sauve les formalités sur les bords de ce contenu. Vivre l'unifiable : négocier

avec les multiplicités encore incompatibles tout en engrangeant dans l'Un les multiplicités déjà compatibles.

Au commencement de notre ère, la question était de mettre en avant la représentation d'un Ensemble réalisé, ce qui devait nécessairement être inadéquat mais ce qui eut la puissance de surmonter les considérables obstacles sur lesquels, par exemple, Qumran achoppait. Paroxysme tantôt du pathos, tantôt du tragique. L'Ensemble dans la dislocation pour les premiers Chrétiens, sur les bords de la dislocation pour les Judéens qui se dispersent. Les situations démesurées, il fallut deux millénaires pour qu'on en arrive à les traiter plus sereinement, pour que - paroxysme tranquille - l'Ensemble de soi s'affirme en des encastrements relativement acceptables.

Le début du Livre de l'Exode - la naissance de Moïse répond au début de la Genèse : la création d'Adam. Est-ce à dire que, dès les débuts, la résolution du problème est annoncée aussitôt qu'il est posé ? A y voir de plus près, il ne peut de sitôt se trouver de solution. Moïse : celui par lequel un peuple sans terre retrouve une terre sans peuple ? - Il le sortira de la « terre » antagoniste, le conduira au seuil de la terre promise mais c'est Josué qui, en une certaine mesure, l'y fera entrer, ce Josué qui, « adolescent » aura habité fidèlement sa tente. La solution effective du problème (que les Hébreux se territorialisent sur le strict plan de Moïse) est longuement, longuement différée.

[63]

L'important, au début de la Genèse, est que, cinq « jours » écoulés, les animaux terrestres et l'homme, au même sixième jour, sont créés, comme si les « éléments » des cinq jours étaient destinés à se concaténer doublement : dualité heureuse si « l'humanité » s'approprie « l'animalité ». Il apparaîtra que, de l'Adam, cela existe dans les formalités « d'Elohim » (créé « à l'image et ressemblance » ...) dans la mesure où « l'Ordre » des cinq jours se retrouve dans la façon dont sa retranscription humaine soumet sa retranscription anté-humaine. Cette solution

du problème est longuement différée, ne serait-ce que parce que de « l'animal » (le serpent du jardin d'Éden), cela subvertit de l'anthropos.

De la Genèse comme de l'Exode l'idée donc se retire que, de l'humain proprement dit, il nous faut l'attendre bien longtemps au terme d'une longue émergence, quand l'adolescent Josué se hisse au niveau mosaïque, quand la juste Relation avec Elohim cessera d'être censurée par les faux rapports avec la bête. De l'humain proprement dit, d'autre part, cela se détecte également en cette avancée en catimini, vers et en-deça de ce rêve d'un anthropos effectué mais déjà au-delà du pré-humain, en cette région intermédiaire où l'on ne se trouve déjà plus démembré mais pas encore assemblé.

Nous dûmes, dans l'antiquité, habiter autour de tels Temples « en pierre » et nous l'interprétâmes : eu égard au « modèle » du désert du Sinäï, cette vie est immature. Elle se reconnaît néanmoins comme vie réelle. Il est moyen de reconnaître ce qui est vie et ce qui est mort quand bien même les puissances mortifères l'emportent sur le vivifiant. Puis le Temple sera pour longtemps détruit. Les puissances vivifiantes se préparent à l'emporter ; en catimini ; cependant qu'explicitement les processus d'élaboration et les processus inverses se distinguent mal. Qu'est-ce qui précisément assemble et qu'est-ce qui démembre ? Il se passe comme une croissance en ces deux millénaires ; mais en une immaturité redoublée. Notre ère : de l'immature au sein de l'immature, l'approche de la réalisation du rêve d'être proprement anthropique ; condamnés à rester en-deça ; les solutions du problème en vue, *dans* les stases des apories.

Auparavant, le formidable pragmatisme de Rome qui élabore l'aire de notre civilisation. Il y était question (comme ailleurs) d'explicitier le Principe d'un assemblage de Soi : l'identité de la « Raison » et du Sentiment (philia ?) et de cultiver les vertus belliqueuses contre les apparences du chaos. Faille constitutive :

ce sont ces vertus-ci qui sont érigées en Principes - et le Sentiment s'en trouve en position de défaite - et il adviendra en notre ère que le Sentiment retrouvera vie en dépit de la « Raison ». Notre ère : avoir à s'assembler *dans* la dislocation.

L'idée ainsi se dégage que « l'adolescence » est promue Catégorie déterminante : non point une méditation sur les âges de la vie mais une dimension du problème d'être dont tel âge fournit une illustration, non point une métaphore issue du biologique ou du psychologique mais un repérage de Soi en terme d'« immature », quitte à ce qu'il rejaillisse ensuite sur l'individuel et le collectif. L'adulte cherche-t-il en son Dieu à retrouver les affects de son enfance ? Sur notre ère ce soupçon pèse que le Dieu de l'enfance et le Dieu de l'adulte sont oblitérés par la perception que l'adolescent a de son Dieu. La menace : n'étant plus assemblé comme l'était l'enfant et ne l'étant pas encore comme le sera l'adulte, « l'adolescent » perd l'expérience de [64] sollicitations concourantes, affronte l'antagonisme de ses sollicitations. Approchant le statut « d'homme », il est en débat avec ce qui nie son humanitas ; approchant l'anthropique proprement dit, il est menacé de s'identifier par son mélange avec les pulsions de la naturalité qui procèdent du cosmos et avec les impulsions d'une vie divinisée. Suis-je corps en lequel la dimension symbolique s'écrit en codes biologiques ? Suis-je âme qui incarne l'infini en notre finitude ? Suis-je Sentiment (qui aurait dû nouer l'auto- et l'alter-référence) qui s'identifie à une Raison qui aurait à nouer la productivité interne et la réception des Leçons externes ? L'« immaturité » trace les limites d'un champ anthropique qui se doit d'être démesuré mais qui, limites brouillées, empêche d'en discerner les « éléments » et fait du (presqu')homme avec des participations à du cosmique et du théologique.

« Malheur à la ville dont le roi est un enfant » a-t-on traduit le Texte (Ecclés. 10, 16) qui avance : « pauvre terre sur laquelle l'immaturité est souveraine !... » - de sorte que, pour gérer cette terre, en lieu et place de centres de décision se trouvent des

quasi-centres décidants-décidés, Sentiment et émotions se contaminant. On se représente le cavalier et sa monture ; le cavalier en lequel l'identité du Sentiment et de la Raison se vérifie, la monture emportée par les flux de forces et les jeux de prestiges. Tout le temps de la diaspora est marqué par la tristesse de la « terre » qui attend son réel souverain, par le défaut de contrôle du cavalier sur sa monture. Transportons-nous par la pensée en un temps où le problème serait résolu. Le « cavalier » disposerait de quelque Savoir pratique qui ait prise sur une « monture » d'un contexte amélioré, alors qu'en fait nous, nous n'avons que le recours d'une « prudence » qui négocie avec ces secteurs plutôt favorables, évite ces zones plutôt réfractaires. Nos « cohérences » sont bordées par les zones folles des dislocations de Soi avec lesquels nos multiples shamanismes rusent. Toute la nocivité de « l'immaturité » en vient à se concentrer dans le fait que ces pratiques rusées excluent les perspectives d'un Savoir pratique, dans le fait que le maniement du « phénomène » dénaturé exclut les références à l'« Être » de l'« homme » (le discours du serpent du jardin d'Éden qui oblitère l'accès à l'arbre de vie ...). Et l'on conclut : la tâche est que « Josué » soit réintégré à la tente de « Moïse » : que le vœu d'un champ anthropique proprement dit amène à maturité cette « prudence » à laquelle Aristote déjà nous conviait.

Lorsque l'on trouvait assurance, jadis, dans le Moi rationnel, les aspects fonctionnels et moraux se trouvaient énigmatiquement joints. Dans la ligne d'une telle suggestion, aidons-nous, pour concevoir « l'assemblage de Soi », du concept de « Mal absolu ».

Soit cette imagination d'un organisme écervelé : une cervelle d'un côté en laquelle toutes informations sont conservées sans qu'aucune décision soit effectuable, de l'autre un organisme réduit à un assemblage de fonctions : le « Mal absolu ». Derrière cette imagination, ce fait très réel que l'on s'identifie par une culture, rapport entre un passé et un présent - promesse d'avenir, pendant que les défis actuels [65] se relèvent très efficacement, planning et mobilisation des énergies. D'où il apparaît que le rationnel, clivé, ici et là exacerbé accom-

pagne la marche vers le « Mal absolu ». Tout un univers symbolique ne fournit plus directives et identifications tandis que la redoutable efficacité de l'individu et du social qui gagnent se justifie phantasmatiquement par une origine mythique et un aboutissement follement rêvé. D'où venons-nous ? Du sol, du sang et de la race ? D'une filiation divine ? Où allons-nous ? Vers une fondation cosmique éternelle ou vers les délices d'un monde différent ? De toute façon, on se détache des contingences ambiantes pour dérouler un monde de significations auto-suffisant, du côté de « l'idéal du Moi » ou de la Société absolue, et l'on comprend que la Bible hébraïque se soit dessinée à l'encontre de l'univers pharaonique qui domine la terre des vivants en s'appuyant sur une connaturalité avec les dieux.

Crise de la culture antique ? - Plus grave qu'une méditation de quelque « meurtre du Père », le fait que la tradition des pères cesse de fournir une identification effective et pertinente en un monde dont cette même tradition permet de relever tous les défis. Entrer en une ère nouvelle guidé par la représentation de fils livrés par le Père puis réconciliés : signe d'un Soi démembré qui se ré-assemblera.

Adoptons maintenant la perspective inverse. Non plus : « j'advient dans mon identification particulière à quelque déroulement auto-subsistant, signifiant ou symbolique, maître du secret de mon origine et de ma fin » mais « j'advient par l'émergence hors des fonctionnements anonymes ». Je suis d'abord corps et donc ajustement de parties et de fonctions ; nous formons d'abord une société qui est d'abord ajustement de parties et de fonctions. Tandis que, à partir de quelque principe de genèse auto-suffisant, le Moi et l'Autre sont originellement en un régime de participation, à partir des fonctionnements organiques, l'Autre m'est un étranger. Nous nous utilisons ou nous dominons ensemble ou l'un sur l'autre : l'entité qui assemble ses parties et fonctions face à l'anonymat (interne et externe). Ce n'est plus le « Mal absolu » qu'affronterait le Soi - quand il ne recueille que poison du lieu où il attendrait concrétisation de ses virtualités - mais ce « Mal relatif » d'être malaxé par une machinerie hostile, privé du recours à un principe d'équité. Les Hébreux qui sortent d'Égypte fuient ce « Mal relatif » plus sensible que le « Mal absolu » d'une sté-

rilisation des virtualités de l'anthropos dont l'esclavage antique n'est qu'une manifestation.

[66]

Nous sommes maintenant en mesure d'ôter l'échafaudage. La considération du Mal est l'échafaudage par lequel, indirectement le Soi s'affirme et nous ne croirons pas que la marche des temps mène à considérer successivement les deux formes du Mal : d'abord comme accroc à la filiation en un univers religieux, ensuite dénaturation du Lien social en un univers politique. L'artifice (l'échafaudage) propre à notre ère n'est-il pas que l'on fait face à *deux* maux lors même que l'on ne s'en représente qu'un seul (l'aliénation religieuse, aspect de la dénaturation sociale ; l'aliénation sociale, manifestation du péché) cependant que l'obligation où l'on se trouve de s'affirmer face au Mal (l'échafaudage) indique la déficience dans l'assemblage de Soi ?

Et si l'on fait l'économie des deux maux, reste la réalité des deux pôles. La réalité de Soi s'alimente de la sphère symbolique dont il fait sa substance ET se confirme par sa prise en charge de l'univers mécanique. Le Soi EST cette bi-polarité. Si je me donne le Moi, je me débats ensuite dans la question de son autisme et de son ouverture sur l'Autre. Si je me donne le social, je me débats ensuite dans la question de l'atomisme et du collectivisme. Me donnant le Soi, je m'accorde le problème résolu ! En même temps, l'unité de Soi indique les deux formes de la Raison, l'une par laquelle il se différencie des légalités mécaniques, l'autre par laquelle il tire sa substance d'une sphère de virtualités. Comme quoi l'opposition de l'essence et de l'existence put être fort égarante. Le Soi ne peut être consubstantiel à un monde d'essence - mais filial en regard des virtualités que la considération de l'origine et de la fin ouvre. Il ne peut être dit existant - mais volonté de traiter avec ce qui existe. Tant que l'on se sert de l'échafaudage (l'artifice de la réalité absolue du Mal), on reste dans le sensible, affirmé ou nié : les « symboles de l'âme » sensibles dans la vie intérieure et le haut-le-cœur devant les exactions du Pouvoir. Echafaudage ôté, on a à traiter avec l'invisibilité du visible, avec la bi-polarité comme telle. En lieu et place du Mal, nous nous assurons sur ce qui le surmonte. En lieu et place des deux maux, nous nous assurons sur les deux formes d'Alliance, l'une par laquelle c'est par l'usage pertinent des

mots que notre filiation s'accroît, l'autre par laquelle elle se poursuit à même l'engendrement des corps.

La notion de Salut religieux, de cette façon s'offre au déchiffrement. Le souci est d'échapper aux pièges qui se cachent dans les corps (corps [67] biologique et corps social). Il est également de s'identifier grâce aux mots qui récitent la Bonne Nouvelle. L'assemblage de Soi comme processus qui conduit à l'Ensemble est vécu comme l'Événement salvateur qui se démultiplie en phases d'un processus. Quand Qumran réactualise l'expression « nouvelle Alliance », il l'applique à l'exacte correspondance voulue entre la justice dans les mots et justice dans les corps aux temps où le désajustement est le plus extrême. Pour que ce ne soit plus un rêve, il y faudra un bien long processus diasporique.

En quelle obscure évidence la notion de « mal absolu » (de crime contre l'humanité) ne se livre-t-elle pas. Conçoit-on une asymptote à la courbe des maux croissants ? Nuire à grande échelle est plus redoutable qu'à petite échelle ? On hésite entre deux sens. Ou une opposition entre les maux relatif (crimes de guerre, par exemple) et absolu, ou : tous les maux concevables sont relatifs mais s'alimentent à une source absolue qui elle est inconcevable ; et si elle est inconcevable, est-ce faute de catégories adéquates ou parce qu'aucune sorte de catégorie n'a prise sur elle ?

La proposition : « c'est parce que deux peuples élus ne peuvent coexister que le National-Socialisme se propose d'éradiquer le peuple juif » ne tient pas. Quand bien même on donnerait simplement à « élu » le sens d'« incommensurable à tout autre Ensemble », on ne saurait ranger sous la même rubrique « peuple » cet assemblage localisé dans le temps et l'espace et un Ensemble que justement le temps et l'espace distendent au maximum. On serait, de plus, amené à conclure : le mal absolu guerroye contre le bien absolu, avatar de l'opposition : perdition-salut. Le mal absolu (la propension au crime contre l'humain)

nité) arrive-t-il suite à une longue acculturation ou brisure par laquelle la fragilité de cette suite s'atteste ?

Mettons en question la notion d'acculturation. Des transferts d'une zone à une autre, des transports d'une époque à une autre nous font héritiers de multiples cultures : un champ composite, intermédiaire entre l'Un et le multiple. Ou au contraire une unique vocation fait difficileusement son chemin au travers d'une multitude d'expressions discordantes, non point des constantes comportementales, non point les formes d'un débat avec la nature ou une sur-nature mais quelque fil d'Ariane peu identifiable qui ne se laisse pas couper nonobstant les segments sécables des expressions culturelles. Éradiquer le peuple juif, ce n'est pas supprimer une présence voisine et contemporaine mais se dresser contre une référence qui se réclame tant d'une présence aux civilisations qui jadis inventèrent l'alphabet que d'une présence contemporaine, qui se donne de bonnes raisons pour une existence historique continuée. D'un côté « les bonnes raisons », de l'autre l'existence planétaire et essentiellement le rapport des unes à l'autre, et l'on comprend que la présence juive continuée n'est pas une Histoire qui, secondairement, évoque son origine face aux hiéroglyphes mais bien qu'elle est consubstantielle à son origine, à l'opposition à cette culture archaïque qui élude la distinction entre les bonnes raisons et l'existence planétaire. Soit cette métaphore de la tête qui médite les bonnes raisons et du corps qui en est mu. Sortir d'Égypte : sortir du lieu où cette métaphore ne ferait pas sens. Le mal absolu (le crime contre l'humanité) n'est ni un épisode de [68] l'Histoire européenne, ni un concept abstrait indépendant de l'Histoire mais l'épouvantable choc de la perversion d'une culture particulière avec l'origine continuée de toutes nos cultures (avec la rupture d'avec les séquelles du préhistorique). Nous sommes donc bien au-delà de la simple opposition entre le dialogue raisonnable et la violence. Le mal absolu (le crime contre l'humanité) n'est pas une violence portée à l'absolu. Son vis-à-vis n'est ni un parti-pris pour les explications ni le porteur de ces certitudes-ci plutôt que d'autres. Derrière la violence, une ultime

justification de toutes violences se profile qui choisit comme adversaire cette présence historique liée au serment d'avoir à proférer d'une manière très particulière.

On comprend dès lors pourquoi le mal absolu (le crime contre l'humanité) s'explique si mal. Ce n'est pas la criminalité qui est peu intelligible mais l'humanité ainsi attaquée : ni toute l'humanité en la personne de ce groupe, ni ce groupe particulier comme représentant de l'humanité mais la possibilité que l'humanité soit assemblée de ce qu'elle prend appui sur ce groupe particulier, mais la possibilité que chaque particulier s'assemble en son intégration au tout de l'humanité. Désigne-t-on de la sorte *l'homo loquens* ? Non, puisque le malfaiteur absolu parle lui aussi, n'étant pas parole qui se retourne contre la parole. L'Homme en question se rapporte à cette profération-ci, à cette manière-ci d'assembler les signifiés. La cible est donc l'énigmatique rapport entre l'assemblage de ces proférations-ci et l'assemblage anthropique, cible vulnérable lorsque ce rapport s'obscurcit, lorsque le rapport entre la présence à l'actualité et la présence à l'Origine s'obscurcit. Oui, est en jeu l'assemblage ; ce qui s'explique mal puisque la cible n'est ni tels éléments de l'Ensemble ni le tout de l'Ensemble mais ce par quoi Ensemble il y a par l'apparition simultanée des « éléments » singuliers et de leur assemblage. Toute la difficulté de comprendre le mal absolu (le crime contre l'humanité) tient à ce qu'il éclos en cette culture locale mais que, outrepassant cette localisation, il se dresse (ce qui est proprement le démesuré) contre le principe de genèse de l'anthropos. Or, sont-ce les mêmes catégories qui fonctionnent ici et là, dans le local et la toute genèse ? Se rabattra-t-on sur une opposition du type : explication empirique/métaphysique ? S'il était moyen de cerner cette profération-ci, on cernerait du coup le mal absolu qui s'y attaque. Or c'est ici précisément que le plus clair est le plus obscur (qu'on le vit ces dernières générations peu à peu s'obscurcir), c'est ici que ce qui semble le plus obscur détient le plus grand pouvoir d'éclairement. Ainsi le malfaiteur absolu croit-il qu'il s'explique clairement à lui-même au moment où il est le plus obscur à lui-

même - et c'est la plus claire présence qu'il prend pour cible privilégiée de par sa plus obscure alchimie interne. Nous sommes bien loin du clair-obscur des maux et violences ordinaires !

Il est des herbivores et il est des prédateurs. Sommes-nous ainsi partagés entre instinct de vie et instinct de mort ? Des invariants et des phases heureuses et désespérées ? - Ce qui supposerait quelque substrat - organisme, société ou histoire - susceptible d'être diversement affecté. On soutient à l'inverse que si un substrat est possible, c'est qu'il advient selon un procès de constitution par lequel des éléments et leurs liaisons viennent au jour. En ce sens, mal absolu et bien absolu s'opposent en des formes repérables : le procès régulier par lequel de l'anthropos proprement dit est constitué contre le schème de l'opération de le défaire, le procès selon lequel l'existence nous advient contre le schème de le ramener au mauvais néant. Dès qu'un tel procès advient (ce qui nous ramène à « la sortie d'Égypte ») le schème opposé se fixe nécessairement, dès qu'une logique de la naissance de Soi se [69] concrétise, la nécessité mortifère antagoniste s'incarne (Exode 17). Il suffit qu'un manque à Être soit en voie d'être comblé pour que toute la souffrance d'ainsi manquer puisse être utilisée pour subvertir l'Être déjà acquis. Le mal absolu (le crime contre l'humanité) - comme le bien absolu - est donc et occasionnel et invariant. Le schème invariant se manifeste comme succession d'exploitations et il suffit que la référence à un bien absolu cesse de faire sens pour que l'occasion d'actualiser le mal absolu se représente. Les médiévaux soutenaient que notre volonté se porte naturellement vers notre bonheur et notre bien. Ce qui sonne étrangement à nos oreilles. Car, à l'inverse, c'est le constat du mal comme tel qui nous est incitation à enquêter sur le bien comme tel.

Qu'un tel schème soit immanent à la condition anthropique, cela laisserait encore dans l'ombre la question : comment des êtres de chair et de sang, comment des sociétés évolutives en viennent-ils à coïncider avec un schème abstrait ? Comment un

appétit de plaisir et de bonheur se tourne-t-il en désir d'être malfaiteur absolu ? On échoue à comprendre comment des facteurs enchevêtrés et inter-dépendants grossissent jusqu'à une catastrophe « ontologique ». Le chemin inverse - d'un schématisme pur à l'analyse empirique est-il mieux praticable ?

Nos liens peu à peu se nouent de ce que l'autre détient mon secret, de ce que je détiens le secret de l'autre - bonheur. L'intervalle se comble et chaque terme y trouve sa consistance. Nos existences sont de plus en plus conditionnelles les unes à l'égard des autres et ces conditions demandent à être expliquées. Le bonheur accompagne la réussite d'un tel processus. Pour qu'une telle partie se joue, cependant, encore faut-il que des pièces du jeu soient initialement données, promises à mille métamorphoses. La mise initiale n'entre pas en considération. Comptent les gains à venir. On concevra le virage catastrophique comme le résultat de cette découverte : se trouve une volupté sauvage à approfondir cette condition primitive d'exister-là, inconditionnellement, préalablement à toutes découvertes d'un contenu « altérité, à toutes suites des épisodes. Cette découverte régressive qui supprime les perspectives raisonnées d'un développement au bénéfice d'un approfondissement des insignifiantes données initiales ; et que nous soyons initialement horde, tueuse à l'égard de tout ce qui n'est pas elle, que nous soyons psychologiquement faits pour la horde et y trouvions une réelle volupté, c'est ce que la constitution réglée de Soi annulera progressivement. Guerre absolue entre les deux Néants : anéantir l'insignifiance du bloc initial d'avant toutes différenciations contre anéantir le procès d'une genèse régulière, passée, présente et à venir.

Un enfant, ordinairement pétri de bons sentiments, entre en une fureur incontrôlée. Lui faire entendre raison ? Ou entrer dans son fou jeu signifiant ? Il est important de donner contenu exact à « entendre raison ». Il est important que le Sentiment occulté continue de respirer pour devenir finalement maître du jeu. Mais le plus important est la sphère pragmatique : qu'un

mince coefficient de raison vienne affecter le cours fou des échanges pscudo-signifiants, entre « faire entendre raison » et ne faire entendre que l'insensé, la voie moyenne en laquelle le degré d'un peu plus de raison d'un peu moins de folie s'évalue. La science, s'installant dans le rationnel chasse les spectres du déraisonnable, la sagesse ne connaît, de la raison, que l'évaluation de la minoration d'une folie largement souveraine. Le Moi rationnel reste asymptotique, là où la constitution du Moi s'achevant rejoint le parti-pris pour la raison se dévoilant.

[70]

Nous ne sommes pas des enfants. D'une part nous nous guidons mutuellement à l'aide des messages ajustés aux circonstances, gardons d'autre part le désir de messages qui trouent la futilité des contextes. Et si nous sommes comme l'enfant fou, C'est que nous n'avons qu'un seul entendement pour deux familles de messages compatibles, incompatibles. Comme l'évidence du nombre transcendant se dévoile par l'évidence qu'il n'est ni pair ni impair, la dimension d'un message « transcendant » se dévoile par le fait qu'il n'est ni commensurable ni incommensurable aux circulations « normales » dans la sphère symbolique, par le fait que les places du normal et de l'anormal s'échangent subrepticement dans le voisinage dangereux de la sagesse et de la folie. N'est-il pas plus prudent de s'écarter de l'une et de l'autre, voie moyenne d'un autre genre, apologie de la vie ordinaire ? D'où la signification de l'expérience du mal absolu (du crime contre l'humanité) : de rappeler que la vie ordinaire est suspendue à la question du message et que l'on ne saurait ni se borner aux messages ordinaires ni laisser place aux messages échevelés.

Je distingue dans les messages leur contenu et la combinaison des traces qui leur fait véhicule. Pour une vie ordinaire désajustée, il est inconcevable qu'un message essentiel soit « normal » tant dans le véhicule que dans le contenu, dans un véhicule en lequel il est tenu compte du désajustage et dans un contenu suprêmement vivifiant. Soyons œcuménique. Tous les messages

essentiels dosent au mieux deux exigences contradictoires pour garantir quelque cohérence : affaiblissant la rationalité du contenu, acceptant qu'il soit peu audible quant au véhicule - messages qui s'exténuent dans la banalité ou l'excentricité. Difficulté de maintenir « l'Alliance des lèvres » : le serment de refuser la contradiction. Le pôle autour duquel le Soi s'assemble (qui n'en est ni un des éléments ni leur totalité), par lequel les signes qui s'unifient en messages et les gens qui surmontent leur diaspora en viennent à se correspondre et se féconder ne se repère pas par le simple œcuménisme à l'égard de ce qui se trouve. Ce qui se trouve est animé par ce qui se trouvera.

Ego sum ? - La belle affaire ! À partir de là les embarras commencent. Je suis singularité et communauté, insondable et phénomène étudiable, lié au cosmos mais autonome, pragmatique et appelé par le Repos... nœud de problèmes incertains pourvus de solutions approximatives. Que le Soi soit ! J'émetts le vœu que les affaires qui se traitent selon nos mesures et proportions soient bordées par des exaucements démesurés, que les perspectives d'heureuses immensités se rétrécissent aux dimensions quotidiennes. Nous sommes ainsi à l'antipode de ces assemblages naturels et biologiques qui s'effectuent dans le grand et le petit, fort loin également des envolées mystiques qui hantent l'indignité et l'infini. Des pièces de même nature font un puzzle ; l'ange et la bête se contrarient ; il nous faut concevoir l'assemblage de Soi comme l'unité difficile de dimensions disproportionnées les unes en regard des autres : disproportion, gage d'une stabilité compatible avec la fécondité.

[71]

Des Muses, des Démons... se saisissent de l'homme antique, lui restituent fécondité au préjudice de la stabilité. L'on reste en-deça de l'assemblage de Soi. Et quand le Prophète hébraïque laisse la parole à son Dieu, il lui est imposé d'anticiper sur un assemblage ultime pendant que son être individuel et social ne peut guère plus que se préparer à une unification qui ne peut être assumée présentement.

En notre ère, la disproportion des dimensions à assembler est suggérée par le langage religieux qui joue sur les deux claviers de la Na-

ture et de la Grâce. Le Soi ne se constituant pas avec les pièces déficientes de la Nature, les pièces excédentaires sont fournies par la Grâce. (En un autre registre, le conservatisme social assemble des pièces déficitaires ; les dynamiques révolutionnaires fourniront les pièces manquantes). Nous sommes piégés. Les versions du Soi se renvoient la balle en des herméneutiques indéfinies. Est-on une unité si Nature et Grâce se mêlent de ce que la Nature est rédimée et la Grâce infusée dans l'existence naturelle ? Tandis que si l'on maintient la Nature dans sa pauvreté essentielle et la Grâce dans son efficacité surabondante, l'assemblage des pièces disparates en devient inconcevable. Les interprétations ne sortent pas de la contradiction tant qu'elles travaillent en des codages binaires. Ou l'on insiste sur la disparité entre deux sortes de pièces et l'on n'a nul assemblage, ou nous l'avons parce que nous ne savons plus très bien ce qui s'assemble.

C'est pourtant le déchiffrement du donné qui conduit aux codages binaires (le progrès et l'ordre, le spirituel et le païen, le conscient et l'inconscient, le règne de la vie et l'ordre symbolique ...), ce qui amène à la conclusion... que le Soi n'y est pas impliqué ! Et que si l'on veut de toute force l'y impliquer, on retombe sur l'antinomie : je me veux en un centralisme unificateur qui contraint ce qui gravite autour, ou je prends le parti des particularités au détriment de l'ensemble - comme si le passage au monothéisme n'avait pas apporté à l'Occident la solution du problème insoluble par le polythéisme.

Entrons en une représentation dualiste - pour aussitôt l'écarter, pour situer la centralité de Soi au milieu, entre les deux dimensions écartées l'une de l'autre, en débat avec le démesuré et avec les mesures et proportions. Nous vécûmes sous le régime de cent centralités [72] abusives et sommes à la recherche de ces déplacements dont la convergence établira une centralité inédite.

Quelque perfection dans l'exercice de nos talents, quelque génialité secrète, quelque alliage de l'humain et du non-humain parent cette manifestation d'un incomparable prestige. D'un autre côté, l'autre manifestation de Forces à nulles autres pareilles ; et l'évaluation des forces double l'évaluation des prestiges.

Nous apprîmes de Pharaon cette toujours présente leçon que l'évaluation des Forces n'aboutirait pas à la reconnaissance illusoire de quelque Force suprême si celle-ci n'était parée de fantastiques prestiges, que ces prestiges ne seraient pas affectés de crédibilité s'ils n'étaient pas accompagnés par la manifestation des Forces. Pharaon : centre suprême de décision, de ce que les deux leurres s'amalgament en un unique magma. Être enfermé sous sa coupe : vivre dans l'emboîtement des centres décidant/décidés qui opèrent sous la coupe du centre unique (humain, supra-humain, infra-humain) qui relègue tous autres à la périphérie. A côté de la distinction raison/déraison qui nous vient des sciences, cette autre, dans le domaine pratique, est à reconnaître qui nous vient du débat avec l'Égypte. Les prestiges et les Forces mélangés sont-ils déterminants en dernière instance des décisions ou seront-ils secondarisés ? La décision rationnelle est-elle à tous coups le produit d'un calcul par lequel une maîtrise se renforce (la technique...Dieu calcule et le monde en est fait ...) ou traduira-t-elle également la texture de Qui décide ?

Ici, le Soi prévaut sur le non-Soi : il dispose des Forces et des prestiges en se réglant sur les obstacles à vaincre ou contourner, se manifeste par la suite des décisions polémiques : délimitation de Soi rétrécie à la condition planétaire.

Là, le Soi s'affirme indépendamment du non-Soi, l'utilise pour exprimer et développer sa nécessité interne. D'où un déplacement de la représentation de la centralité. Que je sois *centre* de décision, cela évoque la plus lointaine centralité de qui, par ailleurs, ainsi décide. Quelle est l'intrinsèque Splendeur qui se montre et se cache dans les Forces et les prestiges ?

Nos mythologies et nos cynismes sont corrélatifs. Ceux-ci qui portent à l'absolu le pouvoir de décider sans entrave, celles-là qui dessinent un paysage de puissants prestiges pour rendre compte de ce que les folles décisions réussissent. Nos mytholo-

gies et Realpolitiks s'accordent pour rabattre la centralité de Soi sur la topologie des centres de décision et nous installent dans le balancement : il existe un centre (suprême ou inconditionnel) / nul centre mais des instances qui se composent et se défont. Le Moi, la Société, le Sens... souverains / des éclats ou des effets réglés, dérégés...

L'Europe à l'an 1000, produit par une fantastique restructuration. 1000 ans auparavant, sur le polycentrisme (sur le polythéisme), en un cynisme maximal et une mythologie minimale, un centre s'élève : l'Imperator ; les mortels et les Immortels se répartissent les places. Répartition des places également dans l'Europe médiévale ; en un système géocentrique. Centralisme de la tradition biblique vécue dans [73] l'ethnocentrisme en un monde dont Jérusalem est le centre. On n'y voit plus un homme qui tente d'établir sa citoyenneté entre le cosmos et la Divinité mais un homme, décentré quand, nature, il se mêle au cosmos et qui, par la Grâce, se recentre si sa vie se mêle à celle de la Divinité. Un système de places, sans doute, mais qui se trace en un lieu énigmatique : en cet excès obscur eu égard à l'objectivité des choses et des gens, en cet excès qui a nom « subjectivité ». Le monothéisme mène-t-il inévitablement à la consécration du centralisme en cette sphère dont le centre est partout... ?

Centralité ? - Mais eu égard à quels lieux ? Nous voulons voir une « dys-topie » généralisée en cette répartition médiévale des places et des rôles. L'imposition volontariste d'une centralité bouleverse les lieux pour lesquels un centre existerait. Nos vrais rôles, nos places réelles nous attendent bien loin du lieu où nous nous trouvons. La « dys-topie » chasse autant l'utopie qu'une topique réglée. Il serait superficiel de juger que l'Europe médiévale ne fut le comble de la diaspora que pour les Juifs, délocalisés en un monde réglé de places car c'est ce monde qui fut le dérèglement des places de par l'immaturité de ceux qui les occupent. La Splendeur mélangée aux Forces et prestiges : le règne du merveilleux.

Au premier chapitre de la *Genèse* sont présentés « les engendrement du ciel et de la terre » coulés en un système de lieux et de moments. Au quatrième chapitre, les « engendrement de l'homme » s'enclenchent. Afin d'inaugurer les « récits » en lesquels l'homme évoluera au sein de l'univers ? La liberté au sein de la Nature ? Ou l'Histoire au sein des déterminismes ? Le monothéisme comme tentative de rapporter les deux formes d'« engendrement » à une source unique ? Un centre unique pour deux semi-circonférences ?

Oublions Adam. Oublions le ciel et la terre. Examinons le jeu catégoriel qui se trouve impliqué. Il est, d'une part, un engendrement exhaustif tel que ce qui existait au début implicite se retrouve explicite à la fin sans manque ni ajout. Ainsi l'œuf engendre l'adulte. L'engendrement du ciel et de la terre développe tout le champ en lequel l'expérience se déroule. Contredisons Kant. La loi morale ne témoigne pas pour une réalité qui outre-passe l'expérience que nous avons du ciel et de la terre. Elle en exprime la légalité. Elle est invariante dans la mesure où notre expérience planétaire est d'une parfaite monotonie, répète les mêmes permutations sans qu'aucun gouffre, sans qu'aucune ouverture super-céleste ne la modifie, l'amoindrisse ou l'accroisse. L'Elohim biblique - fondement du ciel et de la terre - n'explicite sans doute pas l'Identité de notre Référence. Il n'en assure pas moins qu'elle est inconditionnelle et immuable. La multiplicité des lieux et des moments relève d'une Unité qui la règle et garantit de tranquilles coexistences.

L'engendrement du ciel et de la terre n'établit donc pas de centralité proprement dite. Ou il suggère une centralité abstraite (les multiples lois relèvent toutes d'un seul principe de légalité), ou crée l'appel pour une centralité absente. Adam, en regard, engendre ; des promesses insoupçonnées s'annoncent en sa généalogie... et voici Caïn et Abel ! Le Dieu des Juifs pose un problème tel que sa résolution dévoilerait toutes splendeurs ; simultanément pointe l'absence des segments grâce auxquels le problème serait soluble. Ces engendrement-ci susciteront les

protagonistes pour lesquels, /expérience (dans le paysage du ciel et de la terre) serait magnifiée ; il [74] apparaît simultanément que les distorsions et incomplétudes en nos engendrements nous tiennent à distance de notre complétude. Nos conduites sont réglées par le « principe de réalité », mais la réalité ne se résume pas dans l'affrontement des légalités de l'expérience (les engendrements du ciel et de la terre), elle inclut également les virtualités insoupçonnées de Qui les affronte. La Réalité est notre genèse, est l'autre légalité d'une genèse au cours de laquelle les lacunes se précisent puis se remplissent par des « nouveautés radicales », au cours de laquelle l'apparition même des contradictions exige le surgissement du non-contradictoire.

Ainsi la centralité de Soi se cerne, ni comme préférence pour ce lieu, ni comme privilège de cette Histoire, ni comme principe spéculatif, ni comme investissement en cette « authentique » expérience ! Elle est dans la source de l'indéfinie fécondité anthropique ! Modification de nos Vœux, dévoilements partiels des Objets qui les exaucent : la Splendeur implicite dans les « engendrements d'Adam » désamorce les séductions des prestiges et Forces amalgamés. Ce fut donc un ruineux malentendu qui lia le monothéisme au théo-centrisme (nos exigences d'unité aux centralismes du social et de l'individu). Les engendrements du ciel et de la terre et ceux d'Adam manquent leur rendez-vous. Nos topologies cherchent leur centre absent ; le centre existe, exilé loin du plan des lieux périphériques. Exilés de tous les pays, unissez-vous. Autour de la double (qui est Une) légalité de Soi.

[75]

Les deux modèles de la religion (1988)

Chapitre III

Adieux à l'antique

[Retour à la table des matières](#)

Autour de l'Un, tous les habitants forment une seule citoyenneté. Autour de l'Un, tous les paysages font pour nous une unique planète. On émet donc le vœu qu'autour de l'Un le Soi se rassemble. Vœu contredit. L'unité de l'habitation planétaire jure avec l'unification de ceux-ci qui habitent. Et l'on se retrouve à mi-chemin entre l'Un possible et l'Un impossible : la diaspora. Précédant les deux millénaires de l'ère diasporique, l'Un est pensable, ne saurait se vivre. Depuis lors se connaît l'alternative : ou se résigner à la cassure ou vivre l'écartèlement. C'est dire que les propositions de nous rassembler autour d'une Cause sont largement illusoires, que l'acquiescement aux vibrillonnements moléculaires incoordonnables n'est pas fondé. La question de l'unité du multiple, à travers errances et contresens se résout lentement en un champ unifiable. Un biais doit bien exister par lequel les deux aspects de Soi, en tant qu'il est autoréférence, en tant qu'il habite le monde se réajustent l'un à l'autre. Le positivisme rêve l'unité hiérarchique des savoirs. La schize, de fait, n'est pas surmontée qui sépare les dimensions anthropologiques et les dimensions cosmologiques : deux légalités, deux sensibilités qui s'appellent et s'éludent.

À l'origine, la négation du principe anthropique dans la quasi-unité cosmique : l'unité du sacré, poussée à sa limite extrême par la religion-politique de l'Égypte antique. Les dieux sont zoo-astraux ; les hommes ont droit de cité dans l'univers par leur obédience aux dieux-empereurs. Lisons le Texte biblique comme l'unité de sens de ces deux versions : nécessité de prendre à revers le sacré unificateur, nécessité de contester la quasi-unité de l'univers. Le monothéisme place l'Un en retrait du paysage (caché en nous et hors de nous, il ordonne secrètement nos couplages) et, afin que l'unité anthropique émerge, distend la quasi-unité du cosmos-pour-nous.

Pour nous, la planète est un lieu d'habitation sauvage : territoires [76] arrachés aux étrangers, fragiles équilibres entre proies et prédateurs. Ruse et puissance font la Loi d'un « ordre » qui répartit les lieux et les temps entre qui commande et qui est soumis, qui dévore et qui sera mangé. Le cosmos est le théâtre où chaque protagoniste, obéissant à sa propre loi subit la loi commune de la vie foisonnante. La Genèse se borne à énoncer qu'au sixième jour de la Semaine primordiale les animaux terrestres, posés chacun en son territoire, manquent de « bénédiction ». Face à l'héliocentrisme égyptien, le texte se borne également à souligner le paradoxe que deux luminaires « grands » sont de fait, hélas, un « grand » - le soleil - et un « petit » : le principe d'Ordre de la Genèse, loin d'engager soit aux développements multiples d'entités autarciques, soit à leur intégration en l'unité hiérarchique et transcendante des « Saintes Alliances » « éternelles », rythme d'une façon réglée les changements et innovations. Du deuxième au cinquième jour de la Semaine inaugurale, l'unité du multiple est présentée sous la forme de la régulation de *deux* astres. Face au monisme (égyptien), la Genèse institue *l'intervalle* entre deux références semblables et différentes. Et l'on aura compris que c'est dans l'écart entre les deux que l'Adam-selon-les-formalités-divines, présenté à la fin du sixième jour, joue son jeu propre tant en regard de sa propre unité-multiplicité (*la* lumière-les poussières) que face à l'unité bifide de l'univers-pour-nous.

En la structure d'une « Semaine », les règles du jeu sont énoncées et, dans le monde antique, on s'appliqua à jouer ce jeu-ci - le monothéisme - face aux jeux polythéistes : d'abord survivre envers et

contre tout. Les règles du jeu sont formelles. Le contenu, la « hylé » disconvient à la forme. La diaspora : comment peu à peu des médiations s'élaborent entre forme et contenu. Dans la façon dont nos ordres décevants suggèrent un tout autre Ordre, la formalité des « astres » se devine ; en nos hominisations approximatives, les formalités d'Adam pointent. En nos *deux* assises, l'Un va à se manifester. « Je suis » cosmique. « Je suis » anthropique. L'accord de l'un avec l'autre donne sens au « je suis » commun biface.

Nous sommes tous plus ou moins monothéistes : croyons qu'une foule de Robinson Crusoë font comme une unité, qu'une foule d'expériences s'intègrent dans la quasi unité d'un appareil psychique. Ni la simple collection d'éléments distincts, ni l'unité insécable répercutée en ses mille aspects, comme un mélange quelque peu Un, quelque peu multiple. L'Un n'est pas simple coercition : les forces et prestiges [77] qui maintiennent à leur place des éléments contraints à la solidarité. Il n'est pas simple séduction : les éléments qui découvrent leur essence dans le Tout dispensateur des extases. Il est mélange de coercition et de séduction et, entre les Un atroces qui malaxent les éléments et les Un amicaux qui leur offrent chance d'advenir nous discriminons sans critère précis. La démocratie n'a pas de modèle.

Les Hébreux n'ont pas de modèle mais s'étaient constitué un contre-modèle : le principe pharaonique, l'hégémonie solaire. Dites-nous LE principe qui contredit le despotisme, le Dieu Un qui s'oppose aux panthéons. C'est ce qui se révèle impossible. Le langage et son référent s'éludent. Je dis DES noms pour une référence Une - symétrique à l'unité du sacré pour la multiplicité de ses manifestations.

Dans la volupté d'être intégré à la communauté chérie, le soupçon que l'âme en est les illusions des visionnaires. Dans la sécurité d'être intégré en un réseau d'interactions efficaces, le soupçon que l'on est en proie à la machine. D'où cette définition du monothéisme : parmi toutes les illusions lyriques, il doit s'en trouver une qui conserve le lyrisme et répudie l'illusion, parmi

toutes les organisations fonctionnelles, il doit s'en trouver une qui soit efficiente sans être hostile. Ici, l'Un est de pis-aller, la multiplicité, telle qu'elle est, admet une unification bien tempérée qui ne contredit pas les Un et multiple proprement dits. Là, la double affirmation de l'Ensemble magnifique et de la magnificence avenante de chacun des éléments trouve quelque peu droit de cité dans l'état de fait actuel. Le monothéisme est nié tant que les enthousiasmes subjectifs et les procédures objectives se contredisent. Il est sous-jacent à leur mélange. Il est affirmé lorsque les deux versions - ordres extrinsèque et intrinsèque - sont rapportées à l'unicité d'un Être d'au-delà du langage.

Croirait-on que le Texte commence en racontant la formation du monde en sept jours et finit en racontant les mésaventures des Hébreux ? Qu'il énonce un ordre du visible en général puis les accrocs à un ordre dans l'anthropos ? Ou bien que c'est un jeu simplement catégoriel qui se manifeste ici et là ? L'urgence, de fait, est d'apporter solution au problème de l'autorité. Oui, spéculativement, solution existe au problème. Une autorité serait en droit de se réclamer de deux principes et de leur conjonction progressive. Cela se dit, au quatrième jour de la semaine primordiale, en termes de grand et petit luminaire. Non, l'homme antique est trop peu élaboré pour qu'une tentative de mise en ordre ne succombe pas sous les puissance et prestige du chaos rémanent. Du moins, l'invisible (l'ordre et l'identité des protagonistes qui y sont impliqués) est-il présent dans le visible. Le soleil et la lune physiques ne sont pas rapportés à des astres mythiques. Le roi oint ne participe pas au prestige et à l'efficiencia divine. L'Un est défié par les magmas (par les faux dieux) qui le contredisent, il garde son sens propre et sa pertinence dans l'expérience vive.

Il est brouillé en notre ère. Nos splendides avancées oscillent entre l'absence de référence et les références illusoirs. Ce sont des mélanges (noms propres et noms communs indiscernables) qui se présentent comme des Ordres et des cassures qui se présentent comme des unifications ; et il n'est que de rac-

corder les solutions qui s'inventent à notre corps défendant en notre ère aux formes du problème que l'antique présentait avec justesse mais comme insoluble pour longtemps.

Ce n'est certainement pas une Raison désincarnée ou une « coupure [78] épistémologique » qui ouvrirent la connaissance des lois cosmiques. Il fallut une mutation dans la représentation du monde pour nous qui ouvrit la nouvelle interrogation sur le monde comme tel. Il fallut la brisure du monde métaphysique pour que le monde devienne l'objet d'une enquête objective. La réforme de la parole savante suppose une mutation de l'expérience vive.

Du philosophe grec au théologien médiéval, cette expérience nouvelle que la parole est coupée. De l'unité cosmique qui intègre hommes et dieux à une version monothéiste en laquelle l'unité de la création est un corollaire de l'unité divine, cette expérience nouvelle que le discours sur Dieu-l'homme-le monde, unifiable en théorie bute sur l'ineffable. Le tragique de l'expérience vive rejaillit sur la cohérence de la parole savante. « L'obscurantisme » médiéval est la contrepartie de son bonheur tragique. Oui, l'anthropos habite le cosmos, s'y trouve intégré d'être entré en une ère de rédemption. L'unité du Créateur, de la créature dans la création, d'un seul tenant, se vit et se dit. Mais c'est que - tragique - l'intégration recouvre une extériorité à Soi, et nous croyons que celle-ci est double. La nécessité d'habiter dans la nudité du cosmos (et non selon son habillage dans le mythe antique) et la certitude de vivre une aventure trans-cosmique (depuis que l'Incarnation rend sensible ce plus-que-cosmique) font deux déchirures. De la tranquille habitation planétaire selon nos mesures et proportions, nous sommes expropriés tant par la démesure du cosmos que par celle de la Divinité. Le parler médiéval n'est pas seulement jouissance de cohérence, jouissance de disposer d'un langage commun pour des opinions peu conciliables, il est également colmatage de la schize. Les deux versions intra- et extra-cosmiques de Soi s'unifient dans le mélange (« notitia abstractiva ») qui est aussi social, qui est aussi psychologique. Le Dieu médiéval est autant Unité mélangée au multiple qu'Unité du multiple, ce qui, de toute façon, rend obsolète la double

relativisation de l'Un et du multiple de l'antiquité polythéiste par laquelle l'anthropos négociait son habitation cosmique.

La sortie du monde médiéval, la découverte de l'Un hors de son mélange se marque paradoxalement par l'éparpillement et de l'anthropos et du cosmos : disparition des repères tant du Soi savant que du Soi vivant. La vérité du monde médiéval apparaît suite à sa disparition. L'inquiétude moderne face au « silence des espaces [79] infinis » enclenche le face-à-face de l'intériorité et des relations d'extériorité, le Dieu de Soi face au Dieu (ou à l'absence de Dieu) qui règle les mouvements célestes. L'ambiguïté médiévale par là se montre. Elle était fondée sur un mélange de l'extériorité et de l'intériorité, matrice ambiguë de Soi. Les symboles manifestent extérieurement l'intériorité ; l'extériorité cosmique, en retour, envahit l'intériorité. Vaillance à assumer une condition planétaire qui nous menace de dislocation et élaboration d'un abri : l'artifice par lequel le Soi et son environnement, mélangés, font comme un monde. Nous concerne donc l'élaboration d'un univers symétrique au monde médiéval : l'Un, animation de Deux (les Objets pour les Sujets ; les Sujets face aux Objets) symétrique au mélange des Deux (le Soi dans la forêt des symboles ; le Dieu et le monde adaptés à nos vœux incertains) dans l'Un conventionnel.

« Depuis qu'Adam a fauté, nous sommes errants et fugitifs hors du jardin d'Éden ; de par l'Incarnation, les expulsés que nous sommes se trouvent réintégrés ». Une telle version témoigne d'un saut dans l'identification de Soi : oser se penser soi-même Adam, l'homme dans son unicité, face à un Dieu unique en un monde coupé en deux : coupure entre l'intériorité heureuse et l'extériorité du malheur et de la réprobation. Oser rassembler toutes les facettes de l'existence dans la dichotomie de l'interne et de l'externe, toutes les sortes de personnage en une unique histoire. Cette audace a de quoi terrifier. D'établir un bilan unitaire de l'homme-dans-le-monde ne fera-t-il pas apparaître que nous sommes globalement indignes et déficitaires ? Le monde antique se clôt sur ce défi : plus la condition humaine s'expérimente sans issue et sans réel bonheur, plus s'affirme que nous sommes au port, réconciliés avec le Créateur et la

création. Et c'est ici qu'il faut trancher. La querelle de l'athéisme est en germe en cette opposition. La fonction de la religion est d'illusion, d'affirmer une fausse intériorité aux temps mêmes où nous sommes expulsés de l'habitation-jardin - ou, au contraire, elle révèle l'illusion de l'extériorité et effectue réintégration et réconciliation, cette opposition qui nous fait trancher : le monde médiéval est celui de l'épanouissement de l'homme croyant, il est celui de l'obscurantisme.

Il est, d'une certaine façon, la matrice du monde moderne mais la métaphore de la matrice trompe, suggère une intériorité provisoire en laquelle la prise de forme s'effectue à l'abri des difficultés externes. Fournit-il un lieu d'intégration, dans l'univers de la foi ? Nous laisse-t-il errants et fugitifs eu égard aux exigences de considérer la substance propre du réel et d'en quêter les raisons ? Entre les terres extérieures et le jardin d'Éden les Chérubins s'interposent, barrière très difficilement franchissable. Serait-il intéressant d'exploiter l'hypothèse que le monde médiéval est le long débat avec les « Chérubins », avec cette condition de ni extériorité, ni intégration, de ni assemblage proprement dit, ni dispersion stochastique ? que le moderne, grâce à lui, bénéficie par rapport à l'antique de l'érosion d'une considérable barrière ? Du matériel historique ressort l'impression que l'homme médiéval vit de contrastes. Il est sauvé mais submergé par ses péchés, il est mystique mais du sein [80] de la sensualité, il vénère la logique mais l'applique à des termes inconsistants, il se sédentarise mais est appelé par les lointaines équipées, il affirme un monothéisme qui se dilue dans la multiplicité des présences mondaines... Prenons au sérieux la foule de ses miracles (ils ne sont pas les produits de la candeur ou la compensation aux déboires). Ils indiquent que l'exaucement de nos vœux est une réalité d'abord vécue d'une façon mythique mais qui est appelée à se concrétiser, font face à une sauvagerie qui est appelée à se domestiquer. Celle-ci résorbe l'extériorité ; les miracles évoquent une intériorité ; et ce qui se gagne durant ces longs siècles obscurs, c'est l'aptitude à subsister dans l'entre-deux, ni heureux et exaucé, ni bestial et réprouvé. On aime

dire « l'Ordre médiéval » avec un Dieu au sommet, où chacun trouve place selon sa nature. C'est justement parce qu'une topologie proprement conceptuelle, parce que l'Identité spécifique des individus et des groupes n'y font pas sens que la représentation des places y pallie. J'existe par ma place (nous dirions en un mélange plutôt qu'en un ordre) : c'est que, à l'endroit de la barrière des « Chérubins » je ne m'identifie ni par le Soi ni par le non-Soi : par ma distance au beau Dieu qui trône au sommet du ciel. Dieu, l'être le plus haut placé ? - Façon de faire l'économie tant des formalités intelligibles que de leur retranscription dans le sensible puisque le plus haut est également le plus incarné sans que les formalités jouent quelque rôle que ce soit. Ce sont les Figures et non les formalités qui assurent les médiations et les invariances, de sorte que la question : le Dieu est-il produit par les dynamiques humaines ou celles-ci sont-elles produites par le Dieu ? reste indécidable, Indécidable la question : le monde médiéval est-il fondé sur une Alliance qui procède de l'Identité des alliés ? puisque, dans le jeu des Figures, l'allié n'a point d'autonomie, l'alliance, qui adhère à l'existence de l'allié n'a point non plus d'auto-consistance, ni comme projet de reprendre le contexte mondain ni comme légalité d'un arrière-monde. Celui qui, extérieur à son lieu, chemine vers le salut en un arrière-monde est-il errant et fugitif sur terre ? Trouvant sa PLACE en un monde rédimé, est-il disponible pour les autres lieux que les apocalypses évoquent ? Plus généralement, ces liaisons qui sont de loyauté personnelle inégalitaires entre qui remplissent des PLACES temporelles et spirituelles participent-elles aux Liens d'un assemblage effectif ou en tiennent-elles lieu en cette zone indistincte de conflits et de consensus ?

Chacun parle à partir de sa propre place. Discordance. Si l'on est dans le jardin d'Éden, la discordance des discours est un avis de recherche pour le lieu inconnu d'où toutes démarches apparaissent généralement concourantes. Plus qu'affirmative ou négatrice, la parole est questionnante, demande d'une topologie nouvelle. Du monde médiéval nulle vérité ne procède. C'est qu'au

lieu d'être question vers des lieux inconnus, la parole est astreinte à se conformer au système a priori des places. Nous nous écoutons afin de nous remettre en place (ou, si l'on est hétérodoxe, de nous dénier place). La parole semble abondante. Les Docteurs semblent brasser tout l'univers. La parole, de fait, est coupée par une existence qui la défie. Ni la complexité cosmique, ni la splendeur divine ne se laissent apprivoiser par un anthropos occupé à exister lui-même en des dimensions démesurées et qui, pour ce faire, s'accorde comme a priori (les certitudes de la foi et de la raison) un ordre des choses et des mots qui ne saurait valablement qu'être a posteriori. Courage de se densifier sur le seuil bien que l'on se représente l'expulsion et l'intégration, le salut des fidèles et la damnation des infidèles, la vérité et la légitimité des autorités et l'excommunication des discours et initiatives inassimilables.

Retour du tragique, retour aux primitives traditions comme si [81] l'expérience contemporaine de l'atroce renvoyait à l'intense souffrance d'il y a deux mille ans. Un colossal courage fut requis chez les Ju déens pour survivre à la destruction du Temple, chez les premiers Chrétiens pour s'accepter incarnés dans la condition terrestre à l'encontre d'une gnose qui tenait pour acquis qu'elle était incompatible avec la nature de Soi. Par notre emmêlement au cosmos, nous étions impliqués dans la mort ; aujourd'hui qu'on le domine, les affres apocalyptiques reviennent alimentées justement par cette domination ; comme si, à jamais, la condition terrestre élevait une irréductible contradiction à l'Un, comme si, de se plier aux lois du monde faisait à jamais transgresser la légalité de Soi.

On affirmera pourtant la dissemblance entre les deux figures de l'atroce. L'antique figure accompagnait la naissance d'un champ unifiable contre l'immémoriale certitude inverse des champs morcelés, de l'existence des dieux. La figure actuelle mesure la résistance considérable qui sépare le presque-Un de l'Un, l'assemblage presque-effectué et l'Ensemble proprement dit. Nous ne jouons plus le même jeu. On jouait jadis sur deux claviers, l'existence d'un Soi auto-référencié (le monde de l'Alliance en Judée, l'âme en Occident) et son existence au

plein cœur du monde. Nous jouons maintenant sur quatre claviers : le monde comme tel que sciences et techniques apprivoisent, le monde pour nous auquel les corps - individuels et sociaux - nous emmêlent, le Soi tel qu'il se dérobe à ces connaissances et pratiques anthropologiques qui se veulent sur le même terrain que leurs sœurs « dures » et le Soi comme tel qui persiste par l'accomplissement des Alliances recommencées. D'aucuns continuent sans doute à jouer sur deux claviers : voyez que le temps des choses et des corps conçu par une science moins réductrice débouche sur le temps humain, voyez que l'écologie humaine prend la suite le l'écologie naturelle...

Coexistence triste du Soi auto-référencié et du Soi en sa condition planétaire que le Kantisme illustre. Il y a du plaisir à déchiffrer les lois de la Nature, à les utiliser pour une maîtrise planétaire. Il y a de la vertu à persévérer dans la Loi morale de Soi, ce qui - foi - ouvre les portes d'un autre monde. Il y a un progrès par lequel la raison des choses se dévoile mais aussi une vérité du conservatisme : les bonnes mœurs transmises de génération en génération. Il est bon d'être né, soi-même ordonné (selon la liberté) en un monde ordonné (selon le [82] déterminisme). Et l'on en supporte la tristesse subséquente par la conviction qu'un assemblage effectif nous attend au-delà des cloisonnements vécus. Version occidentale du monothéisme : supportez la schize puisqu'au delà de la barrière un bonheur des rassemblements nous attend. La condition terrestre : une épreuve pour la bonne volonté.

Par l'affirmation de l'objectivité, l'unique cosmos des Anciens s'est dédoublé. Ce n'est plus le même monde qui est une épreuve que le sujet libre affronte et qui s'offre à la prise de nos savoirs et de nos pouvoirs. Les pouvoirs deviennent démesurés, se hissent à la mesure du cosmos pendant que le vouloir se rapporte mystérieusement à une Volonté primordiale détentrice de notre Identité. Le siècle des Lumières a certes définitivement pansé l'antique blessure du début de l'ère diasporique. Que l'Empire d'Occident ait étendu démesurément ses pouvoirs, cela rendait désespérée l'habitation cosmique. Les Ju déens, pour lesquels celle-ci n'était qu'un souci mineur, se réassurent sur l'univers de Soi : connaissance et volonté d'Alliance. Pour les premiers Chrétiens, la solidité du monde se résorbe dans le pathos : mon-

de enchanté et miraculé, monde dont l'opacité se vainc par le sang des martyrs. L'extase et la terreur - nées de l'emmêlement exorbitant du Soi au monde - cessent de tenir le devant de la scène quand le monde objectif se comprend et se maîtrise : un certain bonheur sur un fond de tristesse de ce que, sur la scène du monde, les meilleures entreprises s'enlisent, les meilleurs sentiments se fatiguent. Le Soi campe à la lisière du monde dédoublé, méditant des morales, des politiques et des religions dans les limites de la simple raison.

Est-ce imprudence si l'assise de la modernité fut inverse, si « l'être dans le monde » resta la seule évidence subsistante, si l'alternative se posa d'une habitation pathétique du monde ou d'une maîtrise calculatrice ? Est-ce l'ultime déchirure de Soi que la condition planétaire se répartisse en un parti-pris d'objectivité (non plus la maîtrise - romaine - sur les occupants de la planète mais la maîtrise sur la planète) et l'insistance sur le lieu originaire de l'objectivité (non plus la subjectivité religieuse mais la réceptivité aux choses, gens et situations) ? L'abolition du faux mélange du monde comme tel et du monde pour nous dans les figures des mondes fantastique ou métaphysique implique-t-elle l'abolition du Soi mélangé au monde ? On [83] connaît l'éclatement dionysiaque et gai, barbare et désespéré ; on connaît l'enkystement en ces délires particuliers des sectes et communautés ; reste que le climat général de l'époque est globalement euphorique. Après des atrocités d'extrême barbarie que le maniement fou du monde autorise, le rapport de Soi au monde dédoublé se négocie en une relative satisfaction. Les brèches se colmatent par le jardinage des « mondes intérieurs »...

Que les propositions de l'un rencontrent les acceptations de l'autre, que le tact des approches et des évitements, que les égards pour les spécificités et les conciliations entre les positions multiples persistent en un monde de jungle, l'expérience témoigne que le rapport entre le Soi auto-référencié et son existence mondaine, on sait le négocier. Qu'en est-il du Soi comme tel ? Quelles régulations procéderaient d'une telle connaissance ? - C'est bien le point aveugle de la modernité. Analysez-vous les réactions « mondaines » des individus et des groupes, vous ne trouvez pas matière à vous identifier. Protestez-vous plutôt contre les objectivations réductrices et les profanations,

vous vous appuyez, pour ce faire, sur le mystère ou l'ineffable. De sorte que la condition planétaire semble bien rendre le schisme irréductible. D'être exactement branché sur le cosmos fait perdre de vue qui est celui-ci qui est branché ; celui-ci qui est au point de mire à condition que l'on traite cavalièrement les connaissances et pratiques objectives.

La splendeur de la loi morale dans l'intériorité, celle du ciel étoilé dans l'extériorité émouvait le cœur du vieux Kant. Ce qui, d'une certaine façon, est bien triste. Vous êtes contraints d'oublier tantôt l'extériorité, tantôt l'intériorité. Trop hâtivement, le Dieu newtonien du ciel étoilé avait été identifié au Dieu psychologique et social : monothéisme du mélange intra- et extra-cosmique dont le contenu est la contestation du mono-cosmisme. En quelle exultation la tristesse s'inversera-t-elle ? Le monde objectif est complexe. Il n'est pas splendide ; et pourtant le regard se retourne et, dans la complexité, découvre cette splendeur : qu'il laisse une place libre pour que le Soi soit !, cette splendeur qui n'est pas *dans* l'extériorité, qui est derrière elle. L'exultation d'un assemblage de Soi dans la condition terrestre demande que celle-ci soit contournée doublement, au-delà du ciel étoilé et au-delà des Vertus comportementales.

[84]

Deux millénaires conduisent à un assemblage de Soi approximatif dans le monde de la gestion et de la technique. Il reste place pour l'atrocité d'extrême barbarie dans l'inadéquation entre cette approximation et la pure affirmation de Soi, barrière qui n'est nulle part plus redoutable qu'auprès du Telos - qui n'est pas, pour autant, comparable à celle qui se franchit à l'aube de notre ère. L'affirmation de l'Un, bafouée par l'éclatement jusqu'aux extrémités de l'univers, vaincue dans le désert de Qumran butait contre le vol de la terre par une ratio conquérante. Ce vol s'est perpétué. Nous savons, du moins, quelle sorte d'assemblage est apte à se substituer aux blocs (qui assujettissent) et à la poussière (des assujettis).

Le « Je serai qui Je serai » originel du buisson ardent effacé, place est faite pour le « Je suis ce que Je suis » médiéval, ce qui est proprement aporétique. « Je »... - principe subjectif -

...« suis » - revendication d'objectivité ; et tant que subjectif et objectif s'accolent en un vœu d'unité, rien ne se trouve qui soit à penser. Rien ne se trouve qui soit à vivre tant que l'identité des interlocuteurs est mélangée à la désignation des objets. La forêt des symboles pose l'Un, le rend impensable.

Nul savoir, nul pouvoir quant à une morale dans le cadre de la simple raison, ce qui nous installe hors du cosmos. Nul Être, nul échange entre toi et moi là où savoirs et pouvoirs s'approprient le cosmos. Le secret de l'Un médiéval se révèle dans sa cassure. La même pensée travaille dans les deux morceaux, cependant que Ce qui est à penser se dérobe. D'où ce paradoxe : le fait que le contenu d'une civilisation s'élabore, le fait que notre ère chrétienne et diasporique semble devoir déboucher dans l'allégresse d'une réussite renforcent la tristesse. L'objectivité du côté du cosmos à jamais désaccordée avec une subjectivité supra cosmique.

La maîtrise du cosmos à un contenu, comme avait un contenu la théologie, déniez tout sérieux à ces contenus, reste la contemplation vertigineuse, par l'existentialisme, du cadre en lequel les contenus s'absentent. Nul est le « Je suis celui qui suis » de la matrice de l'Occident, nuls sont nos savoirs et pouvoirs cosmiques. Quel est, dès lors, ce cadre ou ce champ que l'émoi ou le poème suggèrent ? Testons l'hypothèse que, loin d'être la visée de la philosophie originare, il est l'ampleur de notre ère chrétienne et diasporique.

Le bigbang de la religion occidentale octroi figurativement le remplissement exhaustif du champ. Ce qui est mystiquement accordé (ce qui est énoncé dans le récit du Salut) n'a plus qu'à se démultiplier dans la suite des générations, dans l'infusion de la planète. C'est cette traduction du théologique dans le cosmique qui se donne dans la représentation, cependant que nous devenons substantiels et consistants ENTRE l'un et l'autre, cependant que la réalité de Soi reste dans l'invisible et le non signifiant. Le champ (de l'exaucement radical et extatique) est dou-

blement rempli, par la dimension théologique fantastique qui résorbe en elle la dimension cosmique et par l'avancée anthropique, somnambulique avec laquelle une Histoire s'élabore. [85] L'Un figuratif est cette disparité entre la Référence mystique et le référencié qui advient.

Sort-on du même schéma, simplement renversé, lorsque, aux approches de la fin de notre ère, l'on remplace le Divin par le cosmos en se donnant ensemble, une fois encore, champ et contenu ? La dimension cosmique se repère-t-elle dans la prise de conscience immédiate de l'enracinement sensible ou dans les médiations de nos savoirs et nos pouvoirs, de toute façon, l'Être est simultanément toute l'existence culturelle - le contenu - et l'ampleur de l'être dans le monde, la représentation du champ rempli. Nos références, elles sont multiples et aléatoires, des creux et des pleins, des sécurités et des inquiétudes ! Elles font tenir ensemble les contenus par de feintes unifications ; et il est urgent de rappeler - fut-ce sous la dénomination d'Être - la spécificité du champ eu égard à ses contenus. Mais le rapport entre le champ et son contenu est bien ce qui est le plus difficile à concevoir. Je ne sais les identifier : le champ est la Forme du contenu, et ne sais les disjoindre : les Formalité du champ d'un côté et de l'autre le contenu. Le pur champ, il se laisse désigner par la répudiation radicale de tous contenus - en devient incapable de les reprendre et de les signifier ! Et l'on devine la révolution considérable qui consisterait à le retrouver dans la magnificence occulte des contenus advenus. Si notre ère reste astreinte au « Je suis celui qui est » qui lui fut matriciel, la perception du « Je serai qui Je serai » origine de la génialité, reste encore à l'orée, reste encore à l'orée la reprise du champ cassé (l'objectivité cueillie sur le cosmos, la fragile et aléatoire subjectivité) en un champ unifiable.

La disjonction A ou B. Où je me meus dans l'orbe des savoirs et pouvoirs sur le cosmos où j'ouvre le problème ontologique. Ou je me pose en une nativité en égard à un Projet originel ou je traite le contexte en des perspectives utilitaires. Ce n'est pas

un faux raisonnement mais le constat que le champ en lequel nous avons évolué durant deux millénaires reste en deçà du champ du réel : plus de position de Soi en s'opposant que de position du Moi en référence au Soi. Le fond des choses, cependant, est que l'on parvient parfois à user des savoirs et pouvoirs mondains POUR Soi, à rapporter les affaires utilitaires au Projet originel, que ce double dépassement de la disjonction fournit une double polarité à notre champ réel. La dimension anthropique est-elle produite par les dimensions théologique ou cosmique ou autonome à leur égard ? L'antinomie est fallacieuse ; les deux versions ont à s'identifier.

Un Elohim fait à sa « ressemblance » un Adam au bout des six jours où il fit un monde. De quoi authentifier les deux contresens. L'Adam se pense en relation à Qui eut dessein que le créé soit, le cosmos restant toile de fond ; ou l'Adam émerge du cosmos, ce qui, d'ailleurs, ne disconvient pas à un dessein transcendant. C'est que l'on a réifié le « haut » et le « bas » ; c'est que, en tableau, on se donne la double disjonction : la réalité du monde, la réalité divine, que l'on mêle ou que l'on oppose ! La réalité, de fait, elle advient selon une double polarité. L'insondable dessein, il pourra être aussi bien celui de l'Adam que de l'Elohim ; ainsi que la domination sur le cosmos. L'important étant qu'entre l'Elohim et le monde des cinq jours et demi il n'y ait point une tierce réalité dessinée sur le tableau mais un champ, un intervalle que la réalité anthropique remplira. Gageons que lorsque notre Histoire bimillénaire aura rempli le champ, ce qu'est un Elohim pour nous, ce qu'est un cosmos pour nous [86] prendront un nouveau sens et que nos pouvoirs et savoirs sur le monde attesteront la réconciliation entre être-dans-le-monde et être-indépendamment-du-monde.

Par la Nature, en un milieu, se mène une aventure particulière. On est appelé, en regard, par notre vocation anthropique à mener une aventure *singulière* à l'échelle planétaire ; et, au départ, la charge d'assumer sa singularité outrepassé nos possibilités autant que celle

d'assumer l'universalité. Sur l'homme « empirique » pèse le soupçon qu'il est en-deça de sa dimension anthropique.

Certitude d'Occident : seule l'intervention divine nous reconstitue et nous sort de notre insuffisance. Bouddha sauve sans intervention divine ; ne pèse pas sur lui la charge de s'identifier par la singularité et par l'emmêlement au cosmos. Est-ce parce que la religion occidentale confère une réalité essentielle au cosmos qu'elle double la dimension cosmique par une théologie : l'anthropologie faussement sereine qui fait écho au pathos théologique ?

« Tu auras postérité sur cette terre par l'Alliance avec ton Dieu » est-il promis à Abraham : érection d'un anthropos qui ne rencontre d'obstacle ni théologique, ni cosmologique. L'Alliance homme-Dieu rend superfétatoire le souci des structures et efficacités cosmiques. D'où cette particularité : des Hébreux qui, seuls en leur temps, ne se représentent pas un monde hanté par le sacré, toute l'attention requise par les alliances homme-homme et homme-Dieu auxquelles la « bête » - par où nous sommes en compagnonnage avec la dimension cosmique - devra être subordonnée. Les fulminations des Prophètes contre les cultes qui s'emmêlent au monde, contre les représentations qui mêlent le Divin au cosmos tracent la frontière entre l'Alliance et les compromissions dans lesquelles la condition planétaire menace d'entraîner un anthropos encore rudimentaire.

Le germe d'un développement vers le singulier et vers l'universel se trouve-t-il chez les Hébreux ? Le regard se pose occasionnellement sur « les îles de la mer les plus éloignées ». Bien plus obsédante est la présence du voisin égyptien qui s'identifie au cosmos et censure la singularité. Réactivement, l'Hébraïsme développe un universalisme « intensif » plus qu'« extensif ». Le local a priorité sur le patchwork des multiples localités. L'existence de l'entité hébraïque plaide pour la validité de « l'homme empirique ».

[87]

Changeons d'ère (lorsque les Judéens succèdent aux Hébreux) et, rétrospectivement, considérons ces civilisations qui malaxaient l'individu et le social, l'astre et la bête, la raison et la magie comme des archaïsmes. Les Hébreux affirmaient le Soi sous la forme d'un défi à

cet archaïsme. L'anthropos, sorti du débat avec l'illusion par lequel il se situait est-il livré à l'errance ? La reine Esther (le maintien des justes repères de jadis) ne trouvera-t-elle que des Assuérus (le Politique et la Religion comme errance) ? Ainsi en va-t-il du côté de la Perse et de l'Orient. Pour un Occident qui se confronte de plein fouet à la condition terrestre, quelle nouvelle référence assurera sa marche ? Les dieux anthropomorphes, les philosophies divergentes s'écartent de l'illusion, indiquent vaguement quelque « fond des choses ».

Dans son débat avec le trop considérable cosmos, ce n'est plus en son statut - entre bêtes et dieux - que l'anthropos est en jeu mais en son propre développement où sa propre démesure affronte celle du cosmos. D'où un principe d'errance si la référence est choisie selon une estimation du maximum : s'égaliser au plus près de la démesure cosmique. Ou bien, à chaque stade du développement, cette détermination-ci du maximum - à chaque fois différente - est posée comme ultime référence, ou bien, négligeant le présent, c'est l'hypothèse quant à l'origine et la fin qui oriente le parcours. En cet écartèlement par le ou bien... ou bien... l'errance est quelque peu orientée et l'orientation quelque peu errante.

Si les principes cosmique et anthropique sont pour longtemps inconciliables, si le Lien entre l'humain et le Divin est aléatoire, une sûre référence n'est concevable qu'au prix d'un face-à-face avec l'adversité. L'existence diasporique ne ressemble pas à la « conscience malheureuse », contradiction entre l'habitation cosmique et l'exigence de conscience. Elle indique que cette habitation impose l'écartèlement entre l'acceptation de l'éparpillement et le vœu du rassemblement, entre le bonheur intime et l'adversité externe. La raison n'est pas gauchie, elle est muselée, trouve sa patrie en cette spéculation qui continue les prises de position prophétiques, se positionne apatride dans le rapport au Présent.

Le FIAT de la raison pragmatique avait conduit le conquérant de la [88] planète à transgresser les limites anthropiques : prévalence de la volonté sur l'involontaire, affadissement de la spéculation. Le FIAT inverse, mis au compte du Divin, affaiblit la limite entre l'homme et le Dieu ; un secteur de l'involontaire, scindé entre les propensions au Salut et à la Perdition, s'emmêle au volontaire. C'est un pragmatisme hu-

mano-divin qui fait choisir - dans la certitude d'être choisi - avec une merveilleuse sûreté les Figures référentielles optimales en sublime et en efficacité. La pensée de l'origine - l'interprétation de l'Ancien Testament - et de la fin (l'Apocalyptique et l'eschatologie) s'embrume, se clarifie quant à la détermination du Présent continué.

Dans l'échange affectif et l'argumentation, dans l'art, la stratégie... le goût de l'exactitude chez nos contemporains s'affine. La référence anthropique demanderait une telle exactitude que le Politique, le Religieux semblent exclure. On voudrait pourtant redonner sens à ces vœux d'infailibilité, d'incontestable innocence.... mais, loin qu'ils se trouvent délimités par un Corps de certitudes a priori au nom duquel les surgissement sont jaugés, ce serait l'assemblage de mille surgissements qui finira bien par constituer un Corpus d'un nouveau genre.

J'oublie ma dépendance eu égard aux convulsions qui saisissent, sur toute la planète, les masses humaines. J'oublie ma dépendance eu égard à ma propre Identité singulière qui insiste au travers de mes préférences et de mes choix. Il m'est ainsi loisible, au prix de ce double oubli, de me reposer sur un rapport paisible entre moi, nous et notre milieu. Nous nous développons, phase après phase, nous nous différencions en des distances réperables les uns des autres, évaluons selon des a priori révisables... Humanisme tranquille qui émerge des passions folles, des représentations fantastiques... Déisme à mi-chemin du piétisme et du scepticisme...

La double dépendance - eu égard à l'universel et à la singularité - cependant ne se laisse pas oublier ; ce qui est tout à la fois promesse et menace. Est-ce un Inconscient qui sépare mes préférences et choix *particuliers* de mon aventure *singulière* ? Sont-ce des projets ou des nécessités historiques qui me lient aux affaires mondiales ? Nous sommes hantés et conjurons la hantise sans savoir si, au-delà du quiet humanisme, c'est un facteur anti- ou pro-anthropique qui insiste. Nous sommes hantés par une démesure sur laquelle nous avons mal prise. Par quel exact réglage saurions-nous joindre les quiètes mesures et pro-

portions et les démesures inquiétantes et prometteuses qui sont nôtres également ?

Les Hébreux entre l'Égypte (la sortie pascal) et les Perses et les Mèdes (le sauvetage par le biais de la reine Esther) comme une parenthèse entre deux démesures. La première, manifestement, travaille contre l'anthropos, résorbe l'universel et le singulier en l'Empire qui amalgame les dieux et le cosmos, elle suscite, pour l'homme, les régulations qui assurent survie, barrent les raisons de survivre. Où [89] mène, pour les seconds, l'absence de fondements aux régulations individuelles et collectives sinon à l'affirmation d'un anthropos qui échappe à l'emprise du monde et des dieux - s'y juxtapose. Nous y sommes des particuliers, percevons que les particuliers sont sollicités par le singulier et l'universel. Et c'est au jugé que les deux instances vaguement se combinent : prémices d'un humanisme qui assume la condition planétaire sans que l'on pressente quelles pourraient être les lois du monde, les lois de l'homme.

La parenthèse hébraïque ainsi se définit. La question y est d'établir les justes régulations (de l'Alliance) contre les débordements fous, les confirmations progressives de l'anthropos contre sa dissolution dans la mauvaise démesure. L'Égyptien, en face, s'immerge dans l'immense cosmos bio-astral, se règle sur les formes de son emmêlement à lui. Que l'univers dans sa démesure nous déborde de toutes parts, que les exigences de l'Alliance nous surplombent extraordinairement, l'Hébreu sans doute le devine mais le point important reste que le Soi parvienne à maîtriser sa légalité propre : culture de Soi dans les mesures et proportions - selon les clauses de l'Alliance - en laissant à l'orée le démesuré (en ne considérant *que* l'existence du démesuré à l'exclusion de ses pressions et invitations), dans le souci de faire advenir les particuliers sans que l'accent soit mis sur le singulier et l'universel. L'Hébreu est résolument oppositionnel à l'Égypte. Mais quand les Perses et Mèdes assument une démesure qui nous est étrangère, ils lui posent un problème qui restera longtemps sans solution tant qu'il ne sera question que de *ren-*

forcer ses propres régulations face aux dérégulations démesurées : des Judéens qui gagnent en consistance en leur faisant face, après des Hébreux qui simplement les découvraient en se détournant des dérégulations, des particuliers qui sont inquiétés par le singulier et l'universel après des particuliers qui se bornaient à ne pas les contredire (un jour, le monothéisme deviendra universel, un jour le cœur de chair se substituera au cœur de pierre ...).

Loi morale, loi naturelle... Si, nous-mêmes, nous nous découvrons au cœur de la démesure, ce fut au prix de la cassure de Soi. La matière, ici, elle se découvre et se maîtrise pour peu que nous renoncions à l'anthropomorphisme. L'identification de Soi au cœur d'une histoire singulière, au sein de l'entreprise planétaire, là, cela prend sens également pour peu que l'on se décentre eu égard à nos particularités culturelles. Il fallut, un temps, accepter d'être écartelé entre loi morale et loi naturelle pour que singularité et universalité soient visées au travers des particularités, jusqu'à ce que nous soit offerte cette double « révélation » : que, au cœur de la Matière, gît l'incitation à se conformer aux lois de l'invisible, que l'invisible devient consistant quand il se module selon les prises de position adoptées en nos diverses situations. La Loi de Soi que l'antique découvrait en sa forme primaire lorsqu'il laissait à la lisière les formes monstrueuses du démesuré (un monothéisme contre les « idoles »), le moderne la redécouvre lorsqu'il surmonte la schize entre loi morale et loi naturelle. Notre finalité, que le tranquille auto-développement phase par phase, différences situées les unes par rapport aux autres cesse d'être antagoniste aux appels et menaces qui se font entendre du côté de l'insondable, qu'il ne soit plus subverti par les ontologies barbares.

Afin qu'une telle finalité soit envisageable, il fallut bien, à tel moment, se situer sur le terrain adverse, il fallut bien renoncer à la sécurité que l'antique s'accordait sur le terrain des mesures et proportions et se figurer qu'une médiation est concevable [90] entre l'existence tranquille et quotidienne et

les instances de l'insondable, et nous croyons que (en face du proto-humanisme perse) l'originalité de l'Occident fut d'instituer de telles médiations. Nous croyons que, entre l'exigence d'un « Ordre » proprement anthropique et celle de prendre en charge la condition planétaire démesurée, un FIAT instaura une conciliation qui se fit prendre pour une légalité fondée. L'homme meure de l'univers par un acte de force sur les choses matérielles, l'homme mêlé au Dieu dans l'extase du Sentiment - par de telles médiations Rome surpassa Suse et Babylone. Mais le drame fut que de telle médiations, plutôt que d'être envisagées à titre de finalités (un jour la Loi et l'Ordre de l'anthropos appropriseront les instances démesurées) furent instituées sous la forme d'événements advenus, d'où une Histoire écartelée entre le maintien d'une transaction jadis victorieuse et l'avancée vers une régulation qui soumettra les formes monstrueuses à nos propres formalités, d'où un conflit constitutif entre tradition et innovation.

Nous aurions souhaité que, de l'antique, des régulations soient gardées par lesquelles l'on sache prendre exacte position sur les suites historiques des dérégulations, que, dans le moderne, l'invention de neuves déterminations répondent aux bons vœux qui avaient émergé dans l'antique. Nous aurions souhaité que des avancées assurées vers l'universel et le singulier ne meurtrissent pas les développements particuliers. Nous aurions souhaité, en bref, que la diaspora ne soit pas déterritorialisation. Et ce souhait a figure de l'attente que la rencontre de telle sélection dans le plus antique et dans le plus moderne rende facultatives ces transactions intermédiaires qui eurent fonction de colmater le vide (ne savoir ni d'où l'on vient ni où l'on va) et qui nous plaçaient dans l'indécision : quelle est, pour le petit Poucet dans la forêt, la part d'errance et quelle est la part de la marche guidée ?

[91]

Les deux modèles de la religion (1988)

Chapitre IV

Moïse et le monothéisme

[Retour à la table des matières](#)

Les groupes et individus sont affectés d'un nom propre. On suppose quelque correspondance entre les assemblages intra-, extra-individuels et les assemblages signifiants de nos langages, quelque rapport entre parler de tout et de rien et parler de soi. La différence est que groupes et gens s'assemblent en leur histoire, aléatoirement cependant que les termes et propositions signifient intemporellement. On distingue deux questions. Est-il légitime de supposer, en principe et dans l'abstrait, une correspondance exacte entre les deux assemblages, des gens et des significations ? Est-il envisageable que le devenir des gens s'oriente vers une telle correspondance ? L'importance d'une correspondance entre les deux assemblages est que l'existence y trouverait le Fondement qui la dynamise, l'oriente et la consacre.

On se propose de montrer que 1°) en principe et dans l'abstrait la correspondance est envisageable dès l'ère alphabétique, 2°) notre ère diasporique va à autoriser une correspondance effective à l'échelle de tout l'anthropos ; qu'au sortir de la préhistoire le Soi est en principe identifiable, que deux millénaires nous orientent vers cette identification de Soi.

« L'homme Moïse et le monothéisme », ce n'est pas, pour nous, une question historique ou psychologique, scientifique ou philosophique, c'est la question des Fondements qui s'ouvre à nouveaux frais dans la généralisation de la Crise. On ne peut se dispenser, ici, d'un détour par l'analyse textuelle. Que signifie, en principe et dans l'abstrait, le face-à-face des mondes alphabétique et hiéroglyphique ?

Suite à la lecture de la Genèse, le second Livre s'ouvre par : « et voici les Noms »..., ces noms qui s'écrivent alphabétiquement. Le monothéisme est thèse qui précède l'Exode : la réversibilité entre un et douze - le nom de Jacob et ceux de ses douze enfants - [92] réversibilité difficile tant dans le rapport entre un et douze qu'entre les douze eux-mêmes, que la « famine » met à dure épreuve. Le principe d'habitation planétaire met en question le principe anthropique posé en termes individualo-parentaux. S'assembler en ces termes-ci et s'assembler dans le collectif, cela ne se rejoint pas aisément et l'on montre Joseph occupé à juxtaposer les deux assemblages hétérogènes. Moïse affronte l'hétérogénéité optimale : tirer l'assemblage inchoatif des Hébreux du magma égyptien pour le constituer en Ensemble proprement dit. La question de l'identification est double. Nous sommes déjà nommés dans l'individualo-parental. Comment l'identification dans le collectif (douze « tribus » et non plus douze enfants) prend-elle le relais de la précédente ? Quel tenseur coordonne les deux réponses à deux problèmes : celui de l'ordre généalogique et celui de l'habitation planétaire par des entités collectives ?

On nous présente la Mort. On nous présente un Pharaon qui décrète la mort de tous garçons hébreux nouveaux-nés. Par la Nature, morts et naissances s'équilibrent. Par le despotisme, la survivance du Collectif se paye par la suppression des singularités nommables et identifiables. Identification phantasmatique par les dieux et le despote, l'unique despote qui unifie la multiplicité des dieux. Nous dirons : la mort par cataclysme naturel, famine ou guerre civile est écartée par le biais de l'assassinat du Soi, la pulvérisation des magmas collectifs est conjurée tant par le magma signifiant - les litanies du sacré - que par la proscription de la correspondance entre les assemblages, des gens avec les signifiants.

Avant de comprendre Moïse, il nous faut analyser Pharaon. Délaiement interne avec adversité externe, l'état de fait est hostile. Hostilité qui se conjure par la systématisation de l'illusion - quant à l'interne - et par la synergie des forces - face à l'externe -. L'unification est totalisation : identification dans l'état de fait (dans les fonctionnements des milieux interne et externe et ceux de l'imagination) de la nature et de la culture en un magma consistant. Les dieux visibles-invisibles, le cosmos visible-invisible donnent un contenu à l'anthropos, lui imposent leur Loi répercutée dans les décrets des castes dirigeantes. Derrière la colossale élaboration, l'implacable Maître : l'état de fait dont toutes formations ultérieures sont servies. Point de révolte concevable contre le fait que les faits sont des faits. [93] La civilisation est-elle l'art de se lover dans une factualité souveraine ? La Raison, la collection, interprétation, systématisation, maniement des faits ? Les personnages, ce qui leur arrive et ce qu'ils font arriver ? L'affect, une réponse à ce qui se présente et s'absente, fascinant-terrifiant ? Le temps, la répétition et ses variations ? Les mots, leurs effets sociaux et magiques ? Le Chef, la condensation en un corps mortel de tous temps et espaces et de toutes vitalités : l'épiphanie du Moi-l'Autre, la Loi comme puissance et prestige ?

Que le regard se tourne maintenant vers Moïse, il faudra se garder de ce malentendu : ce n'est ni l'imaginaire, ni l'utopie, ni le « de jure » opposé au « de facto » qui font face au diktat du fait. Suivrai-je les linéaments de ma souffrance pour dessiner la figure d'un possible bonheur ? Se placer sous l'obédience de l'utopie comme l'on fut sous celle de Pharaon ? La situation serait bouchée si, justement, parmi les assujettis, tels d'entre eux n'étaient référés à un Nom propre consistant. Loin de soutenir que le Soi sera le Soi lorsqu'il sera libéré, on affirme : c'est parce que le Soi est déjà par un aspect le Soi qu'il sera désaliéné, non par lutte armée ou non-violente, non par abandon mystique ou mobilisation volontariste mais parce que le Soi, déjà existant, insiste pour que toutes ses dimensions s'ajustent à l'impérissable Identité. Pour ce faire, un opérateur est requis. Moïse.

Oui, Moïse est tel « bâton » - ou sceptre -, mais il est d'abord telle bouche et telles lèvres : l'énonciation qui assemble toutes Identités et fait face à la bouche et au « cœur lourd » de Pharaon : le transit entre

un Savoir et l'intervention dictée par la conjoncture. Le monothéisme : la conjonction des trois aspects du theos : dans la conjoncture, dans le savoir, dans la correspondance aux Identités entravées.

Moïse idéologue qui fait fi des nécessités de gestion et de l'état de fait au nom de la doctrine, d'une connivence avec le Divin ou les valeurs ? - Il faut voir que l'état de fait, aussi inéluctable qu'il soit dans le présent, se révélera bientôt fragile, que le magma, qui semble consistant de faire bloc, est prêt à se désagréger. Mais, pour ce faire, il y faut la présentation d'une exigence qui va peser plus lourd que l'état de fait actuel.

L'anthropos est écrasé par les nécessités de l'habitation collective, par le principe cosmique. Le cosmos n'est que le cosmos ; l'anthropos [94] est sa structure actuelle ; il est également porteur des virtualités référées à l'Identité qui l'étendront en des dimensions plus démesurées que celles du cosmos. Le Dieu qui se révèle au buisson ardent est l'allié des hommes ainsi nommés, Il est surtout l'allié des hommes virtuels. Ainsi l'on conclut que Moïse est celui qui, impliquant les virtualités dans l'état de fait, renverse son atrocité présente ; non point l'autorité d'un homme - hébreu ou égyptien ! - qui s'impose sur la volonté vacillante d'autres hommes mais l'autorité de tout un chacun en tant qu'il intervient mosaïquement (j'éprouverai dans l'hétéronomie, son autorité dans la mesure où je cesse d'intervenir mosaïquement). Meurtre du père ou du chef de horde ? - Plus prosaïquement, meurtre de soi-même ! Lorsqu'évaluant le Réel tel qu'il est, j'interviens « miraculeusement », je fais la Loi (de Moïse), la légalité de Soi...

... légalité de Soi et non légalité de Moi. Moi, je vis mes Liens constitutifs à l'abri de la démesure hostile et du chaos. Je m'assure sur une démesure énigmatique amie dans le cosmos, la Divinité et la socialité. L'essentiel du Moi se déroule dans les mesures et proportions : Liens généalogiques, rôles entrecroisés... La Loi du Moi est partielle et progressive, explicitation lente d'une naissance dans la circoncision. Et c'est dans la rencontre de la pure adversité qu'il se révèle que l'anthropos est beaucoup plus que l'anthropos. Quand Pharaon fait jouer le théologique et le cosmique contre l'anthropique, en celui-ci la problématique de Soi apparaît. Loin que le Soi fonctionne comme Mentor du Moi, c'est pour un Moi advenu et menacé de mort par le despote

que du Moïse surgit. D'où sa figure inexorable qui ne menace pas le Moi mais attaque les puissances et illusions qui le brident : passage du concret à l'abstrait à l'encontre du magma. La plus démesurée tendresse s'enveloppe dans le plus inexorable impératif, qui n'est plus humain, qui n'est plus Divin, qui exprime leur indissoluble Alliance. Autant Pharaon invoque les nécessités de l'habitation dans le cosmos pour pactiser avec la Mort douce et cruelle, autant, pour que l'anthropos se découvre dans des amitiés à sa mesure, Moïse évoque une nécessité intelligible démesurée face aux nécessités également démesurées du cosmos, les unes et les autres rapportées à la peu déchiffrable prévenance divine. Moïse, ce n'est pas l'origine du monothéisme, c'est le transfert de la réversibilité de Un et de douze dans la réversibilité de Un et de six cent mille.

[95]

C'est du moins ce qui ressort du récit de la sortie d'Égypte de six cent mille esclaves. Encore doit-on s'entendre sur le statut du récit. Le récit du mythe se déroule en un espace-temps fantastique. L'utopie ignore l'espace-temps. Rabattu sur l'Histoire, Moïse inaugure la religion du père qui prépare la religion du fils. Reporté dans l'utopie, il est la figure tutélaire pour Spartacus. Transposé dans le mythe, il est l'enfant abandonné qui récupère le Pouvoir des ancêtres. Il n'est pas aisé de repérer le point d'intersection de l'Utopie et de l'Histoire où l'une et l'autre changent de sens.

Le statut anthropique s'énonce en deux algorithmes : « l'eau » et la « terre ». Moïse mourra pour une question d'eau qui se suscite tantôt en « frappant », tantôt en parlant. Il était, dès le départ protagoniste en nos débats à partir de l'eau où son berceau est déposé. Il mourra sans que son vœu d'entrer dans la terre habitée - arrosée par l'eau du ciel - soit exaucé. Son opération aura consisté à tirer son peuple de la vallée enfermante, irriguée par l'eau du Nil, pour le conduire dans le désert où il n'est d'eau que dans les puits. Le statut anthropique est d'exister dans le COURS de nos affaires (FLUX aqueux) en une LOCALISATION adéquate (dite en terme de terre). L'effectivité de Soi n'est pas dans « l'âme » ou dans le Savoir. En ce lieu, en ce moment, épiphanique ? - le sacré réapparaîtrait. Dissimulé dans le COURS de nos affaires, la problématisation exacte de ce cours doit bien perdu-

rer ; au sujet de toutes LOCALISATIONS doit bien se poser la question de la localisation bonne, ni utopique, ni territoriale. La position de Moïse se donne sous la forme d'une auto-critique affectée d'une infaillible apodicticité. Il buta sur la question de l'eau à fournir à son peuple assoiffé, fut cantonné au rôle de le conduire dans le territoire désertique : nous sommes convaincus, en une clarté indubitable de la réalité d'un Soi qui détient la solution du problème anthropique, mais cette solution n'est jamais que frôlée. Parler au « rocher » plutôt que de le frapper ? L'intervention, transcription d'un Savoir ? Ne plus être condamné à faire sa part au non-sens pour surmonter le contre-sens, à renoncer à modifier le cours des choses pour sauvegarder sa propre transparence ? Au sortir du pré-alphabétique, à l'origine, le mosaïsme se pose, aporétique, radicale inauguration qui en appelle - messianisme - à une recollection de notre ère pour quelque redépart. Entre l'origine et la fin, il se réfugie à la limite externe de notre appréhension du Parfait. Bizarre, sa présentation comme Perfection intransigeante - « l'Idéal » - qui assujettit et culpabilise nos existences imparfaites.

[96]

Le mosaïsme affirme que, à l'encontre du magma totalitaire, l'assemblage se réalise à partir, exclusivement, de l'Identité (« l'Exode » = « et voici les Noms » ...). C'est que, face au principe d'inclusion fonctionnel et utilitaire, la relation duelle paradigmatique se fonde sur l'Identité en laquelle l'actuel et le virtuel se conjuguent. Le despote argue des nécessités de l'habitation planétaire pour renforcer la stabilité de son monisme. En regard de l'immensité cosmique, Moïse enjoint la conjonction des deux : de la stabilité et de la nouveauté. L'Alliance retourne en créativité anthropique la fécondité que le cosmos recèle ; ce qui, en Occident sera interprété : la nouveauté (dans l'Alliance) rend obsolète la stabilité mosaïque.

Sous la forme du récit, je me représente la vie de Moïse comme suite postérieure à la scène primitive, comme suite à la scène d'un nourrisson en quelque boîte flottante sur le Nil, *entre* les siens qui l'y ont déposé et la « fille de Pharaon » qui le recueillera. Mais le récit n'est que le revêtement de l'Idée. En

tant qu'Idée. Moïse est le *développement* de la scène inaugurale, les épisodes de sa vie sont l'explicitation de cette condition intercalaire. Je suis Moïse en tant que j'assume l'intervalle entre le Moi - tel qu'il se pose parmi les siens, selon ses Liens « personnalisés » - et le fait que, coïncidant avec le Soi, je relève le défi posé par le monde antagoniste.

Un jeu informationnel ici et un système énergétique là, cela tantôt constitue un personnage, tantôt crée les conditions de son abolition en quelque magma, dans les nécessités mortifères du magma - ce qui est figuré par le monde de Pharaon. Que les Forces travaillent de concert selon les orientations dictées par un jeu hallucinatoire, que celui-ci soit rendu crédible justement parce qu'il parvient à mobiliser toutes les Forces, cela fait ce non-Soi que Moïse affronte en se rendant à la cour de Pharaon, au nom des siens qui persévèrent en leur Identité, qui, *entre ces jeux informationnel et énergétique-ci* élaborent le Moi.

Sous l'obédience du Dieu tétragrammatique, je n'ai pas recours à une religion du Salut ; Moïse, je me sauve, je nous sauve, je retourne en Ordre le magma. Ce sauvetage fut inaugural. Il est à porter à son terme. Noé est sauvé du déluge. L'inauguration, elle aussi est intercalaire. Derrière soi, la catastrophe annihilatrice. Devant soi les épisodes en lesquels le Moi s'élaborera. Le sauvetage du Moïse nourrisson porte à son terme le sauvetage de Noé. Le Moi advenu demande à être sauvé d'une emprise qui est plus forte que lui. Et c'est à la fois en lui et hors de lui qu'il trouve recours. Son libre développement est conforme à son Identité. En tant qu'il est libre, en tant qu'il développe ses Liens en une socialité de réciprocité, il laisse à l'arrière-plan la déduction de ses Idéalités. Et c'est donc de l'extérieur que la dimension mosaïque intervient.

Nous postulons que la nécessité identitaire et conforte la consistance du Moi et a de quoi prévaloir sur la nécessité enfermant du magma (pharaonique), qu'un jeu de [97] relations intelligibles - notre Invariance - et conforte les relations vécues

et l'emporte sur le système des chaînes signifiantes et énergétiques, que le rôle mosaïque et prend le relais des expériences vécues jusqu'ici par les Hébreux et exploite la fragilité du colosse égyptien.

On concevrait une succession d'interventions pertinentes qui se dérouleraient anneaux liés entre eux - ou bien la connexion forte d'éléments théoriques qui s'impliquent entre eux - ce qui, ni ici ni là ne ferait du Moïse proprement dit - qui ferait un stratège ou un théoricien. On entend donc par « Moïse » la possibilité de rapporter l'un à l'autre les deux niveaux. Je suis Moïse quand, autant soucieux d'actualiser les virtualités qui sur les bords se pressent que de réduire les antagonismes « pharaoniques », je surmonte l'antinomie des visées hyperboliques et des minimes accommodements.

Quatre regards se croisent : considérer rationnellement le comportement irrationnel, irrationnellement le comportement rationnel, rationnellement le comportement rationnel... Quelque rationalité anime le conte enchanté en ce qu'il inverse l'histoire des fous racontés par des idiots et l'on se demande si « Histoire Sainte », cela participe de l'un ou de l'autre.

Le rationnel en l'occurrence serait que le comportement explique l'Identité des protagonistes. Tels nous sommes, donc ainsi nous agissons, donc ainsi les épisodes se déroulent - et il est clair que, en ce champ qu'on appelle l'Histoire, l'Objet vogue quelque part entre le rationnel et l'irrationnel ; en plus de quoi ce coup de force : suite au Big Bang d'il y a deux mille ans, l'Occident mit le cap, en dépit des crises et récessions, vers la Raison en elle-même. Il faudra montrer pourquoi cela n'est ni vrai ni faux.

Je lis l'Histoire des Hébreux à la lumière du 32^e chapitre du Deutéronome. Au 33^e, les Hébreux sont posés en leur identité. C'est le paysage « du ciel et de la terre » en revanche qui est le cadre du 32^e. Quel rapport entre les deux ? L'identité se fait-elle cosmique ? Le Verbe se fait-il Chair ? L'Identité des protagonistes est-elle retranscrite dans leurs aventures et leur « vécu » ? Moïse, « avant de mou-

rir », annonce une tension paroxystique entre le Verbe et la Chair. Les comportements contreviennent aux Identités. Le théâtre du ciel et de la terre se remplit de bruit et de fureur. Histoire de fous racontée par un sage ? - Point tout à fait car, au long de l'errance, les protagonistes adviennent. Primitif et sauvage (ni bon ni mauvais), l'anthropos vérifie l'incompatibilité entre le champ spéculatif en [98] lequel toutes virtualités viendront s'inscrire (l'Identité) et l'habitation dans le cosmos où les « idoles » « séduisent ». D'accepter la condition d'habitant du cosmos sans s'abriter sous les mythes cosmologiques ou théologiques dessine cruellement l'exacte problématique anthropique.

Je ne lirai donc point « l'Histoire Sainte » comme un conte enchanté ou comme une tragédie insensée mais comme le violent contraste entre l'accrochage à l'Identité de Soi du sein des déterminismes et la fragilité des protagonistes qui se trouvent impliqués ; forme très particulière de l'Alliance homme-Dieu où le rapport effectif au Dieu est déséquilibré par le caractère ineffectif de l'homme. L'avantage, pour nous, est qu'une limite précise est traçable entre rationnel (la priorité à l'Identité de Soi, le jeu des déterminismes adaptatifs face au cosmos) et l'irrationnel : le compromis bâtard entre l'une et l'autre. Point n'est besoin, pour nous comprendre, de pencher vers le conte enchanté (l'Absolu s'immisce peu à peu au travers de jeux triviaux) ou vers le « réductionnisme » (la Bible explicable par l'histoire des mentalités) mais, aussi bien, est-ce à peine une Histoire que nous avons sous les yeux. Il y est plus question du cadre (le ciel et la terre) en lequel une Histoire se jouerait que des initiatives délibérées et correlées d'agents historiques, plus question de l'admirable prise au sérieux, par les Hébreux, de l'Identité (du Dieu, de leur entité naissante) que de leur aptitude à « l'incarner ». Porte est ouverte à une connaissance rationnelle d'un Objet en lequel le rationnel pur et l'irrationnel pur apparaissent, en contraste avec leur indistinction dans les sociétés polythéistes avoisinantes. On perçoit ce qu'est le Verbe, ce qu'est la Chair et l'incarnation visée et manquée, déléguée au « petit reste ». D'historicité, on ne voit guère que l'empan qui sépare le gros cosmos et le petit homme ; aucunement une progression régulière vers un telos rationnel ; l'érosion plutôt de l'archée folle de l'idole (du Veau d'or). La quasi-histoire des Hébreux : une fenêtre ouverte entre la complexification sans espoir des empires archaïques d'antan et celles qui

surviendront dans l'Histoire des mélanges ultérieurs, entre les dieux-astres-animaux (émanation du cosmos) et les dieux anthropomorphes.

Phantasme ou réalité, le surnaturel ? On demande, pour trancher, un témoignage. Telle forme d'individuation, telle société, tel discours attestent-ils que, doublant ou dynamisant les évolutions naturelles et culturelles, une effectivité théologique [99] patronne les dimensions cosmique et anthropique ? Cf. cette considérable querelle du XIX^e : « l'histoire des Hébreux, considérée sous un angle de visée rationnel, relève de l'examen des mentalités, c'est-à-dire des attitudes globalement irrationnelles » - ce qui s'oppose à : « une raison éclairée par la foi y découvre sa propre archéologie ». Lire les annales hébraïques comme l'illustration d'une fausse conscience ou comme un conte enchanté.

Une mentalité particulière, celle des Hébreux ? - Oui, en ceci qu'elle se donne comme réalité les conditions d'existence dans le monde physique, le paysage « des cieux et de la terre », sans curiosité pour la légalité intrinsèque du cosmos mais sans le gonfler de pouvoirs et prestiges mythiques ou magiques : une invariance.

Une autre invariance le Dieu qui, par le prophète se présente : « J'étais, Je suis, Je serai » ? C'est ce que tantôt l'on affirme, tantôt l'on nie mais qui ne fait pas sens pour les Hébreux car l'invariance qui les concerne est celle de l'Alliance du Dieu et de l'Homme. et le Deutéronome se clôt sur ce débat : les deux invariances sont-elles compatibles ? La vie heureuse concilie-t-elle le traitement rationnel des conditions d'existence dans le monde physique et la rationalité de l'Alliance, i.e. l'égard pour l'IDENTITE intangible des alliés ? Quand les peuples avoisinants mélangent la volupté des fécondités et les atrocités des agonies, les Hébreux posent la juxtaposition de la vie profondément heureuse et des colossales tribulations, ce qui situe dans le no man's land entre l'athéisme et la foi. Selon celle-ci est en jeu l'exaucement hyperbolique de nos vœux, indépendant des

conditions physiques d'existence quand celui-là jauge les « degrés d'aspiration » dans le seul contexte où des êtres sans identité définie évoluent. Le Deutéronome se clôt sur cette perspective de la « voie étroite » au bout de laquelle la vie terrestre sereine et le renversement des abominables tribulations se rejoignent, peu importe qu'il s'agisse du messianisme ou du post mortem.

Les Hébreux, témoins du surnaturel ? - La question, posée en ces termes, est évidemment indécidable puisque les catégories de Nature et Surnature ne sont pas pertinentes. La question, est : pour nous qui obtenons savoirs des invariances et évolutions quant à la nature et la culture, trouvons-nous dans leur « histoire » l'attestation d'une réalité des Liens anthropiques et entre l'anthropos et le Divin ? Et cette question-ci ne sera pas non plus décidable tant que l'on maintient le préjugé que c'est bien l'Histoire qui est à considérer.

Philosophie de l'Histoire ou méthode scientifique, la ratio est occupée à démêler des comportements mixtes : raisonnables et fous, mais, de toute façon, des comportements d'acteurs en débat en un contexte appréhendé d'une manière plus ou moins floue. Sous l'œil de l'historien, individus ou groupes : des entités mortelles. Considérerai-je, dans les Hébreux, « l'Histoire d'un peuple élu » ? Déchirons le voile - et constatons que ce ne sont pas des auteurs d'une histoire qui se trouvent emportés par un flux mais des proto-acteurs, des individus et groupes qui ne constituent pas des centres de décision proprement dits, qui sont décidant/décidés. Sous un angle, ils sont maîtrisés par leur insertion en un cosmos trop considérable et sous l'autre ils persévèrent en leur Identité, ici intrinsèques à un Ordre, là livrés à la folie, et néanmoins l'entité hébraïque, inscrite dans l'Être, subsiste. Néanmoins, une forme consistante d'assemblage fait le joint entre les débats adaptatifs et l'exaucement [100] hyperbolique des vœux. Les Hébreux sont « élus », c'est-à-dire que, seuls en leur temps, ils sont « normaux », ne contredisent pas le concept de « peuple ». (Leurs voisins ne sont pas : peuples

qui n'ont pas été élus ; leur « idéologie », leurs institutions, leur solidarité ne font pas d'eux des peuples proprement dits, les laissent affectés de mortalité).

Sur l'invariance de la condition terrestre, nonobstant les évolutions historiques ou grâce à elles, l'invariance d'une Identité de Soi fondée sur l'Alliance est-elle établie ? Sur deux millénaires, existe une histoire juive mais en laquelle les protagonistes subissent l'Histoire, n'en sont pas des actants puisqu'ils ne disposent pas d'un contexte territorial qu'ils auraient à maîtriser ; ce qui fait suite à une « histoire » des Hébreux agie par de proto-actants. Ainsi un SIGNE est-il fourni qu'un Ordre pour les affaires humaines, qu'un assemblage effectif des individus et des groupes (« peuple » d'« hommes-citoyens ») nous sont une finalité réelle déjà en œuvre dans le présent. Plutôt que de se demander si l'histoire hébraïque et juive atteste la réalité de l'Alliance (ce qui se tranche sans preuve à l'appui), nous questionnons : est-ce que, en dépit de l'Histoire, en dépit des contes enchantés que l'on insère dans l'Histoire, l'invariance d'une Alliance qui effectue des assemblages effectifs est au travail, au travers des socialités insociables et des individualisations peu effectuées ? Et, ici, oui, entre la patience du fait et les actes de foi gratuits nous invoquons la lecture des signes. Signe est fourni qu'il est aussi déraisonnable d'enfermer l'anthropos dans son seul débat avec le cosmos (« matérialisme critique ») que de lui assigner Destin de par les flux supercosmiques. Loin de voir des entités qui participent à l'Éternité et que des flux enrichissent, assurons-nous sur telle conjonction des invariances et des évolutions par laquelle nous advenons Entité.

Une Chair qui trouve sa vérité en dépréciant les leçons du Verbe - les Epicuriens -, un Verbe dominateur et sûr de lui qui fait fi de la Chair - les Stoïciens -, on connaît... Une leçon rigoureusement appliquée, une étroite connexion de l'individu et du collectif, une gestion du présent tout référée au passé et à l'avenir.... une égalité du Verbe et

de la Chair, rêvons qu'elle s'est effectuée à Qumran. Ne répétons pas : en Judée, la Foi et l'Histoire, en Grèce, la Raison et les Formes. On ratiocine autant en Judée qu'en Grèce ; on est, ici, aussi adonné au culte du Parfait que là. Simplement, en Occident, le Soi, second, est en question dans le cosmos, premier, tandis qu'en culture hébraïque, mobilisé par l'Alliance, on désinvestit les préoccupations cosmiques - surtout depuis que le Divin l'a déserté.

Or, l'habitation planétaire, réduite, dans le désert, à presque rien, l'égalité du Verbe et de la Chair se révèle bien peu productive, Verbe et Chair réduits à leur plus simple expression ne fournissent guère, de par leur joint, que sa propre justification, que la proscription du faux et du mensonge : stase pour les flux historiques. Dans les milieux [101] judéens « classiques », le Verbe et la Chair sont désemboîtés. Vies rurale et urbaine font une Chair tumultueuse en des populations bigarrées ; le Verbe se décale vers des Écoles où élitisme intellectuel et démocratie se concilient mal. La diaspora, unification par les livres, pulvérisation par les migrations, se prépare. Se prépare ce statut d'être ballotté par l'Histoire agie par d'autres.

À Qumran, la volonté de vivre en étroite conformité avec son Identité. Voyez le résultat. En contraste avec les généalogies et recensements bibliques exhaustifs, aucun nom propre. Rien qui ressemble aux anecdotes personnalisées du Midrash et du Talmud. Rien surtout qui ressemble aux scènes de l'Évangile où l'attention se focalise sur les gestes, attitudes, prises de position ; suite à quoi le Verbe atteint des proportions démesurées sur la scène du monde, bientôt se concentrera dans le Saint Nom ; la Chair, plus que simple amie, atteint une intensité fulgurante, de sorte que, si Verbe et Chair seront néanmoins annoncés souverains sur l'univers, ce sera par et dans ce transport hors des limites de la vie mondaine ; non qu'ils soient en un rapport d'égalité, comme à Qumran, mais de ce que, l'un et l'autre sont disproportionnés eu égard à la vie païenne. Tout se passe comme si le triomphe de l'Évangile et le gommage de Qumran, c'était tout un.

Au tout commencement, Sumer s'appuie sur les généalogies royales, déclinaison des Noms propres ; ce qui, par le mosaïsme, est rapporté à l'anthropos. Concevrait-on que « tous les peuples de la terre » trouvent référence dans l'Identité comme telle ainsi énoncée ? - Il se

passera en Occident que leur référence sera le Nom du Messie : une identification qui fait l'impasse sur les mille contingences de tel et tel, qui est d'abord « holiste », et nous croirons que l'Histoire, telle qu'elle nous concerne, s'ouvre ainsi sur la différence entre les identifications particulières initialement insignifiantes et l'identification par une particularité, née en Judée, maturée en Occident, qui se veut universelle, sur l'assassinat, à Rome, par l'Empire, d'une identification par la res-publica. Nous savons bien quels leurres recèlent les discours identitaires qui tantôt massifient, tantôt encouragent l'autisme. Eux seuls, pourtant, surmontent définitivement la vie végétative.

Le rationnel advient par l'effacement de la religion... La religion [102] donna une impulsion à l'essor de la Raison... On en discutera encore longtemps ! Les références bigarrées à une origine et à une fin de notre ère - triomphe de l'Esprit, du Matérialisme, des valeurs morales... - ont du moins l'avantage de souligner cet aspect : que nous existons sous le signe du mélange, tant dans les représentations symboliques identitaires que dans les inflexions de notre traitement des affaires - un mélange qui interdit d'y trouver un Ordre ontologique ou pragmatique.

On postule que, sous-jacent aux complexifications historiques, un développement de l'anthropos s'effectue, heurté, biaisé, mais, quelque fois globalement positif. Ce qui n'est crédible que si l'on postule en même temps la validité de la question de l'Identité. « Je comprends que tu prends Forme » signifie : derrière les identifications-prothèses ne jouent pas uniquement des codages sémiotiques arbitraires et des conditionnements énergétiques. De sorte que, ce qui est déterminant en dernière instance (l'Identité de Soi) est également le moins saisissable dans le phénomène ; ce qui s'effectue en pleine pâte de l'expérience - le développement de Soi - est animé en secret par un Vœu de transparence qui n'est point irréaliste. Si le « fond des choses » est l'égalité entre développement de Soi et Identité, il reste que le « cours des choses » témoigne contre elle. Le « Mal » n'est pas un faux concept.

« Connais-toi toi-même » : si ce n'est une contradiction dans les termes, c'est du moins une gageure. « Connais-toi »... : la

connaissance s'effectuera par un agencement conceptuel : des propositions liées entre elles par des implications, des alternatives, des oppositions ... « toi-même », tu es une suite de prises de position induites par ta cohérence interne confrontée à des cohérences et incohérences externes. Il n'est point du tout évident qu'il y ait homothétie entre les liaisons conceptuelles (de la connaissance de Soi) et les liens par lesquels le Soi se constitue en sa cohérence, peut-être progressive, gagnée ou perdue, dans le débat avec les réalités externes. Ici, le jeu informationnel est intimement imbriqué en une expérience parmi des mots et des choses. Là, dans la seule connaissance, il en est dégagé, se déroule selon ses propres règles.

« Connais-toi »... : est en jeu, ici, l'identification de Soi, étoile polaire pour les débats embrouillés en lesquels des bribes d'identité sont impliquées. Mais peut-être les débats sont-ils si embrouillés, les motivations si peu claires que l'existence concrète reste bien en deçà d'une Identité explicite, comme les identifications de Soi risquées et provisoires restent bien en deçà de la richesse de l'existence concrète. L'identité de Soi fait signe et, plutôt que de décliner la logique d'une pure identité, nous en sommes réduits (sémiotique) à interpréter ou déchiffrer les signes.

[103]

« Connais-toi toi-même » : toi-même, tu es en deux lieux. Tu es essentiellement une prise de forme, sorte de ballon instable dont la contexture s'élabore entre l'idéal inaccessible d'une pure déduction et les incohérences du tout survenant. Tu es également producteur et lecteur de signes, de ces signes qui, par un côté, expriment ta prise de forme actuelle et, par un autre, évoquent l'incorrupible royaume des Identités.

Conçoit-on une correspondance rigoureuse entre les manifestations d'une existence concrète qui se nourrit de l'expérience et la décision de se conformer à l'énoncé de l'Identité ?

Représentons-nous - Qumran - une communauté qui, par volontarisme extrême, décide d'effectuer cette correspondance, dans les moindres détails, à l'écart des interférences urbaines. Représentons-nous, aux temps où l'enjeu est précisément d'assumer les colossales interférences entre les cultures, cette miniaturisation de Soi par laquelle on entend faire prévaloir l'exacte correspondance volontaire aux Identités (au « Verbe ») sur le jeu passionnel démesuré qui efface la référence à des Identités précises et subvertit les exigences d'une vie consciente volontaire clairement délimitée. Où est le Dieu ? - On aurait, pour l'indiquer, à conjuguer la rigueur - qui mène à la vérité - et la dilatation à l'extrême des menues dimensions de l'existence. L'expérience de Qumran atteste que les deux instances sont incompatibles. La fidélité à un Dieu qui outrepassa toutes limites ne s'effectue, dans le présent, qu'en les plus étroites limites, ce que compensera, croit-on, sa dilatation pour un avenir (messianique) proche. L'égalité de la Chair et du Verbe se rétrécit en un infime « petit reste ».

Certitude d'Évangile : « et le Verbe s'est fait Chair ». Écartons, du Verbe, les connotations grecques pour constater qu'elle répond d'abord à une angoisse, judéenne. Ce Verbe-ci est-il notre compréhension d'une Leçon traditionnelle ? Cette Chair-ci, est-elle la prise de forme qui s'effectue chez les fidèles ? Le Verbe fait Chair essénien aboutit sinon à une contradiction du moins à un choix déchirant : le passage vers une portée planétaire est nécessairement le petit reste. Il faut nécessairement se résigner à la logique de la fin d'une ère pour déboucher sur la nouveauté radicale. De sorte que la certitude d'Évangile passe par la révolution, non point du Judaïsme mais de sa forme la plus exacerbée. Le Verbe, non plus que la Chair ne seront plus nôtres, logés en notre intelligence et volonté polarisées par l'Alliance, ne seront pas non plus la part d'effectuation de l'Alliance issue du protagoniste divin. Ils seront manifestations du Divin lui-même en tant qu'il est, en un premier temps, déconnecté de la fidélité des hommes à son endroit. En lieu et place du Lien entre le Dieu lui-même et l'homme lui-même, Lien en lequel l'Un

et les autres coopèrent, le Dieu lui-même joint à l'homme lui-même, non point à la manière de l'empereur archaïque divinisé qui résumait en lui le Tout social, mais dans la protestation de la dimension individuelle contre les totalités sociales fausses ou handicapées. L'absolu essénien se concentre dans la communauté (les individus y trouvent le biais par lequel ils sont connectés à l'universalité de tous les hommes). L'absolu chrétien se concentre dans la forme individuelle (la communauté prélevée sur l'universalité de tous les hommes advient par assimilation à l'individualité absolue). L'absolu essénien se concocte dans la décision volontaire, se rétrécit dans le paroxysme d'une fidélité strictement délimitée. L'absolu chrétien surgit par la réceptivité à une dynamique involontaire propre à s'étendre sur toute la race humaine : paroxysme de [104] l'extension de la forme individuelle (contrairement à l'oubli stoïque de l'individu) à toutes communautés existantes. Donnez, avec les Esséniens, un sens extrêmement restrictif à l'égalité du Verbe et de la Chair, vous clôturez une ère. Donnez-lui, avec les Chrétiens, une portée d'abord indéterminée mais située au delà de toutes déterminations, vous fondez une Histoire aux rebondissements incalculables sur le seul socle d'une religion plus immuable qu'évolutive. Mais ce sur quoi, ici et là, on s'interrogera, c'est sur la réalité de cette égalité. Ne vivons-nous pas plutôt un balancement en lequel l'oinégalitéso du Verbe et de la Chair se manifeste au profit tantôt de l'un, tantôt de l'autre ?

Ce qui, plus profondément fait question, c'est le genre de réalité qu'il convient d'attribuer à la Chair. Convenons cavalièrement d'identifier le Verbe et la Vérité : que, pour l'explication tant des individus que des groupes, une sorte de discours est vraie, fausse, douteuse... Leur prise de forme, en revanche, ne se laisse pas constater directement ; et se présente la bifurcation entre la consistance de l'univers des signes et la consistance des êtres que ces signes indiquent. L'allié effectue son alliance. Il est lui-même effectué par son alliance. Il produit en outre les signes qu'il l'effectue ; certains signes indiquent qu'il en est effectué. De sorte que l'on s'interroge sur le rapport

entre les modifications de la prise de forme et celles de l'univers des signes. « Devenir Chair », est-ce se concrétiser en un univers de signes adéquats ou est-ce se constituer par une prise de forme adéquate ?

Certitude d'Évangile : le Corps divin se substitue au Temple de Jérusalem. Celui-ci signale la façon dont les Judéens ont pris forme. Il est également un signe que l'Alliance est située sur la planète, dans l'interrogation douloureuse sur le rapport entre l'Alliance telle qu'elle est vécue par tous les peuples du pourtour méditerranéen et telle qu'elle se vit chez les seuls Judéens. La certitude chrétienne est double. Les deux figures de l'Alliance se réunissent et sont sublimées dans la Nouvelle Alliance. A la prise de forme judéenne, en outre, se substitue une prise de forme qui en est son accomplissement. Ici le signe (la présence du Corps divin) est signe d'un Être. Là, il se suffit à lui-même en une révolution sémiotique pour enseigner que toute l'humanité est « sauvée ».

La nature du rapport entre le signe et son référent serait de l'ordre de l'indécidable (la certitude quant à l'extension de l'Alliance relativement à l'accomplissement des alliés - le référent -) si l'on décidait d'adopter une optique exclusivement religieuse. Comment saurait-on si l'on est mieux « sauvé » en notre ère diasporique et chrétienne qu'antérieurement ? Il s'éclaire si l'on re-situe les problèmes judéens dans leur contexte historique. L'obstacle que la prise de forme judéenne rencontrait était l'invincibilité romaine. D'où l'alternative : ou bien substituer le principe de Jérusalem au principe de Rome en toutes dimensions anthropiques, ou bien substituer la Rome monothéiste à la Rome « païenne » en une dimension religieuse destinée à rejaillir sur les autres dimensions.

On comprendra dès lors que « devenir Chair » va prendre cette signification : un moyen existe de faire basculer l'empire romain comme, avec Moïse, il y eut moyen d'obtenir le basculement de la toute-puissance de l'emprise pharaonique à celle de

la Loi de Soi que l'empereur censurait. Loin que cette « Chair » soit une présence massive humano-divine qui ait investi la planète - comme cela est affirmé sur le plan [105] sémiotique - elle est l'intervalle qui sépare le monde antique et notre ère, la puissance de basculement par laquelle l'Identification de Soi, dorénavant, procédera du discours et de la pratique religieuse. Double basculement : le Verbe, originellement principe d'Identification par et dans l'Alliance s'explicitera également en un discours théologique, la Chair, originellement prise de forme anthropique, deviendra le principe par lequel une forme se transmue en une autre. L'Occident jouit d'un potentiel d'identification mixte, combinant l'unique et stable référence religieuse née en Judée et les multiples et variables cultures qui émergent au long des siècles. Un Christianisme qui combine des clôtures déterminées, les unes stables, les autres évolutives avec une ouverture sur d'énigmatiques régions indéterminées (d'où des formes unificatrices à chaque fois clivées) qui se développa à côté d'un Judaïsme qui, lui, vit dans l'écartèlement son affirmation de l'Un.

Basculement dans le Livre de l'Exode conduit par Moïse face à l'Égypte. Basculement, dans l'Évangile face au paganisme romain. Les lisant tous deux, l'un à la suite de l'autre, on se renforce en une conscience historique dont l'armature est religieuse. L'armature du devenir anthropique est une histoire du Salut. L'identification de Soi s'appuie, en un côté, sur le contexte en lequel chacun prend position et, en l'autre, sur la continuité entre des épisodes en lesquels le visible à l'invisible se noue. Le « connais-toi toi-même » socratique est dialectique, critique des fausses identifications, dévoilement d'un « Verbe » spéculatif. Mais c'est dans la récitation de la Geste humano-divine que l'on s'identifie, en une conscience « sémitique », par participation à un « Verbe » salvateur. Ici, le Verbe s'atteint au travers de son incarnation. Là, par épuration du sensible. L'athéisme soutiendra que le Verbe spirituel est, de fait, de la Chair sublimée et que le Verbe philosophique n'aura consistance qu'en se réglant sur les déductions qui sont en prise directe sur le « phénomène ».

Au cœur du débat est donc la question : l'Identification de Soi procède-t-elle du récit ? Est-ce en se racontant que l'on découvre comment l'Identité se constitue ou se défait, se dévoile en sa réalité ou en son inexistence ? Le jeu purement conceptuel de « l'analyse » est-il tributaire d'un matériau qui est suite d'épisodes ?

Et c'est ici, nous semble-t-il, qu'il est urgent de renverser l'immémorial préjugé selon lequel, de Jérusalem nous viennent des récits inspirés (s'identifier par les suites d'épisodes en lesquelles le Verbe atteste son incarnation) - l'Occident, en contraste, dégage la pensée de la gangue des contingences historiques ou mythiques : je me connais moi-même par la critique et la réflexion.

J'inscris ma propre entreprise en filiation de la Geste mosaïque. Moi-suite-d'épisodes : un pseudo-Ensemble. Le récit de la sortie d'Égypte : un autre pseudo-ensemble. La sensibilité suggère une correspondance entre les deux, analogue à la correspondance que le démocrate contemporain ressent eu égard aux Révolutions du XVIII^e siècle. Pourquoi, sinon, éprouverait-on plaisir aux récits historiques ? Et nous voici tentés de trancher : c'est le Soi « empirique » qui résonne aux récits du XVIII^e siècle ; c'est le Soi essentiel qui s'identifie par la Geste pascalie. Ceci tant que le « connais-toi toi-même » est abordé en termes d'épisodes, tant que l'invisible est interrogé à partir de ses manifestations.

[106]

Adoptons l'optique inverse : que l'Identité de Soi se quête dans la correspondance entre notre propre Ensemble et celui des ancêtres fondateurs. Ce qui est exorbitant ! Joue-t-on au fou qui se prend pour Napoléon ? Ce qui devient fort raisonnable si l'on pose que le récit n'est pas un récit, n'est pas une allégorie ! Ce récit des ancêtres fondateurs est le vêtement de

l'Idée. Loin que l'ancêtre soit la présentation allégorique d'une vertu ou d'une « situation limite existentielle », il vérifie, par et dans ses corrélations avec les autres protagonistes, l'existence du noyau dur des corrélations conceptuelles. Je fais un sort à Moïse face à Pharaon par rapport au serment du jeu de paume non pas parce que Moïse est un « symbole » de la libération, parce qu'il est un instrument divin qui s'oppose à des instruments humains mais parce que le texte de l'Exode est une intersection entre l'Histoire et l'Idée : non pas un épisode historique sur lequel on aurait des idées, non pas une théorie camouflée en récit mais le signe que, à la limite, les deux dimensions peuvent cesser d'être extérieures l'une à l'autre. Je ne m'identifie pas « empiriquement » par le serment du jeu de paume en contraste avec une identification ontologique pascal. Je cherche le joint entre des identifications concrètes, partielles, convergentes - du Verbe au travers d'une Chair multiple - et l'armature d'une identification spéculative qui demande de se concrétiser - le Verbe comme articulation de raisons qui demande de prendre Chair -. Car, au bout du compte, c'est bien quelque Légalité asymptotique de Soi qui préside à nos identifications. Le hiatus n'est pas infranchissable entre la Loi du Sinaï et la Loi qui sortira du serment du jeu de paume.

On a soutenu que la différence entre la prose et le langage poétique consiste en ce que la prose utilise les termes en leur sens propre ou normal pendant que la poésie joue avec des sens vagabonds, symboles, métaphores..., utilise la marge entre la désignation précise et les suggestions plurivoques. Naïveté car les deux intentions se définissent l'une par l'autre. Le mécontentement du langage suggestif anime l'intention d'une désignation littérale et l'insatisfaction à l'égard de celui-ci conduit à plus de précision par les désignations latérales. Sur le registre qui nous intéresse, le Nom propre prend sens eu égard au nom commun - et réciproquement. De même, la pertinence du geste, de l'entreprise, de l'élocution fait couple avec leur généralité indifférenciée.

Le nom de l'homme, le nom du Dieu. Les deux questions sont ordinairement séparées. Clivage pernicieux en ce qu'il occulte l'autre couple dans l'anthropique ou dans le théologique : que compte au premier chef la relation réciproque entre généralité et propriété qui, le long des générations, prend de très diverses figures.

Le monothéisme originel s'achève. Sûrs de leur Alliance, les Hébreux exposaient aux intempéries de l'Histoire le Nom propre qui [107] leur est... propre. Étrange décision, par la suite, de le renfermer dans la tradition des érudits et des scribes à laquelle l'accès est accordé parcimonieusement. Est-ce une décision ou un simple constat : que n'existe pas, et pour longtemps, de passage direct entre le fond des choses et le cours des choses ? La diaspora : l'Identité de Soi se dissimule quand la Constitution de Soi s'effectue tandis qu'elle était exposée tant que l'enjeu n'était que de réunir les conditions pour une future constitution. Tel fut le « particularisme » hébraïque puis ju-déen, d'être exclusif berger de l'Identité irrelative afin que, le long de leur constitution, les Identités qui y seront corrélées viendront se disposer en un champ disponible.

Posons que nom commun désigne d'une manière dissimulée l'Identité que le Nom propre manifeste. Dans le polythéisme, « révèle-moi le Nom de ton Dieu » signifie : « comment prends-tu place, externe ou interne, en regard de la structure du Panthéon ». Dans le monothéisme originel, on se donne d'abord une réalité théo-anthropique dissimulée : bien que nous soyons épandus dans la généralité du genre humain et de ses références, nous ne sommes pas dépourvus de sûrs repères. Là-dessus, la question porte sur la même réalité en tant qu'elle est manifeste. Le Nom propre - qui es-tu ? Quel est ton Dieu ? - explicite le nom commun : réponse qui s'ajuste à la question, solution qui s'ajuste au problème.

Il fut décrété que ce Livre sera inclus dans le canon biblique à l'exclusion de tel autre. Et si la raison nous en échappe, on tranche : celui-ci est, celui-là n'est pas inspiré. La raison est pourtant fort simple. A la dialectique du Propre et du commun se surajoute celle du manifeste et du dérobé.

Les protagonistes sont peu consistants, n'en sont pas encore à composer en eux, entre eux des instances hétérogènes. Le langage

alors est direct, faux ou vrai, désigne ou contredit le Soi. L'ultime référence affleure dans les débats quotidiens. Dans le Texte canonique, à partir du nom commun, il y a moyen de discerner où le Nom propre est affirmé, où il est nié.

Que le discours se subordonne ensuite à la première exigence de conforter la consistance des locuteurs, le jeu du manifeste et du dérobé se surajoute. Le sens manifeste est celui qui accompagne nos [108] protagonistes là où ils en sont, qui est pertinent dans les débats où ce n'est plus le Soi pur qui est en jeu mais sa façon de se concrétiser en des prises de position délibérées. Il n'est plus tant question d'être désigné exhaustivement par un Nom propre que de vérifier qu'il ne s'absente pas de la scène en laquelle chacun s'investit. En nos scènes et débats, la circulation des noms laisse à la porte la distinction du Propre et du commun comme précédemment la dialectique du Propre et du commun se déroulait sans que les scènes et débats aient pris du corps. Dans la « littérature apocryphe », ce sont des personnages denses qui expriment leurs inquiétudes mais il est difficile de les traduire en expression du Soi en tant que tel. À la question : qui parle ? est fournie une réponse en trompe-l'œil. Quand l'Identité de Qui parle s'explicite en des positions élaborées, sa parole, elle, cesse d'être explicite. Quand elle l'était (sur la scène hébraïque), la consistance des locuteurs n'était que virtuelle. Ou le Verbe s'évalue en termes de vrai et de faux ou il est repère pertinent ou évasif en de charnels débats. De là le jeu d'esquive entre ceux qui savent et ceux qui vivent. Le Propre qui filtre parcimonieusement dans la Vie (l'ésotérisme contraint et forcé) de ce qu'il ne peut être manifeste et la Vie en laquelle la pertinence « existentielle » éloigne l'urgence du dire vrai. C'est au langage qu'il revient d'assurer la circulation entre la Référence et le référencié, mais le voici distendu tantôt auprès de l'un, tantôt auprès de l'autre. Le Nom propre n'opère qu'en sous-main.

« Sheqer ! » Le mot revient répétitivement à Qumran. Nous croyons qu'il se traduit par « mensonge » plus que par « erreur », que c'est la fausseté de l'intention et du comportement qui est en jeu plus que la puissance d'illusion. L'idole selon les Hébreux consacre l'illusion, substitue au Nom propre des identifications fantasmagoriques. Le Mal, pour Qumran, consiste dans l'engagement à l'encontre de l'Identité

de Soi et non dans une errance entre les Identités manifeste et dissimulé. Pour le Judaïsme « classique » comme pour Qumran, la motivation est de devenir Juste, mais en des sens différents. La constitution de Soi, ici et là, a à se régler sur l'Identité, ce qui, pour le Judaïsme, se travaille dans le va-et-vient entre les Identités manifeste et dissimulé. La Loi se négocie entre instances, entre inflexions. La Règle tout nue, en regard, à Qumran qui n'est rigide que de par l'indifférence au *contenu* de l'Identité. Jamais le monothéisme ne fut plus près du monisme, peu soucieux des tensions entre les pôles [109] Yawhiste et Elohistes ! Neutralisation - là même où l'intention d'effectuer l'Alliance est paroxystique - de l'exacte dénomination des alliés. On peut imaginer que le Christianisme naissant ait médité l'impasse où des groupes comme ceux de Qumran se trouvaient et que l'accent mis sur le sentiment fait pièce à l'accent mis sur la volonté de se conformer à une Identité abstraite insouciant du jeu entre le propre et le commun.

En regard des langages rigoureux qui s'élaborent sur le cosmos, sur quelque supra-sensible, ou nous disposons des cohérences dogmatiques, ou nous recourons aux langages approximatifs que les poètes, les rêves et les symboles fournissent.

Un langage rigoureux s'élabore sur la façon dont nous nous adaptons à nos contextes, dont l'imagination joue figurativement avec nos vœux. Quant aux dimensions de Soi par lesquelles le contexte s'outrepasse, par lesquelles l'imaginaire se concrétise, elles restent dans la nébuleuse de la « fonction symbolique ».

Le reconnaître est lucidité, est « critique » des antiques assurances sur le nom de l'homme et le nom du Dieu en lesquelles, sans doute, on faisait l'économie de la distinction des dénominations propre et commune.

« Je suis une sphère auto-subsistante. Je m'isole de l'emmêlement avec les dieux et le cosmos. Je croirai donc que je porte en moi-même et ma substance et ma désignation, que l'être et le langage s'identifient dans l'invariance du Moi-sage indifférent à sa naissance et à sa mort ». Illusion ? - Étape requise avant de découvrir que le cosmos, nous portons le vœu de le dominer et de nous l'approprier, que « spirituels », nous sommes plus race divine que race cosmique. Adieux à l'an-

tique : il nous est promis de prendre forme sans référence aux Formes auxquelles s'identifier, sur lesquelles un langage rigoureux porterait. « Quel est ton nom ? » - Il éclata, hélas. Il est maintenant fixé par les places et fonctions que tu occupes dans le monde, d'une part ; se dit, d'autre part, dans la filiation super-cosmique qui te divinise. L'anthropos mélangé au Divin y trouve son Être, l'anthropos mélangé au cosmos confère à celui-ci son Être, et en un tel Dit de l'Être, comment distinguerait-on nom propre et nom commun ? Il n'est pas de langage rigoureux pour le supra-sensible de ce que le supra-sensible se représente sous une forme trop sensible, de ce que le sensible se représente sous une forme trop éthérée.

[110]

Suis-je une sphère auto-référenciée qui, par et dans l'amitié, construit une forme parfaite d'égoïsme ? Suis-je, à l'inverse, en proie à une extase qui me livre à cet Autre qui me confère mon être ? Il faut bien que je sois extatique pour échapper à l'enfermement cosmique mais il me faut bien un égoïsme seigneurial pour dominer la terre. Deux impropriétés ne font pas un nom propre.

Nous postulons cependant qu'avant d'entrer en cette féconde errance nous eûmes comme un lieu propre, qu'avant de nous découvrir anthropos intime au Dieu et Roi sur la terre nous nous fixions cette simple tâche de confirmer la dimension anthropique. Avant de connaître ce mélange en lequel on est auto-référencié et alter-référencié indistinctement, les simples alter- puis auto-références : d'abord le Soi peu consistant perdu dans l'Autre puis, l'Autre perdu de vue, le Soi qui s'acquiert en sa consistance propre - dans l'esquive de l'être et du langage. Je dis le Nom propre en lequel l'un est A l'autre mais celui qu'il désigne n'est pas encore, à proprement parler ; s'applique-t-il à devenir être que son rapport à l'Autre sort du langage et de l'expérience. Les Hébreux qui ne sont pas encore être vivent et disent le fait d'être référencié. Les Judéens, ensuite, devenant consistants écartent le Nom propre du commerce commun.

Ainsi s'entendrait-on sur la signification à attribuer à « Nom propre » qui n'est pas homogène aux nominations qui conviennent au cosmos. Dans le cosmos, des parties qui se trouvent assemblées, cela fait comme un tout qui est en interaction avec d'autres parties ou d'autres

tout. Qu'une entité existe (humaine ou divine), en revanche, cela ne coïncide pas avec l'assemblage des parties. « Dis-moi ton nom » : cela ne correspond ni à la loi qui préside à l'assemblage du « divers », ni ne révèle « l'essence » d'une entité, justement de ce que le lent et difficile assemblage est confronté à l'Unité qui lui est extérieure et que c'est en cette confrontation que l'exigence du Propre apparaît. Mon nom n'est ni en moi - égoïsme -, ni en toi - extase - ; ton nom n'est ni en toi ni en moi. Il est question d'une propriété des noms là où l'enjeu n'est ni toi ni moi mais notre vis-à-vis ; et il est bon que nous usions de noms communs puisque l'existence ne saurait se dérouler dans l'exclusif souci du vis-à-vis ; et il est bon que nous sachions opérer la traduction entre noms propre et commun si l'on attend que circulation s'opère entre les relations latérales et le vis-à-vis.

[111]

« Tu ne te feras pas d'images de dieux étrangers devant ma Face ». Est-ce à dire que lorsque les fausses imaginations qui produisent un Inconditionnel merveilleux seront dissipées un merveilleux de second ordre apparaîtra ? Quel discours, quelle émotion, quel événement attesteront qu'une bonté et une perfection hyperboliques font irruption dans l'expérience ? Y croire fait sortir de la condition anthropique. Quelque manifestation de l'originaire/ultime n'a prix, pour nous hommes, que dans la mesure où toutes les parties de l'expérience s'y rapportent et donc s'assemblent. Aussi bien, n'est-ce pas l'ultime excellence (« Face ») que l'on attend mais le vis-à-vis DE quelque irrelatif À nous-mêmes qui nous formons en des rapports utilitaires. Tristesse d'opposer la prudence en ces jeux de pertes et de gains et l'exigence de répondre à une Loi qui s'ouvre sur l'Inconditionnel ; allégresse d'un rapport réciproque de l'une à l'autre - bien que l'une et l'autre restent distinctes. « Quand tu rencontreras le nid d'oiseau, si tu prends l'oisillon, tu chasseras la mère », l'oisillon - qui est sphère d'utilité - et la mère qui n'est pas conditionnée par la croissance des oisillons. Tel est le Propre du nom propre qui est bi-face, qui ici évoque la réalité de ce qui, pour nous, est trop essentiel pour être manifestable pour nous qui, là, attendons quelque manifestation du sein des soucis utilitaires. Le nom propre bi-face, plus que le souci, moins que l'extase, qui atteste que l'on n'est pas enfermé dans le souci et que le lieu de l'ex-

tase impossible n'est pas illusoire. Telle est l'occultation du Propre : que la Raison matricielle (« la mère des oisillons ») s'absente de la communication commune où la raison utilitaire s'exerce. Le Nom propre à l'écart du nom commun.

On se donne comme origine (l'Exode) la plus capitale béance entre la fin de ce qui précède notre Histoire et le début de celle-ci. On se donne la béance entre l'impérialisme des noms communs érigés en noms sacrés et le lieu encore vide où Nom propre et noms communs auront à se conjuguer. Dis-moi Ton Nom ; - Je serai qui Je serai. La manifestation - comme juste langage matriciel - attend pour s'effectuer que ceux qui seront concernés s'élaborent. Un langage plein pour un être inchoatif encore peu rempli. Il fallut la considérable impasse d'avant notre Histoire pour que, centré sur l'exacte nomination, le goût d'une Histoire encore bien plus considérable s'éveille. Manifestation de... à... : DE ce qui reste à jamais hors de nos prises A qui s'élabore en ses dimensions simplement anthropiques, ni [112] divines, ni cosmiques. Sans doute, un anthropos immature se dit ses références en y emmêlant termes cosmiques et divins, ce qui mélange noms propre et communs (la « mère et les oisillons ») mais c'est sur notre assurance que le moderne surmonte cette immaturité que l'on attend le positionnement réciproque du propre et du commun après que, dans l'antique, l'on eut soin de les séparer, de garder, dans l'intimité, la spécificité du Propre.

Il est donc un faux Nom propre qui concentre en lui toutes les manifestations approximatives, qui résume l'ensemble des impropriétés. Le nom de mon pays convoque ses drames, ses hontes et ses gloires ; le nom de ma famille évoque son unité et sa diversité. Complaisance au soi-même approximatif qui prend place dans le concert de toutes complaisances à soi-même. Pour échapper à ce jeu d'ombre, ce recours existe de s'assurer sur le corps propre, sur l'heureuse coïncidence de nos histoires floues et de leur précise incarnation. La coïncidence de soi à soi autorise que moi et toi nous nous rencontrions dans l'exactitude et la plénitude, que la matière, d'opaque se rende transparente : vertu du silence qui éloigne Nom propre et nom commun...

Nos approximations causent nos mauvaises incarnations. Aussi bien, est-ce par la mise entre parenthèses de la Chair que le Nom propre se

découvre. Loin de rassembler en lui les complaisances à nos manifestations douteuses, il les interpelle et les aiguillonne jusqu'à ce qu'elles se hissent à leur exactitude encore inexistante. Le Nom exact de ce que je suis, de vrai, est le Nom de ce que je ne suis pas encore, en cette béance chaque jour recommencée entre l'enfermement du faux d'hier répudié et le parcours à venir qui nous modifiera. Ni consentement à ma condition, ni « négativité » productrice, ni arrachement, le Nom propre est l'exigence d'une prise de forme telle que la forme n'est ni immanente aux parties en voie de s'assembler ni dictat d'un Verbe qui impose son intelligibilité auto-subsistante, qui est INVITATION À COMPARAITRE. Tant que je suis vacillement de parties incomplètes et mal ajustées, je requiers les deux ancrages : d'être avec le Verbe et d'être avec la Chair dans l'attente aléatoire d'un Verbe qui soit Chair. Il fallut la traversée des millénaires pour qu'en un aujourd'hui nouveau nous nous identifions Être, intercalaires entre le Verbe et la Chair, entre le corps propre et le nom propre, que nous sachions rapporter les uns aux autres les [113] noms propres et communs, ceux-ci par lesquels nous nous repérons en nos incertains trajets, ceux-là grâce auxquels leurs tenants et aboutissants scintillent.

[115]

Les deux modèles de la religion (1988)

Chapitre V

Nos origines

[Retour à la table des matières](#)

Point n'était besoin d'un Champollion pour le Sanskrit, le Grec ou l'Hébreu. Cela fait-il sens, cette rupture bi-millénaire entre notre ère et les antiquités égyptiennes ? Sous la colère des Coptes, les derniers dépositaires de la sagesse hiéroglyphique disparaissent, sans trace orale. Hétérogénéité radicale entre cette interminable survivance du néolithique et la proclamation de la Nouvelle Alliance. Et c'est pourtant la même histoire d'amour qui se continue, en deux versions opposées. Nous questionnerons les Hébreux sur ce point précis : quelle est cette Forme médiane, révoltée contre l'Égypte, marginalisée par l'ère chrétienne qui pourtant fait transition entre l'une et l'autre ?

« Donnez-moi un levier et un point d'appui et je vous soulève le monde ». Le point d'appui de l'ère chrétienne : l'Incarnation d'un Dieu extra-mondain : ni les incarnations des dieux cosmiques, ni « l'escapisme », hors du monde vers la « patrie », l'ouverture d'un champ où des figures transactionnelles rapportent le monde à l'infini, incarnent l'infini dans l'historique. Des transactions en lesquelles l'anthropos combine en des proportions variées l'amour et la haine du monde, la passion et l'indifférence pour le Divin. Sous Pharaon, les vivants et les morts, les dieux et les hommes sont engloutis dans l'unique cosmos

essentiel bio-astral. Un universalisme « extensif » chrétien qui tend à se répandre sur toute la planète, un universalisme « intensif » en une Égypte impériale qui concentre en elle toute la substance du cosmos.

Là-dessus, au risque d'arbitraire, interprétons. L'ère chrétienne - celle des féconds mélanges. Quand l'anthropos tente de se définir selon ses dimensions propres, « l'ange et la bête », des « transcurrences » idéelles ou factuelles et puis des « profondeurs » grégaires ou inconscientes font irruption en force ; quand il tente de se replonger en une « réalité », un « Être » plus fondamentaux, c'est la [116] dimension des mélanges à l'échelle humaine qui y résiste. Des positions oscillantes entre les unifications et les « différences ».

À l'antipode des mélanges, le magma. Surplombé et fasciné par l'empereur-dieu, le pullulement égyptien est canalisé. Peu importe la spécificité des mots, des hommes et des dieux, compte la manière de les manipuler afin de perpétuer le règne de l'Un. Ce n'est pas la survie de l'âme post-mortem qui inquiète l'homme chrétien mais l'attestation qu'il peut produire et recevoir toujours plus, que le champ de nos potentialités est démesurés et inépuisable au sein même des repères existentiels maîtrisables. Le secret de la sagesse pharaonique : savoir survivre, comme les dieux, comme les formes sensibles. Peu importe QUI survit (le Moi malaxé aux autres, à la divinité, au fleuve, aux végétaux...), le désir (de vivre) et la loi (de survivre) sont indissociables dans la (non)identité du souverain absolu.

On aura remarqué combien ces interprétations sont tendancieuses, soutenues par l'intention de faire place à des Hébreux qui, par la bouche des Prophètes, donnent le meilleur exemple de l'auto-critique : l'Alliance qui se dénonce elle-même comme largement trahie - pain béni pour qui aime faire son auto-critique sur le dos des autres. On s'est représenté une version de Soi totalement intra-cosmique, une autre qui demanda un appui en un Divin extra-cosmique afin, ici et là, que l'Histoire humaine se révèle incommensurable aux histoires naturelles. De l'Alliance avec leur Dieu, les Hébreux auraient voulu un dévoilement de Soi (règle, sentiment et splendeur) sanctionné par l'habitation heureuse du cosmos (de la terre promise) par l'anthropos et gratifié par la présence du Dieu. Interprétons. « Dévoilement de Soi », au départ, c'est concept vide, façon de se tenir à l'écart tant du phénomène que

des options trans-phénoménales. Pour celles-ci est en jeu la « Révélation ». Des histoires d'hommes en situation, en regard, c'est le simple « phénomène ». Nous croyons que le concept d'Alliance en appelle à la réalisation de l'allié, que, entre l'enquête empirique et les a priori dogmatiques, l'Objet est à constituer et à déchiffrer. De cet Objet, peut-être ne s'en souciait-on pas dans l'Égypte antique. Le Lien d'amour des hommes, peut-être ne se différenciait pas des attirances universelles et des besoins de présence. Peut-être, dans l'ère chrétienne, le Lien d'amour et le processus de constitution mènent quelque jeu de cache-cache. Les traits spécifiques de l'Objet d'amour [117] sont brouillés tant qu'il n'est pas constitué ; la loi d'amour fournit des indications brouillées quant à la constitution de l'Objet. D'où l'enquête, entre un monde qui fait l'économie de l'Alliance et un autre qui s'assure de plain-pied sur la Nouvelle Alliance, sur la vision hébraïque de l'Alliance.

« L'âme est la forme du corps », d'un corps en sa dispersion et dont l'âme constitue l'unité ; une âme identique à elle-même, d'une même nature chez quiconque. Voici qui caractérise l'impasse de l'antique. Entre l'invariance de la forme et les formations versatiles de la matière, une incompatibilité que l'on imaginera éventuellement surmontée. « J'existe substance en me figurant l'incompatibilité surmontée ».

Que la Forme soit Une pour les Hébreux, on ne supposera pas que la « Révélation » en soit tombée directement du ciel. Cette unité est d'abord réaction contre l'un-magma égyptien, contre la représentation qui mélange le multiple de la « matière » avec l'unique geste de l'intégrer puissamment sous la prise impériale. Concevrait-on une invariance constitutive d'un Être, un jeu de formalités tel que, d'une poussière, un individu ou un groupe émergent comme entité proprement dite ? - L'idée en viendrait réactivement contre la représentation inverse d'un magma en lequel les termes restent indifférenciés, liés entre eux par les fascinations qui les tirent hors de leur subsistance.

Est-elle en un lieu intelligible extra-mondain cette Unité formelle que les Hébreux proclament ? Est-elle lisible dans la suite des événements qu'ils font et subissent ? Ils vivent l'impasse du monde antique : que la « matière » soit irréductible à la « forme ». Leurs institutions prennent forme et se défont. La « forme » se devine dans les suites temporelles qui l'affirment et la contredisent (la « forme » : « l'Alliance » maintenue et éludée). Les Hébreux : une identité en voie d'être dans leur consistance invisible mais qui en viendra à se défaire quant à leur consistance institutionnelle - une invariance spéculative mais qui se concrétise vaguement en une suite d'événements aléatoires - le projet de s'assembler autour d'un « autel de terre » mais qui ne s'effectue, en mineur, qu'en des rassemblements approximatifs autour d'un « autel de pierre ».

Arrive l'ère diasporique et chrétienne qui prend à bras le corps cette incompatibilité de la « forme » et de la « matière ». La « forme » se maintiendrait-elle, invariante et purement intelligible qu'elle resterait sans prise sur une expérience qui se déroule à même la terre. D'où ce nouveau monothéisme qui inverse les perspectives, qui suscite un sens différent au concept de « Révélation ». Choissant contre le maintien des formalités en leur invariance et leur déductibilité (au prix d'une ineffectivité terrestre) et pour l'inauguration d'une médiation effective entre « forme » et « matière » (au prix d'un obscurcissement de la spécificité de l'une et l'autre), la « nouvelle Alliance » eut ce mérite d'engager un processus au bout duquel le problème cessera d'être irrésoluble. Le temps n'y est plus le lieu où les maturations s'effectuent. Il est cette plage qui s'étend entre une plénitude inaugurale (l'irruption de la Gloire dans la condition terrestre) et une plénitude ultime qui résorbe le terrestre dans la Gloire.

Survivent parallèlement, dans le monde antique, l'infime corpus hébraïque, le colossal corpus égyptien. Cette survivance est à interroger. En quoi diffère-t-elle d'une invariance ?

Le point de départ est antérieur à la fameuse période axiale de K. Jaspers en laquelle les philosophes grecs, les Prophètes d'Israël, Zoroastre, Bouddha... se retrouvent. Période axiale ou nouvelle naissance ? Nous voulons voir en elle un négativisme, le non opposé à l'impératif d'inclure l'anthropos dans le cosmos (cf. Descartes : *ego sum, id est* : je ne suis pas corps parmi les corps). La nouvelle naissance de l'anthropos : je ne suis pas défini par mon emmêlement aux formes cosmiques, j'opère donc une rupture radicale avec les plus anciennes traditions. L'ancienne et la nouvelle naissances ont donc partie liée avec des formes d'invariance, celle de persévérer en ces immémoriales traditions, celle d'intensifier l'émergence de la nouvelle autonomie. Ici et là, l'instance d'évoluer est inessentielle, aussi inessentielle que chez les peuples sans écriture. Échappant aux déluges, les formes cosmiques ne sont-elles pas immuables ? Quant au Non opposé à ce qui est décrété archaïque, il se répète et s'approfondit nonobstant la continuation du cours des choses ; refus de l'individu de se perdre dans le collectif, refus que les certitudes évidentes des réformateurs se perdent en quelque syncrétisme, refus que le Pouvoir chez les hommes se résorbe dans les puissances et lois dont les rois et les prêtres n'étaient que les interprètes. L'ancienne naissance : un acquiescement perpétué au fantastique primordial en ses régularités souveraines. La nouvelle naissance : une dénégation qui se renforce par la position des régularités que nous-mêmes instituons. Deux principes antagonistes et incompatibles.

Nous interprétons donc : la survie des Hébreux consiste à se maintenir Soit le long de cette capitale inversion. Tout le paysage s'inverse, toutes les pièces du jeu humain changent de forme, de place et de fonction. Resterait-il un résidu invariant le long du grand chamboulement, ce serait le Soit fixé par sa relation d'Alliance, l'amour inextinguible qui s'ancre en son invariance du fait même que nos évolutions sont radicales, se refroidirait si elles ne l'étaient pas suffisamment. La survie égyptienne : contre le changement. La Loi hébraïque : radicaliser le renversement, ce qui est transgressé (Veau d'Or) quand on

renverse le renversement et le ramène à l'archaïque ; le Veau ramené à la Vache sacrée.

[119]

L'ancienne naissance se perpétue par la fascination qui trace des lignes de convergence de chaque point du magma vers l'Objet adoré. Fascination car l'Objet est tout autre. Il recueille en lui tous pouvoirs et séductions pour nous-mêmes transis en notre débilité. Nous nous fabriquons une idole : par la synergie de nos débilités, nous élaborons une demeure aussi considérable que l'est le maître fantastique. L'indifférence, l'assèchement du Lien d'amour constate que l'Autre se caractérise par les mêmes positivités et les mêmes défaillances que nous-mêmes. Utilisons-nous mutuellement : religion utilitaire. Entre l'adoration et l'indifférence, le Lien d'Alliance est décelement (déceler également) des virtualités. Les positivités que l'Autre me fournit, je les recelais en creux et en attente en moi-même. Quant à mes positivités propres, elles valent en ce que ce sont celles-ci précisément que l'Autre attendait. Le hiatus entre l'actuel et le virtuel se réduit. « J'ai fait sortir vos pères d'Égypte » transmet le Prophète. Notre actualité porte plus qu'elle-même. Ce qui signifie : quand les virtualités seront réalisées, Je ferai sortir vos fils des terres étrangères. Une structure invariante ou évolutive, l'Alliance hébraïque ? - L'identité entre : survivre au vieillissement des choses et des civilisations et se projeter au devant de plus considérables naissances. Le cosmos possède ses structures, objets de nos investigations (à tort ou à raison les Hébreux s'en désintéressent) ; l'invariance de Soi est réglage eu égard aux évolutions qui dérèglent les systèmes périmés, inscription d'un principe de genèse dans les formes actuelles.

L'incipit du Livre d'Esther : « constituez-vous vous-mêmes par la libre participation au vaste festin des nourritures terrestres ». « L'homme » définitivement né dans le désajustement de la liberté et de la règle, des jeux et de la Loi. Et l'on aura à se souvenir de temps antérieurs pour interroger : en quoi la méditation d'une bonne naissance est boussole pour le devenir de qui naquit - en contraste avec la naissance avortée de qui ne naquit que pour périr. De celle-ci, la coupure entre la genèse inaugurale

et la survivance qui s'en suit : les deux lois hétérogènes de la genèse antérieure qui s'oublie et de la survivance en laquelle le vivant apprend à prévaloir sur son milieu, de celle-là la Loi unique de se maintenir « à l'état naissant » au cœur de la survivance. De celle-ci - l'Égypte pharaonique - l'inscription de *notre* vie dans les schèmes de la vie biologique, de *notre* ordre dans celui des bits et des particules ; de celle-là - les Hébreux - la quête de la meilleure inscription possible de nos virtualités dans le meilleur traitement possible de la conjoncture actuelle, i.e. la juste application de la Loi.

Priorité, disait-on jadis, de la nature naturante eu égard à la nature naturée, ce qui [120] se traduirait : priorité au geste de conserver le révolutionnant sur celui de conserver le révolutionné. Pharaon qui conserve le bénéfice de la révolution néolithique, les Hébreux qui préparent à notre bénéfice la survivance (ju-déenne) à Assuérus. De sorte que cette nouvelle naissance (qui dure de la sortie d'Égypte à celle hors de la Mésopotamie) embraye sur l'ancienne naissance de la civilisation égyptienne. Oui, définitivement oui au bon fonctionnement planétaire et à son prolongement mythique du côté des dieux visibles-invisibles, non à l'hypothèse de virtualités insoupçonnables quant à la Relation entre l'homme et le Dieu (quant à la prise en charge autonome du cosmos) en celle-ci, oui au Nom à venir (« Je serai qui Je serai »), non au conservatisme de l'anonymat en celle-là.

Soutiendrait-on ensuite, en un historicisme douteux, que la Loi des Hébreux s'épanouit à partir d'un noyau initial comme le corps biologique se développe ? Plus qu'un noyau : une invariance radicale, plus qu'un développement : un exhaustif retournement. Qu'est-ce qui est invariant ? - La Loi d'opérer l'exhaustif retournement. Par quoi a-t-on garantie que celui-ci est effectif et productif ? - Par sa conformité à l'invariance. Modèle pharamineux tel qu'il ne s'en retrouvera point par la suite ! La Loi de la nouvelle naissance s'occultera une fois que nous serons nés. La parfaite régulation s'éclipsera quand les « sujets » libres émergeront. Et l'on en appellera à une ultérieure « sortie d'Égypte »,

prévalence définitivement acquise de la nouvelle naissance sur l'ancienne.

On soutiendrait, en un mauvais historicisme, que le petit corpus hébraïque se développa pendant que le gros corpus égyptien stagnait. Mais l'enjeu justement était de ne sopasso constituer un corpus (un peuple élu qui étendra ensuite à tous l'élection ...) ; car c'est par la convergence de mille regards fascinés sur l'Objet centralisateur qu'un corpus se soutient. Champ formel de la nouvelle naissance, les Hébreux s'élaborent sur un bi-centrisme, sur telle bi-polarité. La Relation (d'Alliance) rejaillit sur les deux termes reliés - lesquels sont tels que la Relation en découle. Naître : que les virtualités s'actualisent, que l'actuel en appelle au virtuel ; et quand le processus formellement s'achève, la reine Esther possède de quoi relancer le remplissement matériel de ce champ : la visée de l'accolade de la liberté et de la Loi pour qu'après exils et retours un corps propre enfin se trouve constitué. Tandis que le corps biologique va de la naissance au vieillissement, il est question pour nous d'obtenir de notre maturité qu'elle fasse définitivement prévaloir la nouvelle naissance sur l'ancienne, l'aleph beth sur les hiéroglyphes.

Un coup de génie fut sans doute requis pour que l'on comprenne l'évolution d'un système mécanique ou la loi d'une suite numérique. Il reste qu'en ceux-ci la régularité n'innove pas. Une régularité, sans doute, charpente une symphonie. Il reste qu'elle procède d'une génialité imprévisible. « Voici les engendremens d'Adam » ... Est-elle régularité répétitive ou jaillissement à chaque fois nouveau la loi de nos genèses, la logique de nos naissances ? Considérant « l'histoire » des Hébreux, j'en discerne la logique (la Loi maintenue et transgressée). Est-ce que, pour autant, notre aleph beth épuise la plénitude du Nom référentiel ? Est-ce que, du Tétragramme explicite, une Loi se déduit, mesurée déterminée, qui mesure et détermine ? Oui et non. En ses multiples déterminations, la genèse déroule ses anneaux - ce qui se vit et se comprend : Révélation de l'Un du multiple. « Voici les engendremens d'Adam »... : l'unicité d'Adam et Eve, du

principe de genèse, l'unicité de la toute [121] liberté et de la toute Loi, ce n'est pas en un credo qui a absurdum que je la pose mais en quelque au-delà du credo et de la logique... Le Nom référentiel des Hébreux n'est pas un ineffable.

Le corps des fonctionnaires (tel que Hegel par exemple le figure) est-il l'Incarnation de l'amour ? Service du « bien commun » incarné dans le « bien public » ? Permettons-nous l'anachronisme. Fascinée par le Pouvoir absolu, c'est une caste de fonctionnaires qui incarne le principe pharaonique. L'amour sans la liberté. Nous voulons donc le contraire : l'amour dans la liberté et soupçonnons Moïse de substituer le joug du dieu terrible à celui des divinités fascinantes. Nous savons pourtant bien la figure de l'affect libéré. Aux frontières de l'empire circulent les bandes en leurs Liens informels, bandes accordées ou concurrentes. La spontanéité de l'affect oscille entre le joug des petits chefs et l'insurrection permanente. Les esclaves hébreux échappés d'Égypte adopteront-ils le schème cananéen ?

Il faut s'entendre sur le monothéisme. Rien n'est encore clair quand on a posé : « l'Un du multiple ». À côté de la structure trifonctionnelle des Indo-Européens (l'Un comme multiple), concevons-nous l'Un sous la forme de ce triangle, lisible dans l'hébraïsme : les fonctions prophétique, royale et sacerdotale ? Le palais royal pour les descendants de David, avec le Temple réservé aux fils d'Aaron sous le contrôle des écoles de prophètes qui transmettent les écrits et l'oralité ? S'il en était ainsi, il faudrait interpréter l'hébraïsme comme une progression historique dans le sens d'un centralisme. À quoi, d'autres opposeraient : c'est dans l'autonomie de tous les autochtones, chaque « tribu » indépendante, chaque village autoréférence (avec ses lieux de culte et sa prospérité locale) que réside l'essence de l'hébraïsme. On retomberait ainsi dans l'antinomie de l'empire et de la bande qui se justifient l'un par l'autre. Il faut de l'empire pour échapper à l'insignifiance, à l'arbitraire de mille petits jous en débat avec les révoltes protéiformes. Il faut la bande pour que l'Autre soit précisément celui-ci qui est familier, pour personnaliser sympathies et antipathies.

On échoue donc à concevoir le monothéisme parce qu'on le rapporte à une entité. Que celle-ci soit individuelle ou collective, son unité in-

trinsèque chasse le multiple. Le Souci libertaire du multiple, en revanche, vide l'Un de son contenu. Soutenons que ce qui est [122] proposé aux Hébreux, c'est justement de n'être pas une entité. Il est, à Jérusalem, une Maison qui, tel un microcosme, résume tout le réel. Pour chaque villageois, sa propre maison est l'ancrage essentiel. Ce qui se contredit. D'où cette version de la « normalité » : mon « essence » est de me rapporter à ma maison particulière ET à la Maison fondamentale, ni errant, ni sédentaire, dans la circulation entre les deux. Autonome, je décide souverainement de mon orientation et de mes choix ; je souhaite la synergie opérée par un seul centre de décision. Ma souveraineté réelle est donc la circulation entre les deux pôles. Chacun a compris en son for intérieur ; un Discours d'un seul émetteur énonce ce que nous avons tous compris. Tant que le for intérieur s'abdique ou se pose en s'opposant, la compréhension est manquée. La position d'une entité censure le fait que, dans la normalité, je suis intercalaire. Le Prophète envisage tous les peuples avoisinants mais bien sûr concentre son attention sur les siens, ce qui est bien le contraire de la corrélation entre une politique intérieure et une politique extérieure. Les siens, cela doit être l'unité virtuelle des autres, de ces autres qui, de par leur multiplicité fournissent un contenu qui diversifie l'unité des siens. Une entité particulière (où l'histoire du Salut se joue !) parmi d'autres ? - Tout au contraire, le souci de Soi comme d'un intervalle entre les quasi-entités « païennes » : un Soi qui est appelé justement à ne pas être une quasi-entité. Le monothéisme, en conclusion, est conjonction des deux intervalles. Le Soi particulier est, d'une part, l'intervalle où une circulation s'instaure entre deux pôles (entre la structure centraliste et les vérités locales), l'intervalle, d'autre part, entre sa propre particularité et celle des autres.

Les Hébreux étaient-ils donc « normaux » ? Un affect qui garde sa juste tension à l'encontre de la fascination et du recroquevillement sur soi ? Aussi justement marqué qu'il puisse être, un intervalle a à être rempli, adéquatement, la bi-polarité en appelle au remplissement du champ bi-polaire. Il nous reste les Livres bibliques qui disent les limites du champ et indiquent comment il fut peu rempli. Les Hébreux valent par leur descendance (l'aptitude à combler la distance entre les Livres et la vie) : position d'une normalité théorique pour des protago-

nistes qui, quand ils se mettront à exister réellement, existeront normalement, ni en un centralisme, ni en bandes.

Dieu existe, je (ne) l'ai (pas) rencontré. Je l'ai, hélas, trop et pas assez rencontré. [123] On douterait que la religion aurait pu se soutenir si musique, architecture, peinture... n'avaient engagé à de trop sensibles rencontres que compensaient, dans l'idéologie, des absences trop abstraites. Caractère indécidable des expériences spirituelles dans le va-et-vient de trop et de pas assez de rencontre : tel remplissement de l'espace-temps plutôt que son allègement, telle formation idéologique plutôt qu'en un langage propre un Dit de l'Identité. Expériences pures ou impures ? - Indécidable.

Aussi bien quête-t-on le pur en maintenant l'expérience à distance (les conditions a priori de l'expérience ...) - jusqu'à ne plus savoir quoi précisément est pur. Que sont - plutôt que les formes du contenu - ces formalités sans contenu ? Qu'est donc - plutôt que l'invisibilité de ce visible - cet invisible qui double le visible ? Dès que je suis constitué, le pur à l'impur se mélange. D'où le recours : le pur dissociable de l'impur juste avant que nous ne soyons constitués « sujets », quand nous étions « à l'état naissant ». D'où cette utopie : qu'à l'acmé de la constitution, la pré-expérience originelle (dans l'intervalle du né et de l'inné) soit ressaisie. Il faut traiter avec notre naturalité. Il faut également se ressaisir Soi. Quelle pernicieuse hâte mélange ces deux instances en un artificieux (« et le serpent était le plus nu des animaux » ...) qui, par effet de retour, foment la nostalgie de la pureté perdue (le Contrat social fomenté par le machiavélisme) ?

C'est l'organisation de la sphère du Pouvoir que cette pernicieuse hâte d'abord instaure. Le Lien social « déchu » en une régulation externe. Explicitement la puissance fait la Loi - et les prestiges en sous-main la renforcent. Pile contre face : le prêtre s'assure sur le prestige de la Divinité que la puissance en sous-main renforce - le Lien en une régulation interne. (Pile et

face, le retournement hégélien du subjectif en « Esprit objectif »).

Est-ce donc déchéance s'il y eut à Jérusalem, pour les Hébreux, Temple et palais royal comme partout alentour ? Tel serait le cas si idéologies royale et sacerdotale se juxtaposaient. L'impur. Les scribes et Prophètes actualisent le mosaïsme : l'Idée que le Lien (d'Alliance) effectuera socialisation et individuation, l'une par l'autre. De l'Adam avant qu'il ne mange de l'arbre de la connaissance du bon au mauvais mélangé, ce n'est autre que la constitution de Soi qui mord sur les sphères des puissances et prestiges. Le pur. Dieu existe, les Hébreux l'ont rencontré. Ils l'ont rencontré en situation où Il était susceptible de « détourner Sa Face », où le tout à fait pur (prêtre et roi explicitations jumelées du Sens de Moïse) était en ardent débat avec le presque total égarement, avec le presque (« 49 sur 50 ») tout à fait impur (la compulsion externe d'un souverain prestigieux juxtaposée à la compulsion interne d'un sacerdoce fusionnel).

L'injonction de Moïse : que l'Être-avec (allié) se dévoile et se constitue. En nos pernicieuses hâtes nous expérimentons l'opposition qui prime sur l'adhésion dans le Politique et l'adhérence qui prime sur l'oppositionnel dans le Religieux. Intercalaire entre l'un et l'autre, l'Être-avec fait grossir la part du réel et du rationnel en tous lieux et temps - les Hébreux en firent voir le schème : l'irréalité et l'irrationalité de l'artificieux (de l'idole). Expliquez-moi comment le système du Pouvoir fonctionne, comment les individus sont puissamment agis et soudés par leurs fascinations. Me tenez-vous vous ainsi discours scientifique ? - Indécidable. Si la réalité et sa logique sont intercalaires, en ce Lien (l'invisible du visible, la forme du contenu) affirmé et [124] nié dans la pratique ordinaire, vous vous maintenez en ce mélange de description et de cohérence, d'imagination et d'« idéologie » qui répond à la nature de son objet, au Soi mélangé à l'artificieux. Reconnait-on dans le prisme de nos expériences dramatiques, sereines, extatiques, résignées, révoltées,

belliqueuses, iréniques... une expérience « ontologique » ? Reconnaître dans l'expérience hébraïque celle (l'avancée de l'Être avec réel) qui est totalement heureuse sodansso l'amertume qui la contredit...

La société hébraïque s'enraye (schisme des deux royaumes). Les idoles s'avèrent inexpugnables. L'amertume prévaut. Alors, par-delà les rois oints défailants les Prophètes mettent en avant le roi oint ultime, messianique, qui conformera la sphère du Pouvoir à l'Idée d'une socialité enfin réelle. Où s'est-elle égarée, par la suite, cette socialité pure ? Est-elle au terme d'un progrès ou dans le modèle idéal qui contraste avec nos lieux impurs : contraste de la socialité pure et des sociétés empiriques ? Elle n'a jamais quitté nos socialités insociables, s'y love comme ce que les socialités artificieuses contredisent. L'Idée se love dans l'expérience, violente et injuste, comme pièce manquante et comme désaveu. Nous n'attendons pas que l'utopie sourde des abîmes où descende des cieux. Elle s'est déchiffrée en nos sociétés désajustées. Est-elle en voie de se déchiffrer en d'infimes ajustements nouveaux ? La socialité pure comme différentielle dans les sociétés empiriques mutantes, le monothéisme comme différentielle dans le crépuscule des idoles.

David et Goliath, Samson et Dalilah, Esther et Assuérus... Que se passera-t-il, comment, vers quelle issue ? Au fond, est-ce très différent avec Homère ? Est-ce la moralité qui fait la différence ?

Ulysse, les rois et reines décident. Les dieux décident de leur côté. Les décisions se renvoient la balle sur la vaste scène du monde, les forces s'équilibrent, les passions se heurtent, les discours s'échangent... Le paysage planétaire est occupé par des figures anthropomorphes enfin dominantes. Un maître du jeu (Zeus ou le destin) unifie-t-il les faits et significations ? - Le point important est que les formes humaines et les formes cosmiques fassent un unique réseau qui est factuel et significatif.

Sur la scène biblique, des débats sanglants. À leur antipode, les dispositions merveilleuses, adorables, géniales, émouvantes... du côté

de l'unique Divinité. Comparé au tissu du récit homérique, le récit biblique se situe en une colossale béance, non entre des affections naturelles et une réquisition par l'anti-nature mais entre les rudes épisodes en lesquelles nous sommes impliqués et l'idée d'une perfection du Protagoniste essentiel et à laquelle les autres protagonistes participeraient. Le respect et la familiarité par lesquels le Grec [125] traite ses dieux accompagne des rapports d'extériorité entre les protagonistes du jeu social, entre l'homme, le monde et la divinité : délimitation des statuts. Nous ne croyons pas que, en pénétrant dans l'univers monothéiste, ce soient alors les crainte et tremblement, les adorations extatiques qui prévalent mais bien]'urgence à résoudre tel problème. Entre le contenu matériel du récit (qui n'est sans doute ni mythique ni historique), âpre, souvent inquiétant et ce qu'il y aurait de profondément heureux et rassurant à se fier à d'admirables protagonistes, il n'y a pas contradiction mais fantastique éloignement. Des anges, tel Hermès, franchiraient-ils la distance ?

Dans la Bible comme chez Homère, le monde comme tel en ses aspects concrets est là ni mythifié par les cosmogonies, ni éludé par une théologie, bien plus vaste et diversifié chez Homère, plus intégré aux inquiétudes humaines dans la Bible. Un tel monde, on ne le retrouvera plus par la suite. Il sera domestiqué, cadastré, expliqué ; et par monde, il faut entendre autant le paysage intérieur des individus et des groupes que l'espace en lequel ils évoluent. Du côté des Hébreux, tout se passe comme si, hors des très complexes artifices égyptiens, se redécouvrit le monde sauvage à l'état pur, déshabillé des abords mythiques et rituels. En ceci, la Bible ne trompe pas. Sans préjuger qu'il soit bon ou mauvais, sans le résorber en des algorithmes, des calculs, des symboliques véhicules d'émotion, le monde sauvage, en nous, autour de nous ne s'élude pas.

L'empereur dieu archaïque l'avait arraisonné. Il suffit qu'on le conteste pour que le problème essentiel se pose. Quel est le bon Maître qui colmaterait la sauvagerie du monde ? Il suffit que l'on récuse l'inessentiel rapport maître esclave (attribué à tort ou à raison à l'Égypte) pour découvrir l'essentiel : la question, non de la bonne (ou mauvaise) maîtrise mais du joint entre le bon protagoniste et son éventuelle maîtrise ; car si le protagoniste est bon et puissant, pour-

quoi ne maîtrise-t-il pas la sauvagerie ? Et, s'il est impliqué dans la sauvagerie, rien n'autorise à le dire bon et puissant.

« Je suis maître de moi comme de l'univers » : fantasme romain. Les Hébreux butent sur l'unique question de la maîtrise, non celle du Dieu, non celle de l'homme mais celle d'une conjonction humano-divine. La question ne se pose pas pour Homère. Des chefs et des dieux se partagent des maîtrises compensées. Elle ne se poserait pas [126] non plus si l'on secondarise le monde : la conjonction vrai homme vrai Dieu va de soi dans le spirituel. Si c'est toute l'ampleur de la condition terrestre qui est en jeu, on vise cette cible de la maîtrise conjointe - les Hébreux la frôlent sans l'atteindre.

Les récits bibliques ne sont pas immédiatement intelligibles et on leur attribue sens à la mesure de notre exubérance. Ils sont fort clairs si l'on détient le code - paradoxal -, à savoir l'identité de la relation logique et du Lien d'amour, ni une raison qui soigne les passions, ni un mécanisme passionnel qui fait déraisonner, ni une Passion plus vraie que toutes raisons. Un récit biblique fut écrit pour attester que les protagonistes puisent (ou refusent de puiser) dans l'unique champ de la formidable et adorable splendeur. Les séquences du récit, leurs choix en découlent. En ce sens, le récit est l'application, en telle contingence, d'une certitude spéculative et amoureuse. En sens opposé, il est question de s'orienter dans le labyrinthe de la condition terrestre, en cette contingence spéciale : l'affrontement du monde sauvage. Ce qui est aporétique pour l'homme hébraïque ne l'est nullement pour le rédacteur biblique qui s'assure sur l'identité, en principe, des deux pôles. La splendide et adorable Unité du côté de l'Actant, les tourments qu'impose l'Unité de la condition terrestre sont deux aspects du Même. Le dualisme perse est sans objet. Il ne manque que la jointure pour raccorder les deux aspects : la bonne maîtrise.

C'est ce qui confère à la « Justice » des textes bibliques sa tonalité si particulière : une Justice qui ni n'est l'apanage du roi sacré, ni ne s'inspire de l'ordre cosmique, ni ne contraste avec la charité, ni n'est au principe des codes civils. Entre la densité ontologique tétragrammatiquement énoncée et l'insistance du monde sauvage, la Justice est la jointure par laquelle l'Un et l'unification enfin iraient de pair. Est-il abstrait le Maître impossible qui arraisonnerait le monde sauvage (le

Maître de Justice) ? Est-il concret (descendant des Moabites du côté maternel, né d'une fille à peine sortie de l'adolescence ...) ? Il se trouve sur la ligne de fuite des assemblages individuels et sociaux. Usons d'une parabole. En un examen universitaire, la consolidation des connaissances acquises se vérifie. En un concours de haut niveau on questionne : les connaissances acquises s'ouvrent-elles effectivement sur le réel savoir d'où les connaissances inculquées procèdent ? Au sujet de l'homme hébraïque, on ne concevra pas une [127] Loi morale qui fournit matière à un examen (de conscience). Des régulations lui sont inculquées pour traiter avec le monde sauvage, qui consonnent mal avec la sublimité de son Dieu. La « Justice » est au faîte, un tout petit peu trop haute pour être réellement à notre portée, problème un tout petit peu trop difficile pour être résolu. Vérité des commencements. Ce n'est pas un « idéal » qui contraste avec la trivialité du fait. Ce n'est pas un montage artificiel qui substitue les contraintes d'un code aux régulations et dérégulations du primitivisme. C'est cette position à la lisière de la vérité de Soi où il manque un tout petit peu d'aptitudes pour la rejoindre. Car au fond, le monde sauvage n'est pas mauvais. Il y manque l'impulsion qui désenclaverait ses minis excellences entravées. Car au fond, le sublime n'est pas faux (illusion des sublimations russées). Il y manque l'entrelacs avec les nécessités adaptatives. Nos organisations sont trop restrictives. Homère offre la compensation d'un déploiement de l'imaginaire. Sous les couleurs de la condition terrestre, il suggère que le Soi l'outrepasse considérablement. De Samuel, Jessé, David, Salomon... nous apprenons l'Ordre de Soi impossible à effectuer exhaustivement par l'homme antique, mais c'est bien aussi à l'imagination qu'il reviendra de produire les médiations qui le rendent existant. Les dieux d'Homère se rencontrent dans l'ailleurs. Ainsi conforté, on revient, ici, à des procédures de bon sens. Il s'en fallait de peu que ici David rencontre son Dieu, que le « royaume des cieux » et la royauté de David, conjoints, fassent l'impossible maîtrise « juste ».

Était-il, Abraham, sur le point d'être initié à la Pensée du Maître suprême quand il comprit que le Fils (Isaac) devait être l'offrande par excellence ? Il annule ses marges de choix, se fait tout obéissance. Retrouve-t-il sa liberté quand, ensuite, il

dépouille le bélier à la place de son fils ? - Nullement. Il se plie aux nécessités du *Geste*. A la source de la *Pensée* comme en cette effectuation gestuelle qui réduit la résistance animalière, du côté des hauteurs comme du côté des profondeurs il n'est question que de suivre les linéaments de circuits pré-déterminés. Et pourtant, c'est bien de l'invention de *Soi* qu'il s'agit. Du côté des hauteurs comme du côté des profondeurs, il ne peut être question que de découvrir du déjà là. L'invention, elle, sera de tisser réseau entre les hauteurs pensées et les profondeurs agies. La justice requerra l'invention libre du juste assemblage, quelque part entre les deux justesses. Du côté de l'animal, le monde est trop sauvage pour se plier à l'exigence de justice. L'assemblage de *Soi* est le plus souvent trop fragile pour que la justice triomphe. Un tout petit peu hors de notre portée, la justice clignote sur le mont Moriah. Ceci du côté des Hébreux.

[128]

L'Antiquité, en Occident, nous offre l'invention républicaine. Nous en récusons sa version de la justice. Les castes sacerdotales font survivre les antiques lois. Les artisans obéissent aux lois de l'objet. Entre les deux dimensions, le peuple assemblé délibère les lois qui lui conviennent et l'on craindrait que l'invention s'enlise dans le conformisme, que la vie publique soit plus livrée aux pouvoirs des prudentes estimations qu'aux pouvoirs de l'imagination.

Sur les franges de la vie publique se profilent les ennemis, se profilent les dieux. N'est-ce point là que, dans l'Antiquité occidentale, les pouvoirs de l'imagination se donnent libre cours ? Inventer les supplications aux dieux inventés, inventer les tactiques guerrières qui, les unes et les autres, seront les plus efficaces... ; soit l'antipode de la tradition d'Abraham. Que celui-ci, sur le mont Moriah manie le couteau ou écoute la Voix, il n'invente rien. Paradoxale, l'expression « religion abrahamique » ! Une religion qui invente des arrière mondes, qui mêle de l'invisi-

ble aux visibilités sacrées, n'est-ce point précisément ce à quoi Abraham renonce quand il redescend avec le fils du mont Moriah ? Le Geste (de dépouiller le bélier) est bien concret, effectuée dans le visible la relation à l'invisible. Au sujet du monde visible, l'obédience à la Voix lui révèle J'exigence invisible. Sa descendance - qui se souviendra de cette scène, de cette mise en présence paroxystique du père et du fils - s'ensuivra, dans le visible, ce qui, d'une manière encore invisible, s'inventera génération après génération : cet Ensemble de gens sollicité par l'impératif de justice.

Génération après génération ce travail se poursuit de « dépouiller le bélier », de surmonter la résistance du monde sauvage - l'interminable mise en œuvre de la Loi. Travail de Sisyphe ? - Travail en tout cas efficace car le monde sauvage n'est pas ennemi irréductible, recèle une amitié occulte et entravée. Il reste qu'il ne revient pas au même de le travailler et de l'arraisonner. Il se laisse modifier (réformisme) par le long travail - persiste en son étrangeté constitutive. Les profondeurs restent insondables tant que l'assemblage de Soi manque de sa consistance propre. La venue du « Maître de justice » par lequel notre Ensemble arraisonne l'étrangeté est différée. Un long temps sépare le rassemblement des gens qui s'opère avec Jessé du jugement de Salomon qui réduira le coefficient de prostitution de la vie urbaine. Obéissons au Maître... au Maître qui n'est pas encore. Sommes-nous, pour l'heure, dans l'alternative du Maître bon et impuissant et du Maître tout-puissant malintentionné ? - Plutôt dans le balancement entre le Maître virtuel trop peu actualisé encore et le pré-Maître dont l'actualité va s'enrichissant de ses virtualités - en des arraisonnements restreints du monde sauvage.

Mais il faut choisir. Les prémices du « Maître de justice » ou les séquelles du despote - du despote qui sait, qui veut, qui peut l'arraisonnement optimal, qui subordonne notre assemblage aux nécessités de la puissance, qui la falsifiant, coopère avec la sauvagerie du monde - le despote qui, en son extraordinaire effica-

cité est une irréalité. De sorte que l'alternative se perpétue entre les cours de justice factice du despote irréel et la justice réelle du Maître de justice différé.

L'identification de Soi par les ancêtres est contestable. Que l'on se soit préalablement identifié, les ancêtres seront donnés de surcroît, [129] assurance que l'on n'est ni bâtard ni orphelin. Il nous faut, un temps, jeter un regard critique sur la question controversée : les Hébreux sont-ils les ancêtres de tout homme civilisé bien né plutôt qu'une référence pour qui est *reborn*, plutôt qu'un repoussoir ? Que vaut cette contestation de l'hébraïsme que produit la culture germanique qui contraste avec la position d'une filiation en terres anglo-saxonnes (aller vers le Nouveau Monde comme vers Terre promise) ? Comment interpréter cette fantastique histoire d'amour et de haine prolongée jusqu'à nos jours alors que les Hébreux eux-mêmes n'étaient ni plus aimés, ni plus haïs que n'importe quel peuple ? Comment se connecte-t-elle avec la question d'une Loi du Soi autonome eu égard aux lois sociales et psychologiques et que justement l'on conteste en la présentant comme des variations de celles-ci mais sans savoir les corrélations entre les logiques du social et les « mondes intérieurs » ?

Distinguons la Loi elle-même de son usage, bon et mauvais. Nous sommes en un état pathologique. Nous nous faisons une loi de recourir aux médications. Le gouvernement des juges est médication pour une généralisation de l'escroquerie, le commissaire du peuple pour l'évanescence du peuple, la règle d'un laïcisme absolu pour l'irrépressible tentation religieuse... La médication est aimée et haïe ; entre elle et le fonctionnement pathologique un équilibre se prolonge. Le mauvais usage de la Loi : de prolonger la survie, d'interdire la glorification de la vie. S'étonnerait-on, dès lors, que, de la Loi des Hébreux, on ait fait un usage réactionnaire ?

On la présente comme l'effectuation d'un Lien entre l'anthropique et le théologique - ce qui rend sa signification indécidable. Faisons le détour de la considérer comme rapport entre l'anthropique et le cosmique, au lieu même où Hegel discernait la naissance de la conscience malheureuse. Malaise dans la pré-civilisation : si l'Hébreu renonce aux

cosmogonies, s'il prend pour acquise son ignorance des puissances barbares qui investissent de l'extérieur et de l'intérieur, c'est un pari osé que de ne s'assurer que sur la seule Loi. On ne peut savoir comment et quand elle prévaut sur l'inquiétante étrangeté qui émane du cosmos. Job, à la fin, se tait. Il n'aura pas compris. On ne voit ni conscience malheureuse, ni défi au monde naturel mais un affect bi-face : l'intense jubilation d'être *dans* l'Alliance et le malaise d'être on ne sait où dans les légalités et puissances d'un univers que l'Égyptien, lui, apprivoise en sa grande enclave magique.

[130]

La protestation païenne contre l'hébraïsme se comprend. Elle se fait l'autre Loi de s'accorder avec la condition terrestre, d'inverser en bonheur le malaise originel. Adam chassé du paradis ? - Allons donc ! Qui y consentirait dans la grande fête estivale où l'on se constitue en « mangeant de tous les arbres du Jardin » ! On n'échappe pas, pour autant, à la structure de l'affect bi-face car l'atroce pèse aussi lourd que le bonheur, car le destin tragique veut que l'occupation joyeuse de la planète signifie l'enfer pour l'autre. L'Hébreu assume l'affect bi-face dans la croyance que la Loi de « Justice », un jour, accordera la face cosmique et la face a-cosmique. Hors de quoi, l'homme agressif et victorieusement planétaire et celui qui se retransche dans l'innocence naturelle (Caïn et Abel) suivent chacun son chemin, le plus souvent se mélangent.

En notre ère, l'hébraïsme fut quasi-affirmé, quasi-universellement. On s'y résigne. N'aurait-il pas été préférable qu'il soit d'abord inconnu puis compris ? Une Loi de Soi exhaustive gagne à être inconnue tant que les splendeur et créativité, au noyau de soi-même ne sauraient être désenclavées au long d'un processus de constitution encore trop rudimentaire ou encore déviant. Bornez-vous aux lois minimales qui préservent les chances de Soi ultérieures au long de vos jeux avec le cosmos. L'hébraïsme ne saurait être l'ancêtre universel tant que, d'universalité recevable, on ne connaît que celle des lois et structures de la Nature, tant que des lois anthropiques approchées mènent leur ronde autour de l'impassible loi cosmique.

Il serait déraisonnable de croire que les Hébreux détiennent la Loi de Soi exhaustive, qu'il n'est que de suivre méticuleusement la Loi

transmise par père et mère. Le démiurge platonicien inscrit l'Idée dans la matière : double modèle, dans l'Idée et dans l'anthropocosmique dont la perfection retranscrit celle de l'Idée (comme les Saints répercutent la sainteté divine). Ce qui ferait sens si la matière n'était qu'(in)docilité pour nos incarnations. Nous savons maintenant que la dimension cosmique n'est pas une attente indifférenciée, qu'elle repose sur ses formalités propres. Ce qui n'entraîne pas en ligne de compte du temps des Hébreux. Des comportements individuels et sociaux en lesquels l'Idée s'incarne mais qui ne font pas face aux formalités d'un Être dans le monde étranger au Soi restent peu consistants, n'incarnent qu'un côté de la Loi. Qu'il était sage le roi [131] Salomon ! Son ignorance des technicités impersonnelles causera la déchirure du royaume. Abondamment irrigué, un vrai tonneau percé.

Aussi bien, ce que l'on recueille des ancêtres est plus l'effectuation exemplaire d'une Identification de Soi, la position d'une formalité exacte de la Loi de Soi que la transmission d'un contenu. Formellement, la Loi est le mariage de l'Écrit et de l'Oral : l'Écrit Un qui se diversifie, une oralité multiforme qui va à s'unifier. Les Hébreux ne sont pas « le peuple de la Bible » mais un assemblage qui pourra devenir Un peuple, ce qui est marqué par le fait que l'unicité du Livre (loin de provenir par exemple de l'archange Gabriel, de l'unicité de l'émetteur) est l'irrigation de la conversation des sages.

Impérativement, dans l'œuf de la mouche, les caractères de l'A.D.N. exigent : cellules, formez une mouche. Dans le Livre de la Loi de Moïse, les caractères exigent : soyez. Soyez, ni en cette forme de différenciation acquise comme celle d'une mouche, ni dans l'indifférenciation des mutations au hasard. Les ancêtres possèdent cette très précise différenciation, ces individus que sont Jacob, Léa, Ra'hel, ce collectif que Moïse lègue à Josué. Vous n'êtes cependant ni des individus juxtaposés, ni une entité pérégrinâtes dans le désert. Soyez selon ces déterminations (presqu') exactes, ce qui demande une invention pour l'habitation planétaire sur cette terre qui fut promise, ce qui a vocation de susciter un anthropos qui réussit l'habitation de toutes terres habitables. La Loi et confirme ce qui est déjà et donne forme à ce qui n'est encore que fantasmagorie eu égard à la stabilité de Soi à venir. Plus que claire-obscur, une telle Loi - écrite - est claire et obs-

cure. Ne mélangez pas dans le tissu la laine et le lin, n'intégrez pas en vous l'animalité qui n'est pas ruminante, prenez les oisillons, chassez la mère. Ni tabous, ni archaïsmes, les obscurités de la Loi font que les Anciens qui comprennent échangent des regards complices au sein d'une population résignée à leur faire confiance, qui, d'autre part, comprend : ne déplace pas la borne du champ, ne hais pas l'étranger. La Loi écrite : la solidarité entre les Anciens qui ne tiennent plus que par un fil à la vie terrestre et les vigoureux défricheurs, la solidarité entre l'Unité spéculative selon laquelle les termes cosmiques (le lin, l'oisillon...) ne sont guère plus qu'un code et la prise à bras le corps des multiples facettes du monde pour nous.

Plus elle est ancienne, plus elle est inintelligible - pour le Romain [132] - meilleure est la loi des ancêtres car elle est « la plus proche des dieux » (Cicéron) : obscurité des traditions transmises de bouche à oreille. Si l'écrit hébraïque est clair et obscur, nous trouverons claire obscure son oralité. Nous délibérons la Loi. L'évidence de l'un ne l'est point pour l'autre : zone d'obscurité. L'évidence actuelle se nourrit et s'appuie sur la sédimentation des évidences de jadis, est disponible pour les transformations ultérieures. Le point de départ est la pure multiplicité. Nous, nous les connaissons habituellement par des documents toutes les lois de tous les ancêtres : habit d'arlequin. Dans la tête des vieux sages hébreux, en regard, la répercussion de tant de débats ! Il y a la solide tradition de la Mésopotamie, en Éthiopie l'admirable résistance de l'Afrique noire au système pharaonique, toute proche l'alacrité de la Phénicie et des « peuples de la mer » sans compter les concurrents immédiats : Moab, Edom.... sous le vernis cananéen le vieux fond préhistorique de la grotte et du mégalithe, bientôt les amis perses, bientôt le trouble apporté par les Hellènes. La Loi monothéiste se gonfle du débat avec tant de formes de la légalité... la chance d'une oralité qui retient dans son champ propre les conversations avec les proches et les lointains sur tout l'axe du temps. Ma propre loi et celle de mes ancêtres souffrent d'une confrontation sans conversation. L'oralité hébraïque n'est pas claire (ne surmonte pas les malentendus), elle n'est plus obscure : tour de Babel partiellement réparée.

S'étonnerait-on, en découvrant les fossiles que les animaux de jadis n'étaient faits que d'os tandis qu'aujourd'hui ils sont faits de chair et de sang ? Nous gardons la représentation de cet os, de ces Hébreux qui interpellent leur Dieu et sont interpellés. De quoi alimenter la haine. Quelle est cette conversation verticale, jalouse, exclusive qui déconsidère les contrats avec toutes les divinités de la terre et du ciel ? C'est que l'on ne voit que l'os, que le Livre, dans l'ignorance de l'oralité « horizontale » qui le soutient, non des « influences » entre des entités auto-consistantes mais ces jeux d'acquiescements/objections qui se prolongent le long des générations. Comme nous-mêmes nous nous instruisons en confrontant les documents anciens, nous nous figurons que les scribes antiques sont occupés à colliger les leurs ! C'est faire fi de la chair et du sang, de l'incroyable volubilité de notre espèce. La rigidité des caractères du Livre (le Livre parmi tous les livres) est l'autre face des échanges idéologiques entre continents, plus essentiels, pour l'homo sapiens, que les échanges commerciaux. [133] Plus tard, on s'investira dans le commentaire du Livre et l'on développera ses évidences singulières hors des contraintes livresques. Le modèle hébraïque du mariage de l'écrit et de l'oral perdure.

Que la civilisation devienne mondiale, que valeur égale et prééminente soit reconnue à tous secteurs, à tous individus, qu'elle trouve assise dans la connaissance, la maîtrise et J'amitié eu égard à la nature ne suffit point à la fonder. On demande non seulement que les réalisations les plus prestigieuses soient développées et reconnues, que les plus infimes soient accueillies mais que porte soit ouverte sur la Réalité de Soi en tant que telle, que celle-ci et la foule de nos très locales et très minimes réalités soient justement traitées et conjuguées. Nous savons que nos civilisations sont mortelles en ce que, loin d'être conjuguées, les deux instances se contredisent. L'absolu qui dévore le quotidien, les sagesses quotidiennes qui chassent l'absolu. Était-il donc absent, durant les tragédies du vingtième siècle, le bon absolu ? Les orientations contingentes privées et de critères internes et d'une référence irrelative externe ? La Loi suprême abolie ?

Loi suprême - afin d'orienter dans les dédales de l'actualité... Et la tragédie fut que la Loi suprême était bien là - à l'écart, à se répéter et s'expliciter elle-même sans mordre sur le cours des choses tel le pédagogue qui, désespérant d'avoir prise sur des esprits rebelles ou indéchiffrables se résigne à expliciter pour lui-même sa pédagogie : le fond des choses sans commune mesure avec le cours des choses.

Du monde antique, ce vœu d'une identité des deux. Dans l'Écrit, plus ou moins énigmatique, la Loi suprême transcrit quelque'absolu dans les catégories qui ont cours. Celles-ci, dans l'oral, se connectent au fondement de toutes civilisations. Mais ce vœu reste, en une large mesure, insatisfait et il faut bien recourir à une forme transactionnelle, joindre la prise optimale sur le cours des choses à l'évocation optimale du fondement, l'une restant écartée de l'autre. Nos civilisations reposèrent sur leur Loi fondatrice, en tous secteurs dans les transactions les mieux ajustées à tel secteur particulier dans le meilleur et le moins bon. La survivance de la tradition de l'Hébreu est-elle liée à la meilleure des transactions possibles ?

Quelle sécurité lorsque l'on proclamait : le roi est mort, vive le roi ! Les tragédies de notre siècle : la Loi est morte, la Loi ne vit pas encore, les formes transactionnelles sont mortes, la Loi qui identifierait les régulations quotidiennes et la référence irrelative ne vit pas encore - place pour les références irrelatives abusives et les quasi-régulations aléatoires : la Réalité (l'ontologie) perdue de vue. Soyons prosaïques, accordons-nous aux formes de la réalité telle qu'elle se donne - la Loi est et n'est qu'adaptative. Soyons lyriques, évoquons le réel à la mesure de nos vœux essentiels - une Loi en découle en laquelle la distinction du réel et de l'irréel s'abolit. Avant que ne vive quelque Loi suprême, le monstre apparaît qui est de la nier radicalement, avant que la civilisation ne soit fondée, la connexion entre les dérégulations du quotidien et l'affirmation qu'hors du Néant il n'est nulle référence. Sous la foi contestée des rois hébraïques,

tantôt fidèles, tantôt infidèles à leur statut, l'alternative tranchée se présentait de la bonne et de la mauvaise transgression : selon le vrai ou selon le faux prophète. Nous, nous eûmes l'expérience que, dans la vacance de la Loi, les transgressions perdaient leur polarisation...

[134]

« Mange de tous les arbres du jardin » est-il enjoint à Adam. Il est clair que cela ne saurait lui suffire. Pour comprendre la nature, il ne saurait suffire de jouer avec les représentations insuffisantes qui ont cours et la recherche fait la cumulation des bonnes transgressions, et le chercheur d'aujourd'hui s'inscrit dans la filiation heureuse des pères transgresseurs/transgressés. Passant des lois de nature à la Loi de Soi, la « bonne transgression » change de sens. Vis-à-vis du Tout Autre, je transgresse mon auto-suffisance dans la mesure où Celui-ci transgresse sa non-intervention à mon endroit. Filiation heureuse quant à l'avènement de Soi ? - Peut-être mais filiation boiteuse dans la mesure où les deux transgressions se rencontrent mal, se cherchent à tâtons. La « vraie Loi » est la Loi des Pères - en tant qu'elle est une irréalité qui nous aspire, en tant que, nos pères historiques, nous nous conformons à eux et nous les transgressons - en tant que nous faisons mal la distinction entre les bonnes et mauvaises transgressions, telle qu'elle apparaissait du temps des Prophètes. Filiation heureuse eu égard à l'Adam qui, en plus de tous les arbres du jardin n'aurait mangé que de l'arbre de vie, malheureuse en tant que, le fruit de l'arbre défendu ayant été mangé, l'image des pères et l'Idée des Pères s'ajustent mal.

Barbare ou niveleuse la civilisation planétaire vers laquelle nous nous acheminons ? On aurait à attendre que le même schème qui favorisa l'apparition du monstre travaille à la réélaboration de la Loi fondatrice. Derrière la réalité restreinte qui condamne au balancement : conservatisme peureux (c'est en ce qui se trouve installé que les incarnations de l'absolu repo-

sent) et évasions tumultueuses, la Réalité ultime se profile. En ses versions trop pauvres ou douteuses nous cessâmes de croire, ce qui laissa libre cours aux entreprises tératologiques auto-référenciées. Les minimales régulations/dérégulations livrées à elles-mêmes dans l'oubli de notre fantastique splendeur et de la Loi ultime. Que ces minimales contingences se ré-organisent selon leurs propres critères, que les réalités restreintes s'orientent selon leur propre perfection, et ce seront elles-mêmes qui suggéreront la Loi fondatrice de la Réalité ultime. Le fantastique Absolu effectué comme stratégie pertinente et attentive au sein des nécessités adaptatives.

FIN